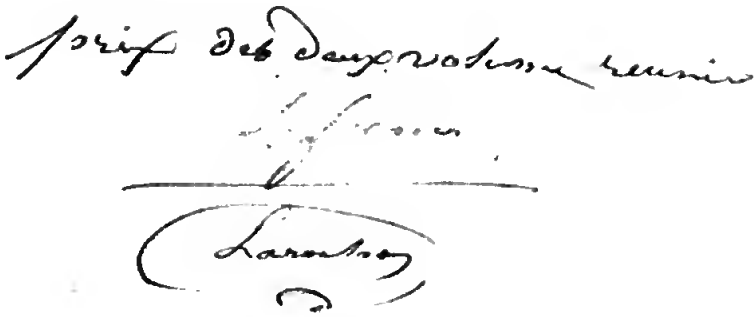
BIBLIOTECA NAZIONALE
FONDO DORIA
I
596
VITTORIO EM. III
NAPOLI



Comte Louis
Stolberg
1818

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.

Digitized by Google

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES,

FAISANT SUITE

AUX SOUVENIRS DE PARIS.

PAR AUGUSTE KOTZEBUE.

TRADUITS DE L'ALLEMAND.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, Galerie derrière le Théâtre-Français, n° 51;
Et BUISSON, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.

1806.

960901

FONDO DORIA I. 596(2

Biblioteca Nazionale NAPOLI V. E. III

SOUVENIRS

D'UN VOYAGE

EN LIVONIE, A ROME ET A NAPLES.

CHAPITRE XXX.

Le Vésuve.

LORSQUE j'arrivai à Naples, la montagne ne lançait plus de feu, elle vomissait seulement de la lave en abondance et ce fut pour moi un spectacle magnifique, quoique personne ici ne pense que cela mérite la peine d'être vu. Le Vésuve se trouvait précisément vis-à-vis de ma fenêtre. A la chute du jour j'apercevais très-distinctement les masses de feu qui roulaient du haut en bas de la montagne, et qui dessinaient son contour par les lignes que la lave

traçait en se précipitant ; mais lorsque la nuit était venue, on croyait voir alors une comète avec sa longue queue, lancer des flammes du haut du ciel. Pendant huit ou dix jours l'éruption diminua, enfin elle cessa tout-à-fait, et la montagne ne fit plus que fumer. J'attendais depuis longtemps un jour serein pour voir de près le volcan. Enfin le 13 novembre il fit un beau temps d'été qui nous engagea à entreprendre cette promenade.

Le 13 novembre 1804.

Après deux heures de marche, nous arrivâmes à Resina, petite ville située derrière Portici. Nous mîmes pied à terre, et nous nous vîmes aussitôt entourés d'une foule d'hommes avides qui nous offrirent leurs ânes, leurs mulets et même leurs bras. Le prix ordinaire d'un âne avec son conducteur est d'une piastre (environ un écu et demi). Au bout de quelques minutes nous eûmes

chacun notre monture. Au lieu de bride, ces ânes ont une corde placée à droite. Leurs selles sont assez commodes. Notre guide ouvrait la marche, et portait les provisions de bouche; auprès de chaque âne était son conducteur, qui lui parlait sans cesse, et lui recommandait de se bien tenir. Quand les paroles ne suffisaient pas, il avait recours aux coups de bâton; et lorsqu'enfin le chemin était trop difficile, il le conduisait par le licou. C'est ainsi que nous traversâmes la ville; les habitans, qui sont accoutumés à voir de semblables cavalcades, ne se moquèrent pas de nous, mais nous ne pouvions nous regarder sans rire. Les ânes marchent bien, cependant ils ont le pas moins ferme que les mulets. Un de nos compagnons tomba avec sa monture sur le pavé glissant de cette ville, mais fort heureusement il ne se fit pas de mal. De cette manière nous atteignîmes gaîement les champs, et nous commençâmes à grimper. Le chemin serpente à travers des vignes enfermées par des murailles

de lave, et qui sont parsemées de jolies petites maisons. C'est ici que l'on récolte le fameux vin de *Lacryma Christi*, qui probablement survivra à sa réputation comme....! Par-ci, par-là, nos conducteurs s'arrêtaient pour nous montrer des torrens de lave qui avaient coulé à telle ou telle place, dans telle année. A peine avions nous fait un quart de lieue que nous entendîmes dans le lointain les mugissemens de la montagne. Le guide nous assura qu'il s'était ouvert un nouveau gouffre dans la nuit précédente. Cependant la fumée ne nous parut pas très-considérable. A mesure que nous montions, la végétation diminuait, mais d'une manière presque insensible. La vigne étendait par-tout ses rameaux, et je fus extrêmement surpris de trouver à une très-grande élévation, des peupliers que je ne m'attendais assurément pas à voir sur un sol aussi desséché. Après avoir monté environ une heure, pendant laquelle nous eûmes toujours le Vésuve en face, nous tournâmes à

gauche, et nous nous trouvâmes sur le Somma son voisin, qui jadis ne faisait avec lui qu'un seul gouffre de feu, mais qui maintenant en est séparé, sans doute pour toujours. Là, nous vîmes le cône du Vésuve formé par les cendres, et auquel une effroyable mer d'écume sert de base. Tout, à notre droite, était noir ou d'un gris foncé. Là, pas un oiseau ne planait sur cet affreux désert, aucun lézard ne rampait parmi ces pierres aiguës, on ne voyait, de loin en loin, que quelques plantes brulées; à gauche, au contraire, brillait l'été dans tout son éclat. Nous continuâmes à grimper en longeant les frontières de cet empire de la dévastation, jusqu'à ce que nous eussions atteint l'hermitage très-connu qui est bâti sur la cyme du Somma. Nous fûmes accueillis de la manière la plus affable, par un hermite qui nous offrit des rafraîchissemens; mais nous ne nous arrêtâmes qu'un moment, afin de jouir du magnifique tableau que nous avions devant les yeux (que je n'entreprendrai

pas de décrire), et nous nous hâtâmes d'arriver à notre but. Nous trottâmes encore pendant un quart-d'heure environ sur le sommet aigu de la montagne, puis nous descendîmes dans cette mer d'écume, où il ne se présenta qu'un seul sentier très-étroit qui serpentait dans la cendre à travers des masses pointues de lave. Ce n'était par-tout que de petites collines aiguës, sur lesquelles nos ânes montaient et descendaient avec infiniment d'adresse. Nous entendîmes là un sifflement semblable au bruit produit par un ouragan; tout, autour de nous, représentait la nature en convulsion, et, pour ainsi dire, morte de décrépitude; l'aspect hideux de son cadavre desséché inspirait l'horreur la plus profonde. Parvenus au pied du cône de cendre, nous quittâmes nos montures fatiguées, pour achever, avec nos propres forces, le plus difficile de notre entreprise. Les rayons du soleil, qui dardait sur nous (au 13 novembre!), nous forcèrent à quitter nos habits. Chacun de nos conducteurs

laissa tomber derrière ses épaules un cordon très-fort, auquel chacun de nous s'attacha. Le guide marchait devant ; nous le suivions par couples. D'abord tout alla assez bien. La lave, rompue par petits morceaux, mais cependant toujours dure, permettait de prendre pied, et comme je suis assez bon grimpeur, je me flattais déja de trouver les fatigues de ce voyage au-dessous de mon attente. Mais bientôt la lave nous quitta, et nous ne trouvâmes plus que de la cendre ; le chemin devenait de plus en plus escarpé, quoiqu'il fût toujours dans une direction oblique ; le pas qu'on voulait faire en avant retombait souvent dans la trace de celui qu'on venait de faire, et si l'on ne reculait pas tout-à-fait, du moins est-il certain que l'on n'avançait qu'à demi. A gauche, un gémissement sourd qui se faisait entendre dans les entrailles du volcan ; à droite, un précipice immense qui s'ouvrait toujours plus, à mesure que nous approchions du sommet ; tout enfin contri-

buait à nous gêner la respiration ; chacun de nous était oppressé, et nous étions obligés de nous arrêter à tout moment pour reprendre des forces. Mais ces haltes fréquentes ne nous procuraient aucun repos, car le terrain était si mouvant, qu'en restant quelques secondes à la même place, nous enfoncions dans la cendre jusqu'au dessus des chevilles. En outre, il était extrêmement dangereux pour un homme sujet aux vertiges de regarder le précipice à droite ; il n'était pas non plus très-consolant de tourner les yeux à gauche, vers le sommet du mont, car, hélas ! nous en étions encore loin. Cependant, encouragés par nos conducteurs, qui n'étaient pas fatigués, nous redoublâmes d'efforts, nous grimpâmes sans relâche, et au bout de trois quarts-d'heure (compris les petites pauses que nous avions faites), nous fûmes assez près du sommet pour voir distinctement d'autres voyageurs qui nous y avaient devancés. Cette vue ranima nos forces ;

encore quelques minutes, et nous touchions au terme tant desiré,..... lorsque nous voilà subitement arrêtés par un mur que les derniers torrens de lave avaient élevé, en se refroidissant, dans l'endroit où nous devions passer. Notre guide, surpris, s'arrêta; et nous vîmes clairement que cet obstacle était nouveau pour lui; il était impossible de le franchir, et cependant il fallait avancer ou reculer. Aucun de nous ne voulant prendre ce dernier parti, nons résolûmes de faire le tour de cette muraille de lave. Pour cela il fallut redescendre un peu, et marcher dans la cendre nouvelle, qui ressemblait à de la poussière d'acier, et dans laquelle nous enfoncions à chaque pas. Nous fûmes assez heureux pour réussir, et pour arriver enfin sur l'ouverture du gouffre, alors recouvert d'une couche légère. La chaleur se fit sentir soudain à travers les semelles, et bientôt après elle nous monta au visage. On voyait dans la lave un grand nombre de fentes par lesquelles s'échappaient

des vapeurs brûlantes; en y enfonçant un bâton, la flamme sortait à l'instant même; il était extrêmement dangereux de demeurer long-temps là. Cependant nous étions à plus de cinquante pas du cratère. L'un de mes compagnons, M. Rehfus, très-connu par ses excellentes descriptions de l'Italie, voulait se hasarder plus avant sur cette mer de feu, mais cela était impossible. Nous rebroussâmes chemin, et tournâmes encore une fois le mur de lave. J'étais le premier, et je marchais immédiatement après mon conducteur, qui me mena jusqu'au sommet par un autre sentier pratiqué dans la cendre. Là je me trouvai sur une espèce de mur très-étroit, entouré de précipices, et qui n'était qu'à dix pas du cratère. Là..., qui me prêtera des expressions pour rendre ce que je vis et ce que j'entendis?... La description la plus simple exigerait la poésie la plus sublime. Vers le milieu du cratère s'élevait un cône de soufre formé par l'éruption de cette année; plus loin une

épaisse fumée sortait continuellement du gouffre qui s'était ouvert pendant la nuit précédente. Le côté du cratère opposé à celui sur lequel je me trouvais me présenta un coup-d'œil unique, car il s'échappait de tous côtés des petites colonnes de fumée, qui semblaient autant de cierges éteints. On entendait dans les entrailles du volcan un mugissement effroyable, semblable à celui que produirait la plus terrible tempête; cependant il cessait par intervalles, et alors il se faisait pendant quelques secondes un silence qui me pénétra d'horreur; mais bientôt après il recommençait plus fort qu'auparavant, et des tourbillons de fumée noire et épaisse s'élançaient et se perdaient dans les nues... On eût dit que l'esprit de la montagne voulait boucher le gouffre, mais que les flammes rebelles s'opposaient à son dessein en s'échappant avec plus de violence. Aussi loin que mon œil put s'étendre, je ne vis que l'horrible couverture du volcan; le soufre jaune, l'écume

noire, le sel d'une blancheur éblouissante, la pierre ponce grise, le cuivre verdâtre, les particules étincelantes des métaux, tout cela formait un tapis bigaré, que l'on pouvait nommer proprement la *mosaïque de l'enfer.* Il sortait aussi de la fumée de la crevasse qui était le plus près de moi; et de temps en temps des pierres qui se détachaient de l'espèce de muraille sur laquelle j'étais monté, et qui roulaient au bas de la montagne, rompaient le silence profond qui règne en ce lieu pendant les courts intervalles où l'on n'entend point les affreux gémissemens de l'atelier infernal. Ce ne fut pas sans éprouver un violent battement de cœur que je jouis pendant environ un quart-d'heure de ce spectacle horriblement beau. Deux de mes compagnons allèrent plus avant; ils osèrent, en marchant sur des pointes aiguës, pénétrer à travers les vapeurs sulfureuses et les crevasses brûlantes; mais ils n'en virent pas plus que moi, si ce n'est qu'ils distinguèrent mieux le

cône de soufre. La chose la plus curieuse qu'ils remarquèrent, ce fut une dame (la duchesse della Torre) qui se promenait en caleçon sur le bord de l'enfer, mais qui laissa bien vîte retomber sa robe aussitôt qu'elle les aperçut. Son époux, qui fait des remarques scientifiques sur le Vésuve, était à côté de moi. Tout entier à ses expériences, il paraissait aussi tranquille que s'il se fût trouvé dans son cabinet d'étude.

Remplis d'admiration pour le spectacle le plus magnifique de la nature, et non moins satisfaits d'avoir échappés aux périls que présentait notre entreprise, nous nous occupâmes du retour. Tous les voyageurs s'accordent à dire qu'il est on ne peut plus facile et commode. Quant à moi j'avoue qu'il m'a paru beaucoup plus pénible que la montée. A la vérité on descend très-vîte, car on glisse tellement, que l'on fait sans le vouloir trois pas au lieu d'un; mais les genoux sont bientôt fatigués, sur-tout quand on arrive dans la partie où se

trouvent les petites pierres; alors on glisse bien davantage, et je serais tombé vingt fois si je ne m'étais accroché au collet de mon conducteur. Chargés d'un riche butin recueilli sur la montagne, et accompagnés par ses gémissemens souterrains, nous rejoignîmes heureusement nos ânes. Avant de remonter sur ma bête, je veux dire encore un mot sur ce pélerinage, que quelques voyageurs décrivent comme très-facile, tandis que d'autres le représentent comme étant d'une extrême difficulté. Il n'est ni l'un ni l'autre. Assurément celui qui ne craindra pas de tourmenter les hommes peut faire le voyage de la manière la plus commode; à l'exemple du prince héréditaire de Naples, il n'a qu'à atteler à chacun de ses bras un gaillard vigoureux, et se faire hisser ainsi jusqu'au sommet; il se trouvera sur le cratère sans s'en apercevoir, et sur-tout sans avoir éprouvé la moindre fatigue; ou bien qu'il se fasse porter en chaise par huit hommes, comme a fait la prin-

cesse, et il pourra lire, chemin faisant, le roman du jour. Mais il n'est pas donné à tout le monde de se procurer du plaisir aux dépens de pauvres hommes dont on épuise les forces. D'un autre côté, j'avoue que cette montée ne serait qu'une plaisanterie pour un voyageur habitué à grimper, si l'on ne gravissait pas continuellement dans la cendre; mais cela seul la rend très-pénible. Cependant une dame peut entreprendre ce voyage, et combien ne l'ont pas fait déja ? Seulement je conseille à celles qui ont les nerfs délicats de ne pas le tenter quand la montagne mugit comme aujourd'hui. La dernière éruption du Vésuve fut une galanterie de sa part. Plusieurs centaines de dames avaient fait la partie d'aller sur la Tour de l'Annonciation, précisément en face de la bouche qui vomit de la lave. Là elles se promenaient au pied de la montagne, et parcouraient, en folâtrant, les bords du torrent de feu, dont elles franchissaient, en sautant, les bras étroits; elles

allaient même jusqu'à l'entrée du gouffre, et attendaient l'arrivée de la lave ; ce qui n'était pas dangereux, car sa chute est extrêmement lente, jusqu'à ce que les couches, se succédant peu-à-peu, aient rompu l'équilibre ; alors elle devient très-rapide, et il est temps de s'éloigner. Oui, l'on m'a assuré que le Vésuve avait été témoin de plus d'un tendre rendez-vous, et que le reflet de la lave brûlante avait été favorable à la pudeur de plus d'une amante, en colorant ses joues. Ainsi l'amour se mêle par-tout ; il joue avec les horreurs de la nature, et folâtre même sur les bords du Phlégéton.

Fatigués, mais de bonne humeur, nous arrivâmes enfin chez l'hermite, et nous ne crûmes pas devoir refuser une seconde fois l'invitation qu'il nous fit d'entrer dans son modeste asyle. Nous trouvâmes une chambre, dont l'ornement qui nous flatta le plus fut un bon sopha. La décoration qui ornait les murailles ne pouvant pas durer long-

temps, je me hâte au moins de la fixer sur le papier. Un très-bon peintre, qui avait visité depuis peu l'hermitage, avait esquissé avec du charbon, sur la cheminée, la tête vénérable de notre hôte. Apparemment il s'était trouvé là en même temps que Lucien Bonaparte, car sa figure ainsi que celle de son épouse et de plusieurs Français, étaient également crayonnées sur le mur. Le couple était très-ressemblant, ainsi que l'hermite; les autres me sont inconnus.

On trouve ici une espèce de mémorial, sur lequel tous ceux qui vont admirer les merveilles du Vésuve écrivent leur nom, auquel ils ajoutent des réflexions niaises ou spirituelles, selon qu'ils le veulent ou le peuvent. Grand Dieu! que de bêtises pour un mot passable! on en trouve ici dans toutes les langues. Cependant je dois convenir que si, à la honte de ma nation, elle m'a paru avoir la meilleure part de toutes les sottises confiées à ce *memento*, elle est du

moins celle qui montre le plus de sensibilité. Quoi qu'il en soit, ce livre est un passe-temps assez agréable pour les voyageurs qui n'ont rien de mieux à faire. C'est dommage seulement que les plus anciens recueils de ces notes ne se trouvent plus là : ils ont été portés je ne sais où ; maintenant on ne peut en feuilleter qu'un, le second étant commencé tout récemment.

L'hermite hospitalier nous servit du fromage, du pain, et d'excellent vin de *Lacryma Christi*, qu'il récolte lui-même. Il jase volontiers ; mais le cercle de ses idées ne s'étend pas au-delà du golfe de Naples. Ce qu'il nous raconta de plus intéressant fut la description de ce qu'il avait éprouvé la nuit précédente, pendant trois secousses qui avaient ébranlé son habitation, et qui avaient été si violentes, que ses dents même, à ce qu'il nous dit, avaient craqué fortement les unes contre les autres. Les sifflemens et les mugissemens qui s'échappaient du nouveau gouffre qui s'était formé

dans le cratère faisaient craindre que l'éruption de cette année ne fût pas finie, et qu'elle ne se terminât par quelque cātastrophe désastreuse. Enfin nous prîmes congé du serviable anachorète, et nous descendîmes à pied la montagne; car, outre qu'il est plus pénible de se tenir sur un âne en descendant qu'en montant, on se prive aussi, en ne marchant pas, du plaisir de contempler à son aise cette contrée délicieuse.

Nous retrouvâmes à Resina les voitures que nous y avions laissées, et nous arrivâmes heureusement à Naples, après avoir employé à ce pélerinage sept grandes heures, pendant lesquelles nous avions éprouvé les plus vives jouissances.

Je vais ajouter ici un mot qui se rapporte naturellement à la dernière éruption du Vésuve. Celui qui a Pline sous la main, et qui le comprend, fera bien de lire la magnifique description qu'il fait de l'éruption qui couvrit Pompéia et engloutit Herculanum, l'an 79 après

la naissance de Jesus-Christ. La cendre fut portée par les vents jusqu'à Rome, et au-delà même de la mer Méditerranée. Les oiseaux furent suffoqués dans les airs, les poissons périrent dans la partie de la mer qui à cette époque baignait les murs de Pompéia, et qui, succombant dans cette lutte inégale avec son plus grand ennemi, recula de plusieurs milles, et s'engloutit, pour ainsi dire, elle-même. Depuis lors, des éruptions plus ou moins fortes se succédèrent à des intervalles plus ou moins éloignés. Une des plus terribles fut celle de 1633, qui non-seulement mit à sec le port de Naples, mais qui couvrit toutes les contrées environnantes d'un déluge d'eau salée. Celle qui eut lieu il y a dix ans fut tout aussi funeste. Trois jours auparavant la montagne trembla, comme pour annoncer les terribles effets de son courroux. Aussitôt ses flancs s'ouvrirent, et on vit sortir d'un effroyable gouffre des flammes brillantes, lancées avec tant de force, queselon le récit de l'her-

mite, on eût dit qu'elles étaient poussées par d'énormes soufflets. Bientôt après s'ouvrirent encore quatre autres abymes plus petits que le premier, il se forma de tous côtés des colonnes de flammes, les éclairs sillonnèrent, des pierres brûlantes furent portées à une prodigieuse distance, il tomba une pluie de cendres, on vit couler des ruisseaux de feu. On fit à Naples de nombreuses processions, dans lesquelles le peuple, consterné, se traînait à genoux. Les habitans des villes situées au pied de la montagne, mais sur-tout de Torre del Greco, effrayés par le tremblement de terre, s'enfuirent dans les champs, d'où ils purent contempler cet horrible spectacle. Quand la lave, s'étant débordée, menaça d'inonder Resina, les habitans de Torre del Greco ne purent s'empêcher de gémir du sort affreux de leurs voisins. Cependant le torrent se détourna et se fraya un chemin vers leur propre ville. A peine ces malheureux purent-ils échapper par une prompte fuite aux flots brûlans qui les

poursuivirent; il fut impossible de songer à sauver leurs effets. Aussitôt que le torrent eut atteint la ville, il se divisa en plusieurs ruisseaux, qui embrassèrent les bâtimens, lesquels furent en un instant renversés, brûlés et détruits. Le peu qui avait échappé, comme par miracle, fut embrasé par la pluie de cendres brûlantes qui ne tarda pas à tomber. Un couvent de Sainte-Marie était demeuré intact au milieu de cette mer de feu; deux hommes qui y étaient restés poussaient en vain les cris du désespoir, il était impossible d'aller à leur secours; mais le lendemain, lorsqu'une croûte, semblable à de la tôle rouge, couvrit ce torrent dévastateur, ces deux malheureux osèrent sortir du monastère et se sauver en courant. Ce qu'ils souffrirent ne peut se rendre, mais enfin ils parvinrent à s'échapper. Les rues de Naples étaient couvertes de cendre: elle était à la hauteur de cinq lignes dans le château royal de Portici, et d'un pouce dans les endroits les plus rapprochés de

la lave. Celle-ci couvrit la grande route dans une étendue immense, puis elle courut se précipiter dans la mer, dont elle fit bouillonner les eaux, et où elle tua tous les poissons. Cette belle contrée fut totalement dévastée, et dix-huit mille individus au moins furent réduits à la mendicité. Mais c'était à ses propres dépens que la montagne avait ainsi exhalé sa rage, car bientôt la cinquième partie de sa cyme s'écroula du côté du midi. Un craquement effroyable vint de nouveau répandre l'effroi, et cependant, semblable aux insectes d'une fourmillère que la patte d'un ours vient de renverser, et qui s'empressent à la rétablir, sans songer qu'un second coup de patte de leur terrible ennemi peut la détruire tout-à-fait, les habitans, effrayés, fourmillaient autour de leurs maisons embrasées, se frayaient un sentier étroit à travers la lave, pour arriver jusqu'à ces déplorables ruines, et tirer de dessous la cendre ceux de leurs effets qui n'étaient pas totalement consumés. On retrouva

intacte, dans l'église de la Sainte-Trinité, toute l'argenterie que l'on avait préparée peu de temps auparavant pour une fête. Naturellement cela passa pour un miracle; au reste, il paraît que le bon Dieu prend plaisir à tout ce qui peut porter les hommes à la superstition, car pourquoi ces vases sacrés, si précieux et si inutiles, ont-ils été seuls épargnés ? On a aussi plusieurs exemples incontestables que lorsque S. Janvier a été porté en procession sur le pont de la Magdeleine, soudain le volcan a cessé ses mugissemens et renfermé ses torrens de feu. On m'a raconté qu'un jour, un courageux lazzaroni, dansant devant l'image de S. Janvier, avait défié hautement le Vésuve, et avait poussé la témérité jusqu'à lui montrer son derrière, à la grande édification des fidèles qui étaient présens. Les pertes occasionnées par cette grande éruption furent évaluées à plusieurs millions; il en coûta la vie à quatorze personnes. Cette année, le dommage est beaucoup moins consi-

dérable; personne n'a péri, aucune ville, aucun village n'ont été détruits. Les camaldules seuls ont perdu une partie de leurs revenus, ils ne pourront plus à l'avenir boire autant de vin; mais c'est un très-petit malheur. Plusieurs vignes, appartenant à des particuliers, ont été dévastées; malgré cela, tout le dommage, compris ce qui concerne les moines, n'excède pas la valeur de trois cents mille écus.

Le duc della Torre, dont j'ai parlé plus haut, a publié une longue et ennuyeuse description de la dernière éruption du Vésuve. Dès le 23 mai, l'hermite sentit trois fortes secousses, accompagnées de bruits souterrains; le 31 juillet, on remarqua que l'eau avait diminué sensiblement dans les puits et les citernes des environs, ce que l'on regarde comme un signe précurseur et un indice certain d'une prochaine explosion; le 11 août, l'hermite entendit de nouveau mugir le Vésuve; le 12, une fumée noire et épaisse sortit du gouffre; et enfin, le 13, cette fumée se changea en une colonne de

feu. A travers une pluie de cendres et de petites pierres, le duc monta jusqu'au sommet du Vésuve. Les mugissemens qui sortaient de ses entrailles étaient épouvantables ; le sol du cratère s'était élevé très-haut, mais inégalement; une large crevasse, formée au sud-ouest, vomissait de la lave, des flammes et des pierres; mais ces dernières retombaient presque toutes dans le cratère, où elles formaient comme de petites montagnes. Le duc ne put pas demeurer plus long-temps dans l'endroit périlleux où il était placé, il se retira prudemment, et conclut du degré d'électricité que lui donna son électromètre, que cette éruption serait une des plus terribles, en quoi, fort heureusement, il se trompa. Il y remonta encore plusieurs fois de suite. Le détail de ses expériences est décrit très au long dans son ouvrage ; mais comme il ne présente d'intérêt que pour les savans, je le passe sous silence. Il a remarqué entre autres que quand la lave rencontre dans sa course un arbre desséché, elle l'entoure

et l'embrase à l'instant comme un flambeau : si l'arbre est encore vert, les feuilles changent subitement de couleur et deviennent jaunes, ensuite les branches et le tronc se changent en charbon, et finissent par tomber en cendre. Aux arbres, tels que les peupliers et les chênes, qui se trouvaient dans le voisinage de la lave, les feuilles se crispaient et se couvraient d'une poussière blanche et salée. Sur la montagne, au bord du cratère, il s'exhalait d'une ouverture nouvellement formée une vapeur si fétide et si étouffante, que quelques-uns des compagnons du duc en perdirent la parole, tant leur gosier fut desséché. La chaleur était insupportable. Il tomba également dans cette éruption une pluie de cendre qui fut lancée jusque sur les toits de la capitale.

Le 22 novembre 1804.

Déja pendant plusieurs soirées le Vésuve avait paru éclairé ; le nuage de fumée qui couvre le sommet devenait

de plus en plus rouge, jusqu'à ce qu'enfin il prît tout-à-fait la couleur du feu; alors tout rentrait dans l'obscurité pendant une demi-minute, après laquelle la fumée se colorait de nouveau. Hier et avant-hier ce spectacle n'a pas eu lieu. L'air s'était un peu refroidi; mais aujourd'hui matin le retour du sirocco nous a annoncé une forte averse. Cependant le Vésuve parut vouloir demeurer en repos; il fuma même beaucoup moins que les jours précédens. A neuf heures du soir je me mis à la fenêtre; mais la lune n'étant pas encore levée, je ne pus voir la montagne. Tout était dans le calme le plus parfait. Nous venions de nous mettre à table pour souper, quand l'un de nous aperçut sur le Vésuve une lumière qui parut à l'instant se changer en un cercle flamboyant. Nous nous levâmes tous, et courûmes sur le balcon. Le feu se dilatait à chaque instant, et s'étendit d'abord lentement sur tout le sommet; mais bientôt un nouveau torrent de lave s'étant ouvert

un passage, on la vit couler rapidement le long de ce cône de cendre, et arriver en moins d'une demi-heure au bas de la montagne. Là elle trouva un vallon en pente douce, dans lequel elle parut s'arrêter un moment, jusqu'à ce qu'une nouvelle chute, venant augmenter sa force, la poussa plus avant. Au bout d'une heure elle eut traversé la vallée; ensuite une pente plus roide ayant de nouveau accru sa force, nous la suivîmes des yeux jusqu'à Castel Nuovo, qui se trouvant placé en face de ma demeure, nous la déroba tout-à-fait. Nous courûmes sur le môle, dans l'espoir d'observer mieux les progrès de l'éruption; mais nous ne vîmes rien de plus; seulement nous conjecturâmes avec raison que ces vagues de feu, se creusant un nouveau lit, iraient fondre sur l'infortunée Torre del Greco, ou qu'elles inonderaient la petite ville de Resina. L'éruption avait eu lieu sans que la montagne l'eût manifestée, comme à l'ordinaire, par des convulsions et des

mugissemens. La terre ne trembla point, le gouffre ne gronda point, il ne lança point de pierres brûlantes, on ne vit aucune colonne de feu s'élever dans l'air, le volcan ressemblait tout simplement à un vase rempli d'une liqueur enflammée, et qui, en bouillant, rejette sur ses bords tout ce qu'il ne peut contenir. Mais la largeur des torrens de lave et leur rapidité nous firent penser qu'il s'en était répandu une quantité prodigieuse. Il faisait très-chaud. Nous revînmes à la maison, nous nous assîmes sur le balcon, et considérâmes cet horrible spectacle, qui faisait peut-être des milliers d'infortunés, tandis que nous buvions tranquillement un verre de punch. La lave parut s'être frayée un passage sous le sommet, un peu à droite; on la voyait distinctement jaillir du gouffre; et l'endroit où elle coulait brillait à chaque instant d'un éclat nouveau, ce qui nous indiquait positivement que les flots de feu se succédaient les uns aux autres. On voyait

peu de fumée en haut; mais il s'en élevait de temps en temps des tourbillons considérables de la partie inférieure, dans laquelle elle se rassemblait en plus grande quantité. On distinguait aussi par intervalles, au milieu de ce fleuve rouge, des lumières blanches, produites sans doute par l'embrasement des arbres et des maisons qu'il trouvait sur son passage. Sur le côté obscur de la montagne, du côté de l'hermitage, on apercevait un flambeau qui précédait probalement l'infatigable duc della Torre, qui arrive toujours le premier au Vésuve chaque fois qu'il se manifeste une nouvelle crise. Une fois une ligne longue, étroite et épaisse vint se placer horizontalement entre nous et le Vésuve; nous présumâmes que c'était de la cendre, car elle se dissipa aussitôt; du reste, le ciel fut constamment clair et parsemé d'étoiles. Vers onze heures la lune se leva, et son disque argenté, en communiquant sa blancheur à l'extrémité des tourbillons rougeâtres qui s'é-

levaient au-dessus du cratère, nous offrit un tableau magnifique. Pour compléter cette illumination, nous voyions d'un côté la lanterne du phare, et des feux de paille que des enfans avaient allumés sur la place où je demeurais; pendant ce temps les voitures roulaient vers les maisons de jeux; chacun allait et venait comme à l'ordinaire, sans s'embarrasser de la montagne brûlante. L'indifférence était telle, que deux chanteurs vinrent s'établir sous mes fenêtres, et me régalèrent de chansons gaillardes, en s'accompagnant de la guitare.

Je ne décrirai pas l'effet que produisirent sur moi tous ces contrastes. J'étais affecté au point d'en avoir la fièvre. En vain je me couchai, je ne pus fermer l'œil. De mon lit je pouvais voir brûler le volcan. Je me levai à tous momens. Un sommeil pénible de quelques minutes fut interrompu par des songes effrayans. A trois heures et demie je me levai, et fus sur le balcon, où je déjeûnai avec du raisin cueilli peut-être dans les

vignes que le désastre de cette nuit affreuse avait englouties pour jamais. Le spectacle fut le même pendant la matinée. Le gouffre vomissait toujours des flammes; il lança même à plusieurs reprises des pierres brûlantes, et que l'on aurait prises pour des pots-à-feu. Le vent portait la fumée vers la mer. Je m'assis en face du volcan pour tracer mes observations et passer le temps jusqu'à la pointe du jour. Aussitôt que parurent les premiers rayons de l'aurore, je me jetai dans ma voiture pour aller bien vîte observer de plus près ce spectacle épouvantable.

Le 23 novembre 1804.

L'éloignement m'avait trompé; je traversai Portici et Resina sans voir aucune trace des horreurs de la dernière nuit. Le jour avait fait disparaître les flammes, il ne s'élevait plus que de la fumée du cratère et des lignes tracées par la lave. En approchant de Torre del

Greco, je rencontrai un grand nombre de voitures chargées de toutes sortes de meubles qu'on y avait jetés pêle-mêle; mais sur-tout de futailles qui contenaient la plus grande richesse des malheureux habitans. Je vis aussi des femmes et des enfans qui avaient fui de leurs demeures, et qui s'en rapprochaient en tremblant, parce qu'ils ne croyaient pas que le danger fût entièrement passé; les petits enfans portaient des poules sous leurs bras. Une très-vieille femme, s'appuyant d'un côté sur son bâton, et de l'autre sur le bras d'une jeune fille, cheminait lentement vers la ville; sa figure pâle et triste semblait dire: « Me faudra-t-il « donc émigrer dans ma vieillesse? ne « me sera-t-il pas permis de mourir « dans l'endroit où je suis née »? — Je parcourus la ville, et je vis faire par-tout les apprêts du départ; du reste, j'y aperçus les torrens de lave desséchée que le Vésuve a fait couler ici il y a dix ans. Ce ne fut qu'à l'autre extrémité de la ville, près de la maison de campagne

du cardinal archevêque de Naples, que l'on nous fit mettre pied à terre pour grimper à travers les vignes. Beaucoup d'autres, poussés par la curiosité, avaient déja laissé là leurs voitures. Je n'ai de ma vie éprouvé autant d'impatience que j'en ressentis en parcourant ce sentier. Les murs qui séparent ces vignes sont si élevés qu'il m'était impossible d'apercevoir le Vésuve, mais la fumée, qui était poussée avec force de ce côté, me prouvait que nous n'étions pas loin du gouffre. Après avoir monté pendant un bon quart-d'heure, je vis devant moi une triple rangée d'hommes, derrière lesquels la fumée s'élevait en tourbillons. J'avançai jusqu'à sept ou huit pas de la lave, dont les flots brûlans se dirigeaient vers nous. Il paraît épouvantable sans doute de se trouver en face d'un torrent de feu, et de le laisser couler sur soi; mais il y a moins de danger que l'on ne pense. Le mot *couler* ne devrait jamais s'employer en parlant de la lave, car ce n'est qu'au moment où elle jaillit

des bords du cratère qu'elle est véritablement un feu liquide ; mais aussitôt qu'elle se trouve en contact avec l'air extérieur, elle se refroidit, forme une substance épaisse, et se couvre d'une croûte à-peu-près semblable à l'ardoise. L'intérieur brûle encore, mais ne coule plus ; on la voit s'avancer lentement, parce que cet épaississement subit l'empêche de se précipiter comme un liquide. Cette chute se fait d'une manière presque insensible, à peine s'en apercevrait-on même, si le roulement intérieur, en forçant la croûte à se briser, ne rejetait pas sur les côtés les morceaux qui s'écaillent. La lave que nous vîmes venir à nous, dans ces belles vignes, avait trois à quatre pieds d'élévation ; on voyait sous la croûte un feu ardent comme un fer rouge ; elle poussait devant elle une substance terreuse, comme la vague lance son écume sur le rivage de la mer avant de s'y précipiter elle-même. Au moment où j'arrivai, elle atteignit un figuier, qui s'enflamma aussitôt qu'elle

l'eut touché. Dans l'étendue d'un mille et demi, les ceps de vignes étaient réduits en cendres, et le terrain verdoyant s'était changé en une mer de scorie fumante. Je vis d'autres ceps à demi-brulés, qui s'inclinaient imperceptiblement du côté de la lave, comme on raconte que les oiseaux charmés par un serpent à sonnettes cèdent à son aspiration, et tombent dans sa gueule. Les propriétaires se hâtaient de les arracher, et de sauver du moins une partie des échalas. La lave n'était plus qu'à trois ou quatre pas d'une jolie maison à droite, et on présumait qu'il se passerait plus d'une heure avant qu'elle fût détruite par ce torrent effroyable, tant il avançait lentement; les gens de la maison employèrent ce temps à faire sortir les pièces de vin de la cave. D'autres, dont les propriétés venaient d'être englouties, regardaient d'un œil morne la place où quelques minutes auparavant ils avaient vu fleurir leurs espérances, et où il ne restait pas même alors une broussaille qui pût en

rappeler le souvenir. Le torrent s'était divisé en plusieurs ruisseaux, entre lesquels quelques monticules étaient demeurés intacts, parce qu'il n'avait pu les atteindre. La distance entre les deux ruisseaux où se voyaient les plus grandes traces de la dévastation pouvait être environ d'une demi-lieue. La couche de lave qui s'avançait vers moi faisait des progrès si lents, que je faillis être cerné par les deux ruisseaux de droite et de gauche qui l'avaient dévancée, parce que la pente du terrain était plus forte. Ce danger me détermina à retourner sur mes pas au bout d'un quart-d'heure et à me placer sur une route qui devait bientôt après disparaître pour plusieurs siècles de la surface de la terre. La lave prit décidément son cours vers Torre del Greco, un peu plus haut qu'il y a dix ans. En arrivant jusqu'à la route, elle doit infailliblement détruire la maison du cardinal archevêque de Naples; du reste, il y a peu de chose à perdre: mais je doute qu'elle y parvienne, parce

que la rage du volcan paraît s'être un peu appaisée. A la vérité, ce gouffre vomit continuellement de la lave nouvelle, mais non pas en assez grande abondance pour pousser plus avant celle qui est déja loin, et qui ne tardera point à se refroidir totalement et à demeurer tout-à-fait en place, s'il ne survient pas de nouvelle éruption. Ainsi dans cette lutte des élémens, comme dans les guerres entre les hommes, c'est le pauvre seul qui souffre.

Le 26 novembre 1804.

Mes conjectures se sont réalisées. La lave s'est arrêtée, et n'a gagné que très-peu de terrain depuis la dernière fois que je l'ai vue. A ma grande surprise, la maison qui me paraissait si près de sa destruction est demeurée presque intacte; cependant il n'y a point là de miracle, quoiqu'en vérité il soit permis ici d'y croire, car les jeux de la nature y semblent autant de prodiges. La lave

avait atteint la maison, et s'était amoncelée contre ses murs, puis elle s'était écoulée à droite et à gauche; ainsi la maison était entourée de trois côtés: cependant la porte en bois n'était pas endommagée; j'entrai, je visitai l'intérieur, et je trouvai tout dans le même état où les propriétaires l'avaient laissé en fuyant. Le torrent s'était engouffré dans une cave à peu de distance de la maison, et avait brûlé les chantiers. Le peintre de paysage, Denis, s'était trouvé présent, et il m'assura que rien n'était beau comme le tableau de cette cave embrasée. Aujourd'hui la lave était entièrement refroidie à cette place; pour la trouver chaude, il m'a fallu grimper la montagne: dans plusieurs endroits elle fumait encore, dans d'autres on voyait distinctement une vacillation dans l'air. Pour arriver jusque-là, il fallait franchir les bords déja refroidis; c'est ce que je fis, non sans beaucoup de difficultés, car ce ne sont par-tout que de petites éminences pointues ou des écailles

mouvantes ; mais nulle part on ne peut marcher d'un pas assuré. L'odeur du soufre qui vint m'assaillir me força bien vîte à retourner. Je me satisfis en prenant un morceau de lave qui était chaude, au point qu'on ne pouvait la tenir dans la main pendant une seconde ; au bout d'un quart-d'heure elle était tout-à-fait froide. Les bonnes-gens qui cultivaient ce reste de terrain que la fureur du volcan avait épargné m'assurèrent qu'il avait dévasté plus de cent arpens, et qu'il aurait fait un bien plus grand ravage si leur bonne reine n'était venue l'arrêter dans l'après-midi, en attachant l'image de la Vierge à un arbre qu'ils me montrèrent, et qui se trouvait à quelques pas de la maison dont j'ai parlé plus haut ; aussitôt la lave s'était arrêtée. En outre, la reine avait distribué de l'argent à tous les incendiés, et était repartie comme une sainte, au milieu des bénédictions et des témoignages d'admiration de ces malheureux ; seulement on eût desiré qu'elle fût arrivée plutôt, afin

d'arrêter, par la toute-puissance de sa piété, ce torrent destructeur avant qu'il eût atteint les vignes. Je n'eus pas l'air de douter de la véracité de cet homme, mais cela me fit penser aux écrouelles que guérissait autrefois le roi de France ou d'Angleterre par le seul attouchement, et à maint autres miracles attribués à des têtes couronnées, et je ne fus pas surpris qu'une reine, par déférence pour les préjugés du peuple, parût employer contre cette montagne païenne la puissance du chrétien S. Janvier. Cependant je saisis l'occasion qui se présenta quelque temps après pour demander à la reine elle-même si cette anecdote était vraie; elle se mit à sourire. Il ne lui était pas venu dans l'idée de suspendre une image: « J'aime mieux élever l'esprit du « peuple que de l'abaisser », me dit cette femme spirituelle. Ce me fut une preuve de plus qu'on ne doit jamais ajouter foi aux bruits populaires, même quand ils s'appuient du témoignage des yeux.

Ainsi, pour cette fois, cet horrible

spectacle est terminé, à moins que les pluies chaudes qui tombent fréquemment n'amènent une nouvelle éruption ; car après chaque averse très-forte les flammes sortent avec bien plus de violence, comme si le cratère voulait braver le ciel, en lui faisant voir que c'est en vain qu'il se fond en eau, et que nulle puissance ne peut arrêter son explosion. L'attraction du volcan est telle, qu'elle tarit souvent tous les puits des environs. On remarque encore un autre phénomène qui n'est pas moins difficile à expliquer : tant que dure une éruption, le poisson abonde sur la côte ; il y est si nombreux qu'on le donne presque pour rien. Peut-être la montagne attire-t-elle aussi à elle les courans de la mer, alors les poissons doivent nécessairement suivre la même direction. Je termine par une observation importante : J'ai remarqué très-distinctement que les murailles qui séparent les vignes, quoique bâties peu solidement, sont cependant en état de résister pendant un certain

temps au choc de la lave, et que celle-ci se resserre quelquefois dans un lit de dix à vingt pas, quand elle y est forcée par le rapprochement de ces barrières, jusqu'à ce qu'enfin les monceaux de lave, durcis et devenus solides, renversent les murs et se fraient un nouveau passage. Il me semble incontestable, d'après cela, qu'il était très-possible de garantir les villes et les villages situés au pied du Vésuve du désastre qui ruina Torre del Greco il y a dix ans, et de celui qui engloutit Herculanum il y a dix-huit cents ans. On pourrait défendre la ville, au moins du côté de la montagne, par une muraille demi-circulaire, épaisse, élevée, et soutenue en-dedans par de forts arcs-boutans. Le milieu de ce demi-cercle devrait être plus élevé que le reste, et diminuer ensuite de chaque côté; chaque extrémité devrait s'étendre jusqu'à la mer, et être à une distance assez grande des maisons pour qu'elles n'eussent rien à redouter des effets de la chaleur. Nul doute que la lave trou-

vant un tel obstacle, s'éleverait d'abord contre cette muraille, mais il faudrait bien enfin que, suivant la pente du terrain, elle prît son cours par ce nouveau lit, sans causer aucun dommage. Il faudrait, dira-t-on, que cette muraille fût d'une épaisseur et d'une hauteur extraordinaires; je ne la voudrais pas d'une autre proportion que celle que les Chinois élevèrent pour se garantir de l'invasion des Tartares. Je demande, j'en conviens, un ouvrage gigantesque; mais rien d'impossible. Le Vésuve me paraît un ennemi plus redoutable que les Tartares; il mérite bien, je crois, que l'on prenne contre lui de telles précautions. Ce que les Chinois, que nous regardons comme des demi-sauvages, ont pu faire exécuter, pourrait-il paraître trop difficile aux Européens civilisés? Ah! quelle excellente occasion pour un roi de porter, à peu de frais, jusqu'à la postérité la plus reculée, son nom, qui serait chaque jour comblé de bénédictions! Il trouverait des ouvriers dans les prisons, qui

regorgent; les matériaux sont tout prêts; la lave elle-même servirait à construire une digue contre ses effets. Le petit espace que cette digue aurait à parcourir n'est rien en comparaison de l'immense pays fortifié par la fameuse muraille de la Chine, qui s'étend l'espace de plusieurs centaines de milles. Il faudrait commencer par garantir Torre del Greco et Resina, car il paraît que la lave se dirige plus volontiers de ce côté, et probablement elle coulera pendant longtemps encore dans le lit qu'elle s'est creusé. Encore une fois, je ne regarde pas du tout comme impossible de commencer ce mur tout-à-fait au bas de l'immense cône de cendre, d'enfermer dans un grand demi-cercle toutes les habitations qui se trouvent au-dessous, et même de garantir les vignes de manière que de quelque côté que se porte la lave elle ne trouverait jamais que deux routes ouvertes pour arriver jusqu'à la mer. L'homme a si souvent triomphé des élémens, pourquoi donc ne le fe-

rait-il pas ici ? La pensée est grande sans doute ; ah ! pourquoi n'échauffe-t-elle pas chaque cœur comme le mien ? Pourquoi ne suis-je pas un des favoris de cette cour, afin que ma voix puisse s'y faire entendre ? Vraiment, avant peu, les habitans de Torre del Greco pourraient dormir sans inquiétude ; et quand des siècles se seraient écoulés, ils béniraient encore ma mémoire.

Le 30 novembre, 1804.

Nous avons déjeûné aujourd'hui sur le Vésuve, en bonne et joyeuse compagnie. Trois dames n'ont pas craint de monter sur des ânes, pour connaître de plus près ce voisin incommode et grondeur : on conduisait les ânes par la bride, en sorte que chaque groupe semblait réellement une *Fuite en Egypte*. En riant, en folâtrant, et par le plus beau temps du monde, quoiqu'il fît très-chaud, nous arrivâmes à la demeure du bon hermite, et nous y établîmes la

nôtre. Pour rendre au volcan les honneurs qui lui sont dus, nous députâmes trois messieurs vers le cratère, et ils nous rapportèrent à leur retour que du côté où la lave coulait, il s'était formé une crevasse extrêmement profonde, dont les parois brillaient de plusieurs couleurs. Ils nous dirent qu'il n'y avait rien de changé à l'endroit d'où sortait la lave, qu'elle formait une cascade de trente pieds d'élévation sur dix de largeur, en tombant dans cette énorme fente, où elle se perdait pendant un moment sous une voûte de lave déja refroidie, pour reparaître un peu plus loin, et inonder la vallée de ses flots brûlans, à-peu-près comme fait le Rhône dans la partie méridionale de la France. Nos conteurs nous assurèrent que ce spectacle était horriblement beau, et nous les crûmes sur parole. La pyramide de soufre qui est dans le milieu du cratère s'est beaucoup élevée. Les petits cônes subsistent encore, le cratère paraît se combler, bref tout annonce que cette

masse de feu fermente toujours avec une nouvelle force. A la vérité tout est tranquille aujourd'hui; la lave coule lentement, la fumée est légère, les sifflemens ont cessé, on n'entend pas le moindre mugissement dans les entrailles de l'abyme; mais on craint cependant encore une nouvelle explosion, parce qu'hier les puits de Portici étaient très-bas, et remplis de mauvaise eau, ce qui prouve que la montagne pompe les sources d'alentour, pour les employer à son propre usage dans sa cuisine infernale; ainsi son silence même est redoutable.

Je ne puis passer sous silence une anecdote assez plaisante, dont quelques-uns de mes amis ont été témoins. Lorsque, le 22 de ce mois, la lave menaça de ravager les vignes, on porta à Torre del Greco, en grande procession, l'image de S. Janvier; on la plaça au-devant de la lave, on se mit à genoux, et l'on pria le saint de vouloir bien arrêter le cours du torrent. Cependant celui-ci

continua de rouler en avant; on recula plusieurs fois l'image du saint, on la planta en terre comme auparavant, et on le supplia de nouveau d'accorder un bienfait qui ne lui coûtait qu'un signe de tête; mais lorsque l'on vit que les prières demeuraient sans effet, et que tout au contraire la lave faisait de nouveaux progrès, on commença à insulter l'inexorable saint, on l'appela vieux coquin, voleur, scélérat, enfin on le gratifia de toutes les épithètes que peut suggérer le désespoir. On ne s'en tint pas là; des paroles on en vint aux coups, et S. Janvier fut rossé d'importance, sur-tout par une vieille femme.

Ce bon patron a perdu beaucoup de son crédit depuis qu'il a eu la complaisance de rendre son sang liquide pour faire plaisir aux Français. On dit que depuis cette époque les Napolitains ont été jusqu'à le qualifier du nom de *Jacobin*, et lui faire un procès dans toutes les formes; j'aurais bien voulu m'en procurer les pièces, certe, je les aurais

payées bien cher, mais je n'ai pu y réussir. Un autre saint, Antoine, a profité de la légèreté de son collègue : il est adroitement parvenu à s'emparer de la confiance des Napolitains, qui ont maintenant autant de vénération pour lui, qu'ils en ont peu pour leur infidèle patron. Si celui-ci veut recouvrer sa puissance, il faut qu'il choisisse pour cela un moment où la rage du volcan sera poussée au dernier degré, et qu'il l'appaise sur-le-champ par sa présence. En cela il rendrait encore un plus grand service aux médecins qu'à ceux qui habitent au bas de la montagne; car, suivant une dissertation savante qui a paru depuis peu, le climat de Naples n'est salubre et bienfaisant qu'autant que le Vésuve vomit de temps en temps des flammes. On prétend avoir remarqué que lorsqu'il se tait pendant plusieurs années, non-seulement il se manifeste des maladies fréquentes et nombreuses, mais qu'elles ont presque toujours un caractère alarmant. Il est facile de con-

cevoir que l'électricité de l'air s'augmente considérablement par les flammes qui sortent du Vésuve pendant des semaines et souvent pendant des mois entiers. Dans le fait, il ne se passe pas un jour, depuis que je suis ici, sans que je voie le soir ou le matin des éclairs accompagnés de tonnerre. L'air que nous respirons est imprégné de matière électrique.

CHAPITRE XXXI.

Caserta.

On appelle ainsi une maison de plaisance du roi, à quinze milles de Naples. Elle est située dans la plaine de Capoue, qui m'a paru fort monotone, quoiqu'elle soit par-tout représentée comme très-agréable et très-riante. Je conviens que des champs qui étalent au commencement de décembre une verdure fraîche et nouvelle, et qui sont coupés par de longues allées de peupliers et de mûriers, auxquels s'enlace amoureusement la vigne, flattent d'abord la vue; mais je ne puis supporter toujours le même aspect pendant quinze milles. Par exemple, il n'est personne qui ne convienne que la longue route percée régulièrement dans une forêt entre Narva et Jamburg, ne paraisse d'abord agréable à l'œil, et ne

finisse par devenir insupportable par son éternelle symétrie. Tel est l'homme ! la variété réveille son esprit et son imagination. Si le ciel était continuellement serein, il soupirerait après les orages.

Le château de Caserta est presque aussi grand que le palais d'hiver à Pétersbourg. Sa forme est à-peu-près la même, mais il s'en faut bien qu'il soit achevé, quoiqu'il soit commencé depuis plus de cinquante ans. Maintenant sur-tout on a des dépenses plus urgentes à faire. Cependant la partie qui est terminée est assez grande pour loger toute la famille royale plus commodément qu'à Naples. L'escalier est le plus beau que j'aie vu de ma vie; chaque marche, longue de dix-huit pieds, est faite d'un seul bloc de marbre; les murs sont incrustés de marbre précieux de différentes couleurs; le plafond est parfaitement peint. Sur le palier sont deux énormes lions, en marbre blanc, qui enfoncent leur griffe sur une couronne et un sceptre, ce qui peut s'expliquer de différentes manières. Le

vestibule pourrait s'appeler aussi bien un temple octogone, car sa coupole repose sur vingt-quatre colonnes magnifiques. Les marbres de différentes espèces que l'on voit ici sont d'une richesse inimaginable, et ce qui augmente encore le mérite de ce trésor, c'est que le pays les a fournis; tous sont tirés de la Pouille, de la Sicile, de Benevent et des environs de Naples. Si j'en excepte le roi de Naples, l'empereur de Russie est le seul souverain au monde qui soit en état de construire un semblable palais avec des marbres de son pays, car réellement ceux de la Sibérie ne le cèdent en rien aux plus estimés et aux plus recherchés de l'Italie.

Dans la première salle, on voit la statue colossale d'un guerrier couronné par la victoire. Elle représente la conquête de la Flandre, par Alexandre Farnèse. Aux pieds du héros est une figure nue, entièrement courbée, et qui n'est autre probablement que la Flandre personnifiée. Mais je plains sincérement cette

pauvre province, si cette représentation est conforme à la vérité, car le vainqueur lui met un pied sur le cou, tandis que l'autre est fixé assez profondément sur son ventre, ce qui produit une impression pénible. Au contraire, une idée que j'approuve beaucoup, est d'avoir orné le pourtour de cette salle par douze bas-reliefs qui représentent douze actions remarquables des Romains, passées dans cet endroit. Les peintures des plafonds des chambres sont très-médiocres; elles sont presque toutes tapissées en soie d'une seule couleur : nulle part on ne trouve des objets d'art dignes d'être remarqués. Dans la seconde chambre on voit deux grands paysages représentant le Prater, près Vienne; dans l'un, le roi berne des renards; dans l'autre, il tue des sangliers. Quelle jouissance pour la postérité ! La troisième pièce renferme cinq paysages de Hackert, mais qui sont indignes de lui, par rapport au choix des sujets : dans l'un on voit des sangliers qui passent une rivière à la

nage, le roi est sur un pont, et tire dessus; un autre, représente cette même chasse avec des chiens; dans le troisième, le roi tire des canards sur le lac Fusaro; le quatrième, représente une revue à Gaëte: tout le tableau n'est rempli que de soldats rangés en bataille; sur le cinquième, on voit la flotte napolitaine revenant d'Alger, où, comme chacun sait, elle n'a rien fait qui vaille. Ce dernier est remarquable en ce que le peintre y a placé le Vésuve tel que son cône se voyait en 1784: depuis, sa forme a beaucoup changé.

Les Français avaient déja fait transporter ces paysages à Paris; certe, ce n'était pas un butin qu'on dût leur envier. Cependant, vu l'*importance* des personnages qui y sont représentés, on entama une négociation diplomatique qui fut terminée à la gloire du marquis del Gallo. Ce ministre eut le bonheur de combler les vœux de sa patrie, en obtenant que ces objets précieux fussent renvoyés à Naples, et maintenant les

fidèles sujets du roi peuvent, comme autrefois, admirer à leur aise les hauts faits de leur maître.

On remarque dans une quatrième pièce sept petits paysages de Hackert, qui sont infiniment plus dignes de son pinceau, ils représentent différentes vues des îles de Caprée, Ischia, etc.

Un petit cabinet de bains, destiné à la reine, est orné de peintures analogues; on y voit Vénus sortant du bain, les trois Graces, et Actéon changé en cerf. Un mauvais plaisant disait que si Actéon avait eu une lettre de moins dans son nom, il n'aurait point eu à redouter un semblable malheur (du moins en cet endroit.)

Vient ensuite la bibliothèque de la reine, qui consiste en trois chambres que l'on pourrait appeler aussi des salles. La première renferme une quantité d'ouvrages historiques et philosophiques en français, élégamment reliés, et rangés dans de jolies armoires, surmontées par de beaux vases étrusques. La seconde

est entièrement consacrée à la littérature allemande. Mais, grand Dieu ! quel pitoyable choix! Il n'a pas paru depuis vingt ans un roman, quelque mauvais qu'il soit, qui ne figure ici. Ce n'est pas la faute de la reine; elle m'a dit qu'elle avait à peine le temps de lire les titres: mais le libraire allemand qui est chargé de lui faire des envois devrait rougir de son ineptie et de sa cupidité; et le bibliothécaire devrait, pour son honneur, ne pas exposer de pareilles rapsodies aux regards des voyageurs. Par exemple, que doit penser un étranger en voyant parmi les livres d'une reine ceux dont les titres suivent: *des Embrassemens conjugaux*, et *Amusemens des Filles de joie?* J'en pourrais citer par douzaines dans le même genre. Dans la troisième salle on trouve une collection choisie de livres qui ont accompagné la reine dans ses voyages en Sicile, à Trente et à Vienne, et qui sont enfin revenus à bon port. Si, comme le vin ou la bierre, les livres s'amélio-

rent par le transport sur mer, à coup sûr ceux-ci doivent être excellens. Du reste, cette salle est décorée de charmantes peintures à fresque, exécutées par notre célèbre compatriote Fuger. Tout près est un petit théâtre de famille sur lequel les princes et les princesses s'exercent de temps en temps. La décoration qui était en place, et qui représentait un autel avec des inscriptions, me prouva que les enfans avaient célébré depuis peu une joyeuse fête en l'honneur de leurs parens. Les ennemis même de la reine sont forcés de convenir qu'elle aime ses enfans et ses petits-enfans avec la plus vive tendresse. Dans une autre chambre où elle se tient de préférence, nous trouvâmes, outre plusieurs tableaux de famille, cinq portraits, parfaitement peints, des jolis enfans de l'empereur d'Autriche. Tout le luxe et la magnificence de ce palais sont réunis dans la chapelle, dont les murs sont incrustés de ce superbe *giallo antico*, tiré du temple de Sérapis. Le tableau

du maître-autel, représentant une Assomption de la Vierge, par un certain peintre nommé Bonita, si je m'en souviens, n'a rien d'extraordinaire : mais il y a deux excellentes peintures sur la tribune où se place la famille royale. L'une, la Présentation de Marie au Temple, est de notre brave compatriote Mengs : il est impossible de voir une vierge plus pure.

Le théâtre du château de Caserta est bâti en petit sur le plan du grand théâtre Saint-Charles. Quoiqu'il soit surchargé de marbre et de dorure, il offre cependant un très-joli coup-d'œil. Le fonds de la scène peut s'ouvrir sur la campagne, quand on veut représenter de grandes marches ou des combats.

A quelques milles de là, sur la croupe d'une montagne, est le Belvédère, joli rendez-vous de chasse, appartenant au roi. Au bas de cette montagne sont de petites maisons nouvellement bâties, que le roi donne l'une après l'autre à de jeunes et jolies paysanes, à mesure

qu'il ..... devient nécessaire de les marier. Sa passion pour la chasse le porte à demeurer là pendant la plus grande partie de l'année, tandis que sa famille habite Portici, qui est à vingt milles de là. Une grande aile du château est occupée par une fabrique de soieries, dont le roi lui-même dirige les travaux et la police. Le jardin anglais est petit, mal dessiné, et de beaucoup inférieur à celui de Weimar. Il est redevable au climat de la beauté des arbres étrangers que l'on y voit; par exemple, j'y ai admiré des camphriers superbes.

La cascade dont on fait un si grand éloge, et qui se trouve au bout du parc, mérite à peine d'être vue; à la vérité, la masse d'eau est considérable, et le rocher d'où elle tombe est assez élevé : mais on n'a pas su tirer parti de ces deux avantages. L'effet que cela pourrait encore produire est presque entièrement détruit par une quantité de mauvaises statues et d'ornemens mesquins. Cette chute d'eau sert de point

de vue à plusieurs fenêtres du château de Caserta, et il semble véritablement, à entendre ce qu'on en dit, que ce soit une merveille; mais à cette distance elle ressemble tout-à-fait à un bout de fil blanc. Quand le roi est au Belvédère, il n'est pas permis d'aller en voiture jusqu'à la cascade; on est obligé de faire plus d'un mille à pied, sans que l'on soit dédommagé de cette fatigue par aucun objet agréable ou pittoresque. Je ne comprends pas pourquoi ce chasseur-roi exige que l'on fasse ici tant de façons avec lui. C'est bien pis quand la famille royale est dans cette maison : lorsqu'un étranger a l'honneur, ou plutôt le malheur, de rencontrer un des jeunes princes ou une des princesses, il est obligé de se ranger, de s'arrêter, et de s'incliner jusqu'à ce que l'enfant soit passé.

L'aqueduc de Caserta est très-fameux; il a été mis par Folkmann au-dessus de tous les chefs-d'œuvre des Romains. C'est au temps à prononcer. A la vérité le plan est hardi et bien exécuté : ses

trois étages s'étendent d'une montagne à l'autre; mais dans des milliers d'années durera-t-il comme les ouvrages des Romains qui subsistent encore de nos jours? Par-tout je remarque que nos constructions ne durent pas même un siècle sans que l'on soit obligé de les racommoder. Pourquoi? C'est que nous n'avons plus le même mortier, ni ces mains habiles qui ont élevé tant de beaux monumens.

CHAPITRE XXXII.

Portici.

Ce n'est assurément pas à sa beauté que ce château est redevable de la préférence que lui accorde la famille royale, en l'habitant la plus grande partie de l'année, mais plutôt à son étendue, à sa proximité de la ville, et à d'autres causes qui me sont inconnues. L'idée de faire passer la grande route à travers le château (de manière que tous les voyageurs qui se dirigent vers la Calabre, que ceux même qui vont à Pompéia, Torre del Greco, Castel-al-Mare, etc., sont obligés d'entrer par une porte et de sortir par l'autre), est si singulière, et contraste tellement avec le calme imposant qui devrait régner dans la demeure d'un roi, que pour cette raison seule je ne voudrais pas habiter Portici. Jour et

nuit il passe là des voitures de poste et autres, je ne comprends pas comment on peut dormir ; en outre, je doute que ce bruit continuel soit plus agréable pour ceux qui veillent.

Le jardin ne donne pas même sur la mer ; il consiste principalement en un petit bois de chênes toujours verts, dans lequel on a coupé des avenues assez larges pour se promener à cheval et en voiture. Ces chênes ont des feuilles étroites, ce qui fait qu'ils ne donnent pas une ombre assez épaisse en été ; au contraire, dans l'hiver ils offrent une promenade charmante ; comme ils ne sont pas dépouillés de leurs feuilles et que la terre conserve sa verdure, on se croit au milieu de la belle saison ; quelques glands tombés çà et là rappellent tout au plus l'automne. Près de là sont des espaces abrités par des murs, dans lesquels des milliers d'orangers étalent leurs innombrables fruits dorés. J'ai vu ici (au 12 décembre) des fleurs et des fruits sur les arbres, les œillets et la gi-

rofflée fleurissaient dans des pots, les narcisses et les jonquilles en pleine terre; l'air était aussi doux que chez nous dans le cœur de l'été; quoique le ciel fût couvert, on ne pouvait supporter une redingotte. Ah! quel beau climat!.... Mais hélas! quels hommes!!!

Le Prince héréditaire a fait planter cette année une portion nouvelle en jardin anglais, mais il y a plus de mal que de bien à en dire; les chemins sont trop étroits. Le château est grand, mais on peut se dispenser d'y entrer, car il n'offre aucun attrait à la curiosité, si ce n'est une chambre bigarée et sans goût, où l'on voit une tapisserie en porcelaine et quelques mauvais tableaux de Bonita, parmi lesquels est un *Enlèvement de Proserpine*, qui serait supportable si le peintre n'y eût placé un si grand nombre de personnages, que l'on est tenté de craindre qu'il n'y ait pas assez d'air pour qu'ils puissent respirer. Dans une des salles on a suspendu six tableaux allégoriques, prodigieusement

grands et passablement peints; mais les allégories sont tellement embrouillées qu'il faut avoir près de soi quelqu'un qui les explique, et lorsqu'il les a expliquées on n'y comprend encore rien. On voit dans une autre pièce les portraits, en grandeur naturelle, de deux géants qui se montrèrent pour de l'argent, et parcoururent ainsi toute l'Europe à différentes époques; tout près sont deux tableaux représentant des ambassadeurs de Tunis et d'Alger, avec leur suite; ceux-ci me paraissent les meilleurs du château. Je m'attendais à trouver de la magnificence dans la chapelle, ou tout au moins de belles peintures; je n'ai vu ni l'un ni l'autre. Mon espérance fut également déçue en parcourant trois ou quatre petites chapelles destinées aux actes particuliers de dévotion de la famille royale; je n'y ai pas même rencontré un bon tableau d'autel. Par exemple, on pourrait conseiller à la princesse héréditaire, en cas qu'elle soit enceinte, de ne pas regarder le tableau qui est au-

dessus de son prie-dieu, car elle y verrait des mains si mal dessinées, qu'il y a tout lieu de croire que l'enfant qu'elle mettrait au monde n'aurait pas à beaucoup près d'aussi belles mains que sa grand'mère. La chambre du roi est remplie d'une quantité de mauvais paysages; dans celle de la reine on voit de petits tableaux en relief fort jolis, faits en cire de couleur. Au reste, on n'aperçoit nulle part aucune trace de luxe ou de magnificence; on remarque seulement deux pavés tirés de Pompéia. On se dédommage de cette promenade insignifiante à travers une trentaine de chambres, en arrivant sur l'escalier, où l'on admire deux statues d'Herculanum, remarquables par la beauté et la richesse des draperies, et les superbes statues équestres des deux Balbus. Chacun sait qu'elles ont été déterrées à Herculanum; elles sont parfaitement conservées, et me semblent devoir être l'ouvrage d'un grand maître. Les connaisseurs préfèrent la statue du fils à celle du père; moi, qui

ne suis pas connaisseur, je paie à toutes deux un égal tribut d'admiration. La tête du père est pour le moins aussi expressive que celle du fils.

Je ne puis quitter Portici sans avertir les étrangers que la mendicité s'exerce avec toute l'impudeur et l'insolence imaginables jusque dans le jardin du roi. A chaque porte, à chaque bosquet, le voyageur trouve un nouveau guide qui lui montre le petit espace de terrain confié à sa garde. A peine a-t-il fait deux cents pas, sans avoir rien vu de remarquable, qu'un troisième s'empare de lui, ainsi de suite ; il est la proie des jardiniers, sous-jardiniers, et garçons jardiniers, qui le pelotent et se le renvoient l'un à l'autre, pour que chacun le plume à son tour. L'un vous apporte une fleur, l'autre vous présente un fruit ; tous vous demandent, vous les payez tous, et ils ne sont pas contens.

CHAPITRE XXXIII.

La Favorite.

On appelle ainsi un château de plaisance tout près de Portici, avec un jardin qui s'étend jusqu'à la mer. C'est une très-belle maison de campagne distribuée et décorée d'une manière si agréable, que l'on se sent naître le desir d'en être le propriétaire. Ce desir ne me prend pas souvent dans les palais des grands; mais on se trouve si bien à la Favorite, on y éprouve des sensations si douces, que pour cette fois je n'ai pu m'empêcher d'envier le bonheur de ceux qui l'habitent. Le rez-de-chaussée est disposé pour des bals et des galas; la salle de danse est plus bas que les autres appartemens; on y descend de deux côtés par un bel escalier de marbre blanc. La décoration en est simple; elle est ornée de bustes, et éclairée par un grand lustre

en crystal de roche qui a la forme d'une couronne, et qui est entouré de guirlandes de fleurs. Je doute que l'on puisse danser aisément sur un pavé peint à l'huile et bien glissant: un plancher me paraît plus convenable pour cet objet. J'observe ici que nulle part on ne fait moins de cas de beaux pavés qu'à Naples; ils sont presque par-tout, dans les maisons des riches comme dans celles des pauvres, en carreaux rougis avec une seule couche de couleur à l'huile. Il est vrai qu'il y a plusieurs raisons pour lesquelles on n'emploie pas de planches; premièrement elles donnent trop de chaleur, en second lieu les insectes s'y mettent, et enfin elles coûtent fort cher. Mais pourquoi les gens riches ne font-ils pas construire des pavés comme ceux des anciens, qu'ils admirent tant? Y a-t-il rien de plus beau que ces belles mosaïques, ces superbes plateaux de marbre d'Herculanum? Toutes les pierres dont se servaient les anciens n'existent-elles pas de nos jours?

Je ne dois pas oublier de parler d'un ornement particulier de la salle de danse de la Favorite, parce qu'il contribue à donner à l'ensemble un air de famille, si j'ose m'exprimer ainsi : ce sont les portraits de beaucoup de dames de Vienne que la reine honore de sa bienveillance. Tous sont de la même grandeur; ils sont peints en médaillons et distribués avec tant d'art (partie dans la grande salle, partie sur l'escalier), qu'ils ne nuisent en rien au style de la belle architecture, qui n'admet guère les portraits.

Plusieurs des chambres qui sont autour de la salle ont des balcons d'où l'on peut très-bien voir danser. Une belle et grande terrasse, d'où l'on découvre la mer, offre aux danseurs fatigués un lieu de repos, de la fraîcheur, et une vue magnifique. Au reste toutes les chambres sont abondamment pourvues du meuble le plus nécessaire, c'est-à-dire de tables à jouer. A cela près il n'y a rien de beau, on est même obligé de

s'asseoir sur des chaises de paille. L'étage supérieur, au contraire, que l'on appelle *appartamento nobile*, offre des chefs-d'œuvre des arts qu'aucun étranger ne doit négliger de voir. J'y ai remarqué principalement tous les ports de mer du royaume, peints par Hackert; chacun en particulier est digne de son pinceau. Peut-être a-t-il trop multiplié les personnages, et les a-t-il trop travaillés; quelquefois il y a tant de figures sur ces tableaux, qu'on distingue à peine le port. On voit encore ici beaucoup d'autres paysages du même maître, qui me semblent avoir plus de mérite que ces quatorze ports : ce sont pour la plupart des vues délicieuses de Sicile, sur-tout des environs de Messine; quand même on serait aussi peu amateur des paysages que je le suis, ceux-ci attireraient nécessairement l'attention. Le magnifique pavé de marbre qui orne une salle ovale vient après les chefs-d'œuvre de Hackert; peut-être même tient-il le premier rang aux yeux de

plus d'un amateur de l'antiquité. Il a été découvert dans l'île de Caprée, où il était enfoui dans le palais de Néron; les pieds de ce monstre l'ont profané, mais ne l'ont pas détruit, car il est parfaitement conservé. Plusieurs appartemens sont tendus avec des tapisseries de soie brodées, remarquables sur-tout par la vivacité des couleurs. Elles sont belles et de très-bon goût; elles ont été fabriquées dans la manufacture royale du Belvédère. Quelques tables de bois pétrifié, enchâssées dans de l'améthyste et du lapis lazuli, méritent aussi d'être vues.

La bibliothèque, non loin de la chambre à coucher du roi, est très-bien disposée; les cases pour contenir les livres sont travaillées avec beaucoup de soin, et fermées par des portes vitrées garnies de rideaux de soie verte; mais... il n'y a point de livres, et jamais il n'y en a eu. On voit dans un appartement voisin une pendule, dont la cage tout entière en corne de cerf, représente quantité de

bêtes sauvages, au milieu desquelles est le portrait du roi en bas-relief et très-ressemblant. On peut admirer aussi quelques jolies peintures à fresque, et une cheminée en marbre blanc, dont les figures, très-bien sculptées, sont l'ouvrage d'un jeune artiste napolitain. Plus on est enchanté de l'intérieur de cette charmante maison de plaisance, moins on est satisfait en voyant le jardin. S'il n'était pas situé près de la mer, il n'aurait aucun charme, car par-tout ailleurs on voit les orangers mieux soignés qu'ici, et les vignes en pleine campagne sont arrangées d'une manière beaucoup plus pittoresque. Mais tout cela pourrait encore passer, si ce jardin n'était pas rempli de petits bâtimens sans goût, et surchargés de statues et de bustes plus pitoyables les uns que les autres. Partout ces mauvais morceaux d'architecture offusqueraient la vue, à plus forte raison dans ce pays, où l'on est accoutumé à ne voir que des chefs-d'œuvre.

CHAPITRE XXXIV.

Une course à Baïa.

PAR une des plus belles journées qu'on puisse avoir en été (c'était cependant le 10 décembre), nous partîmes pour Baïa. Nous vîmes en chemin des champs de petits pois en fleurs, qu'on mange vers Noël; tous les jardins brillaient de la verdure la plus fraîche et la plus vive. Les orangers étaient couverts de fruits dorés.

Après avoir traversé Pouzzoles, nous arrivâmes au lac Averne, dont les anciens ne prononçaient le nom qu'avec effroi, à cause de ses exhalaisons empoisonnées; son nom même indique que les oiseaux ne pouvaient vivre près de là (1). C'est ici qu'Homère fit évoquer ses ombres; quiconque voulait approcher du lac était

(1) *Avibus carens.*

obligé d'appaiser auparavant les esprits infernaux; Annibal lui-même n'osa enfreindre ce préjugé vulgaire. Le lac était entouré de collines escarpées et couronnées de forêts épaisses qui interceptaient la libre circulation de l'air. Aujourd'hui tout est changé. Le feu souterrain qui faisait sortir des vapeurs pestilentielles du lac Averne est probablement éteint; les collines existent encore, mais les forêts ont été abattues, ce qui jadis fit répandre des larmes à la statue de Calypso. On ne voit plus maintenant du haut de la colline qu'un petit lac très-agité, et dont l'aspect n'a aucun caractère extraordinaire. Hommes et animaux habitent et vivent sans danger autour de ce lac; on peut même s'y baigner sans risque.

Dans un des rochers environnans on voit une caverne qu'on appelle la *grotte de la Sibylle*. Les savans sont en discussion savoir si c'était ici ou à Cumes qu'elle rendait ses oracles; peu m'importe. On ne peut y entrer qu'avec des

torches allumées et en se baissant. Après avoir fait une quinzaine de pas, l'espace s'élargit à la vérité assez pour marcher debout, mais bientôt on est arrêté par l'eau, de sorte que l'on ne peut avancer qu'en montant sur un homme, posture aussi incommode que désagréable; d'ailleurs cela ne vaut pas la peine d'y aller, car on n'y voit rien du tout, à moins qu'on ne veuille ajouter foi aux paroles du guide, qui prétend y voir beaucoup de choses. On assure que cette grotte servait autrefois pour arriver plus commodément de Cumes à Baïa. On a découvert il y a quelques années une autre entrée du côté du lac Lucrino : cependant il me semble très-difficile de prouver que cette caverne communiquait avec celle de Cumes.

De l'autre côté du lac, il y a des ruines que la plupart des auteurs de Voyages prétendent être un temple d'Apollon, d'après le témoignage de leur *cicerone*, car aucun des auteurs anciens n'en a fait mention. Les salles de

bains qui entourent la rotonde qui formait le bâtiment principal, et une source d'eau chaude qu'on trouve au-dessous d'une de ces chambres, font présumer avec plus de vraisemblance qu'il y avait ici un des bains les plus magnifiques et les plus voluptueux de Baïa.

Aprés avoir traversé les collines qui entourent la caverne, nous arrivâmes près de l'*Arco felice*. On appelle ainsi un grand arc qui coupe le chemin entre les rochers, et qui ressemble assez à une ancienne porte de ville ; peut-être n'a-t-on pas tort de croire que c'était une des entrées de Cumes. On ne doit pas négliger de franchir le sentier étroit entre les rochers ; on sera pleinement dédommagé de sa peine, non par la vue de ruines ou de débris (quoiqu'il soit assez intéressant de voir un pressoir moderne au milieu des débris d'un temple d'Apollon), mais par le coup-d'œil magnifique que présentent les beautés de la nature. On découvre d'ici, dans le lointain, la mer avec toutes ses îles ; on aperçoit

même Gaëte à droite. Ischia ne paraît séparée de la terre que par une rivière; on pourrait presque compter les maisons sur le rivage. Beaucoup plus près sont les ruines de Cumes, si célèbre par cette grande prophétesse de l'antiquité, qui prédit la chute de Troies et la fondation de Rome.

Il n'y a pas long-temps qu'on voyait encore, près de la montagne de Cumes, les restes d'un temple de Jupiter Stator, que le peuple nommait le *Temple du Géant*, parce qu'on y voyait une statue colossale qui est maintenant devant le palais du roi; mais il n'existe plus aujourd'hui de ce temple que quelques monceaux de pierres dispersées çà et là.

L'envie nous prit de goûter de ces fameuses huîtres du lac Fusaro, sur les lieux mêmes. Nous le traversâmes en bateau, et descendîmes près d'une jolie petite maison que le roi a fait bâtir sur le rivage, pour y jouir du plaisir de la pêche, et de la chasse aux canards. Là, nous mangeâmes, en plein air et aux doux rayons du soleil, des huîtres très-

grosses, et d'un goût exquis; on les avait tirées de l'eau en notre présence. Après ce repas, nous nous hâtâmes de repasser le lac, nous laissâmes notre voiture, et nous allâmes visiter à pied les débris majestueux des bains de Baïa. Selon notre cicérone, chacun de ces bains a été jadis un temple. Le prétendu temple de Diane, que l'on découvre d'abord à gauche, n'est proprement qu'un bain chaud; on voit encore une rotonde dont la voûte est en partie écroulée. A droite on montre un temple de Mercure, qui pareillement n'était qu'un bain, dont la forme était celle d'une belle rotonde éclairée par le haut. Le cicérone engage les étrangers à parler à voix basse contre le mur, d'où l'on peut être entendu par la personne qui approche l'oreille du mur opposé; il veut faire admirer cet effet acoustique qui est commun à tous les bâtimens de forme elliptique. A quelques pas du temple de Mercure, on entre dans une espèce de souterrain, dont les voûtes sont encore toutes cou-

vertes de bas-reliefs en stuc. Une vieille femme allume une torche, qu'elle attache à un manche à balai, et la promène, ainsi allumée, le long de cette voûte. On distingue à la vérité toutes sortes de figures, telles qu'une Vénus au bain, et sur-tout un grand nombre de sphinx; mais, dans quelques années, on ne verra plus rien de tout cela, car la fumée a déja considérablement noirci la voûte. Tout près du rivage de la mer est le temple de Vénus; c'est encore une rotonde, qu'on traverse maintenant pour aller au port, et dont les débris même ont quelque chose d'imposant.—Nous fûmes bien récompensés des fatigues du chemin par lequel nous passâmes pour arriver au bord de la mer, par la vue délicieuse que l'on y découvre, et par les belles ruines de Baïa, que nous traversâmes. Nous les vîmes s'étendre sur le rivage à droite, et même dans la mer. Nous en avions à notre gauche, et nos habits touchaient quelquefois les murs intérieurs des maisons, qui, quoique encombrées presque

entièrement, avaient cependant encore conservé des restes d'ouvrage en stuc. C'était, cette ville de la plus haute antiquité (à laquelle un compagnon d'Ulysse donna son nom), qui, par la sureté de son port, la beauté de son climat, le grand nombre de sources d'eau chaude, attirait en foule les étrangers et les habitans du pays. C'était là que les seigneurs romains bâtissaient des maisons de campagne de la plus grande magnificence. C'est de cette ville dont Horace a dit : qu'*aucune cité dans le monde entier ne la surpassait en beauté.* C'est elle que Sénèque a décrite d'une manière si délicate. C'est le séjour que Clodius reprocha à Cicéron, comme peu convenable à un philosophe; et que Properce interdit à sa fille Cinthie, comme dangereux pour l'innocence des jeunes personnes. Des débris et des décombres sont les seuls restes de tant de splendeur et de magnificence. Les petits hommes du dix-neuvième siècle rampent sur ces ruines, parlent de la vicissitude des

choses humaines, et agissent cependant avec toute l'inconséquence possible. La surabondance de sources chaudes dans cette contrée est encore visible aujourd'hui; car, dans beaucoup d'endroits, et le long des sentiers par lesquels nous passâmes, nous sentîmes des vapeurs chaudes s'exhaler du sein de la terre. Au milieu de tous ces débris, on voit, sur le haut d'une colline, un monument érigé par le gouvernement actuel, qui est presque aussi ruiné que cette ville de Baïa, bâtie depuis trois mille ans, et qui fait par là une satyre amère de nos constructions modernes. Ce chemin nous conduisit enfin, par une voûte longue et légère, à un endroit qu'on appelle *Bain de Néron*, mais mieux *Tritoli*, d'après un mot grec qui signifie *guérison de la fièvre tierce*.

On dit que cette voûte et ces chambres ont été bâties en grande partie dans des temps plus modernes. Un homme attend ici les étrangers, se déshabille jusqu'à la ceinture, et après s'être

pourvu de quelques œufs frais et de torches allumées, il invite les voyageurs à le suivre dans un corridor étroit ; mais la chaleur excessive repousse bien vîte celui qui serait tenté d'en faire l'essai. Quant à l'homme à demi-nu, il pénètre courageusement jusque dans une chambre, où il fait bouillir les œufs dans l'eau, et sort quelques minutes après, tout couvert de sueur. Cet homme a bien gagné l'argent qu'on lui donne. On m'a assuré qu'on emploie encore aujourd'hui ces bains dans le mois de juillet contre beaucoup de maladies, et avec un grand succès. D'après ce que j'ai vu moi-même, je n'en doute nullement.

A peine avions-nous quitté les bains de Néron, que nous nous trouvâmes près du lac Lucrino, dont les huîtres étaient aussi renommées chez les anciens que le sont aujourd'hui celles du lac Fusaro. C'est là qu'Hercule construisit jadis une digue pour y faire passer les bœufs qu'il avait enlevés. C'est

aussi là que se termina notre course, et nous retournâmes à Naples, enivrés des jouissances de cette journée.

Les lecteurs qui aiment les détails trouveront que j'ai omis beaucoup de choses dans ma relation : ils chercheront le village de Baoli ; je n'y ai pas été, ce qui m'a épargné le souvenir du parricide de Néron ; ils voudraient m'entendre parler du tombeau d'Agrippine, que je n'ai pas vu, de la *piscina mirabile*, que je n'ai pas admirée. Ce dernier monument est un souterrain vaste, bien conservé, et supporté par quarante-huit piliers. En montant de Pouzzoles vers le Solfatara, on voit à gauche un autre souterrain tout-à-fait semblable, mais seulement un peu plus petit ; et l'on peut d'après cela s'épargner la course pénible qu'on aurait à faire pour aller visiter la *piscina mirabile*. C'est par ces mêmes motifs que je n'ai pas vu les cent petites chambres qui servaient autrefois de supports à des terrasses. Enfin je n'ai pas été au cap Misène, je n'ai

pas vu les monceaux de pierres qu'on nomme théâtre, ni la grotte de Traconara. Mais j'entends le lecteur irrité me demander : « Pourquoi pas ? » — Que répondre? Le peu de temps dont je pouvais disposer, les engagemens que j'avais pris, et..... tranchons le mot, la satiété, m'en ont empêché. Oui, vraiment, on se lasse à la fin de s'arrêter à chaque pas pour regarder des tas de pierres qui ne ressemblent plus à rien; de pénétrer dans des cavernes et dans des trous où l'on ne voit rien; d'entendre des contes et des fables qui ne signifient rien. Le cicérone bavard ne fait grace à l'étranger d'aucune pierre, promet à chaque instant de lui montrer Dieu sait quelle chose remarquable; et que voit-on après l'avoir suivi? Le mêmes formes, les mêmes figures, qui resteraient mortes pour l'imagination sans les souvenirs qu'elles font naître dans l'ame. Bref, je ne veux plus voir de ruines, et si l'on me pousse à bout, je ferai la description la plus détaillée de toutes celles

que je n'ai pas vues, ce qui n'est pas difficile, car cent autres l'ont fait avant moi.

CHAPITRE XXXV.

Pompéia.

Un volcan est certainement un magnifique spectacle, mais la nature l'offre en divers endroits. Au contraire, une ville grande et riche, qui était profondément enfouie dans le sein de la terre depuis dix-huit siècles, et qui reparaît au jour comme pour la première fois; une ville qui est aussi étrange parmi les cités modernes que pourrait l'être un de ses anciens habitans au milieu des hommes d'aujourd'hui; une telle ville est assurément unique dans le monde.

L'impression que j'éprouvai en approchant des portes de Pompéia, cette sorte de tristesse et d'effroi, ce serrement de cœur involontaire, ces pleurs que j'étais près de verser comme au récit de quelque action grande et sublime; tout cela en vérité est beaucoup plus facile à

sentir qu'à exprimer. Je ne puis comparer la sensation qui vint me saisir qu'à celle qu'éprouvèrent les croisés lorsque, sous les ordres de Godefroi de Bouillon, ils virent Jérusalem pour la première fois, et que dans l'excès de leur pieuse ardeur ils tombèrent à genoux à l'aspect de la cité sainte. Il y a dans la vie humaine, des momens uniques, et qui ne se rattachent point à la chaîne des autres souvenirs; ce sont des points lumineux qui brillent encore de tout leur éclat long-temps après que les autres sensations passées sont perdues dans les ténèbres de l'oubli; ce sont les derniers objets sur lesquels nos regards se reposent quand la barque de Caron est prête à quitter le rivage. Pompéia, cet Épiménide des villes, sera pour moi ce point lumineux, et le souvenir de ce que j'y ai vu pendant quelques heures viendra souvent se retracer dans ma mémoire, et me faire oublier l'univers pendant quelques instans.

Le chemin de Naples à Pompéia, qui

n'est guère de plus de deux milles d'Allemagne, est une chaîne non-interrompue de villes florissantes, qui bravent les fureurs du volcan, s'étendent à ses pieds, et ornent le golfe. Après avoir passé Portici et Resina, on arrive à Torre del Greco, cette ville malheureuse, qui offre par-tout les traces d'une horrible dévastation, et où l'on suit de l'œil, jusqu'à la mer, un noir torrent de lave solide. On regarde avec étonnement ces nouvelles habitations élevées sur des ruines qui semblent avertir en vain leurs habitans du danger qui les menace sans cesse. Jusqu'ici, l'intempérie des saisons et le travail n'ont pas encore applani la lave; par-tout elle est encore hérissée de pointes, et les masses énormes de pierres noires qu'elle a roulées brûlantes à travers une mer de cendre obstruent au loin le chemin. On a le cœur soulagé et l'on respire plus librement quand on quitte ces masses de lave et quand on approche de Torre dell' Annunziata, qui est très-peuplée. De là, on traverse, au milieu des vignes

et des vergers, un paysage riant, qui était autrefois couvert par les eaux de la mer. Que l'on parcourre encore un petit espace, et l'on découvre à gauche, dans les vignes, cette ville qui, sortant de ses cendres et jetant son drap mortuaire, a quitté son vaste tombeau. Il semble que la toiture de ses bâtimens a été détruite par l'ennemi, ou enlevé par un ouragan.

Notre voiture s'arrête, nous descendons en tremblant, et nous entrons par la porte, qui n'est point gardée, de cette même ville de Pompéia, que jadis Sénèque et Tacite nommaient *la Célèbre Cité Campanienne.* Alors elle était encore baignée par les eaux de la mer; une forêt de mâts s'élevait dans son port, qui a disparu; le commerce florissait, le luxe y régnait, les vendeurs, les acheteurs, circulaient en foule vers cette porte, aujourd'hui déserte. Nous marchons encore aujourd'hui sur le même pavé, nous y trouvons les traces des roues qui y ont roulé il y a dix-huit

siècles. Aux deux côtés de la rue, et près des maisons, on reconnaît encore les trottoirs destinés aux piétons, et afin qu'ils puissent traverser plus commodément la rue dans les temps de pluie, on a établi de distance en distance de grandes pierres plates, en guise de pont, dont trois occupent toute la largeur de la rue. Comme les voitures étaient obligées de profiter des petits intervalles qui se trouvaient entre ces pierres, les traces des roues y sont d'autant plus visibles. Le pavé y est très-bien conservé; il consiste en morceaux de lave assez grands, qui cependant ne sont pas taillés carrément, comme on a coutume de le faire aujourd'hui, ce qui est peut-être une raison de leur longue durée. On croit que cette rue était autrefois la rue principale; cela me paraît peu vraisemblable, car les maisons des deux côtés, excepté deux ou trois peut-être, étaient toutes des habitations de simples bourgeois; elles sont petites, et ont pour la plupart des boutiques; la rue elle-même est

étroite : il n'y avait place que pour passer deux voitures ; aussi on n'est pas assuré qu'elle traversait toute la ville ; car depuis l'endroit où l'on a cessé de fouiller, jusqu'à celui où l'on a recommencé, et où l'on a cru avoir retrouvé la même rue, il y a un si grand espace couvert de vignes, que les places et les rues les plus belles peuvent très-aisément se trouver cachées par-dessous. Cependant, sans vouloir chercher à deviner ce qui est encore enseveli sous ce vaste amas de cendre, attachons-nous plutôt à ce qui est découvert à nos yeux, et bénissons la mémoire de cet honnête vigneron qui, voulant planter des arbres il y a cinquante ans, donna, par son premier coup de pioche dans la terre, le signal de la résurrection d'une ville. — Arrêtons-nous un moment devant cette boutique où l'on vendait des boissons chaudes : on serait presque tenté d'appeler le maître de la maison, qui paraît ne s'être éloigné qu'un instant pour quelques affaires, peut-être pour remplir de nouveau les

vases qui étaient dans ces enfoncemens; car, examinez cette table de marbre, elle porte encore l'empreinte des tasses qui y ont été posées par ceux qui venaient de boire, et qui semblent n'être sortis que depuis un moment. Personne ne vient; eh bien, entrons dans une maison voisine. Ce *salve*, que le propriétaire a fait incruster sur une pierre noire dans le seuil de la porte, ne nous dit-il pas que nous sommes les bien-venus? Entrons donc sans cérémonie pour satisfaire notre curiosité.

Nous voyons au premier coup-d'œil que nous sommes dans une habitation dont l'architecture et la distribution nous sont totalement étrangères. Le milieu de la maison est occupé par un carré qui ressemble assez au cloître d'un couvent ; ce carré est entouré de colonnes, et pavé d'une belle mosaïque.

Au milieu on voit une fontaine qui communiquait sa fraîcheur à toute la maison : des deux côtés il y avait

des petites chambres d'environ dix à douze pieds en carré, mais élevées, et peintes en rouge et en jaune; le pavé était en mosaïque, on ne recevait de jour que par la porte, car il n'y avait de fenêtre que dans un seul appartement; cette fenêtre était en verre bleu et très-épais. On croit que quelques-uns de ces appartemens étaient des chambres à coucher, parce qu'on y trouve une pierre large et élevée, sur laquelle on pouvait avoir placé un lit, et quelques peintures qui semblent convenir parfaitement à une chambre à coucher. On pense que d'autres pièces servaient de cabinets de toilette, parce qu'on y voit encore sur les murs des peintures représentant Vénus parée par les Graces, et parce qu'on y a trouvé des petits vases de toute espèce. Des appartemens plus grands paraissent avoir été des salles à manger; d'autres semblent avoir été disposés pour prendre des bains chauds ou froids. Le moyen qu'on employait pour échauffer un ap-

partement m'a singulièrement frappé. On faisait élever à cet effet, à une petite distance de la muraille principale, un autre petit mur construit avec de grandes briques carrées semblables à nos tuiles, et qui avaient une espèce de pointe du côté intérieur, ce qui formait dans toute la longueur un grand espace creux, dans lequel on fixait des tuyaux qui renvoyaient la chaleur dans la chambre, qui était pour ainsi dire un poële entier. Les anciens savaient aussi se préserver de la fumée et de la mauvaise odeur des lampes. Dans quelques maisons on avait pratiqué dans le mur une niche qui se terminait par une petite cheminée en forme d'entonnoir, par où sortait la fumée de la lampe placée dans la niche. Vis-à-vis la porte de la maison se trouvait ordinairement le plus grand appartement, ou plutôt une espèce de vestibule; car il n'y avait que trois murs, et le devant était ouvert. Je présume que c'est ici que se tenait la maîtresse de la maison, entourée de ses

enfans, pour jouir de la fraîcheur de la fontaine, et recevoir les visites. — Les chambres des deux côtés n'ont aucune communication entre elles; toutes sont distribuées comme des cellules de moines; mais la porte de chacune conduit à la fontaine. La plupart des maisons ne consistent que dans ce carré entouré de petites chambres; cependant il y a quelques habitations où un escalier détruit indique un premier étage qui n'existe plus.

Quelques demeures, qui appartenaient probablement à des gens riches ou d'un rang élevé, sont beaucoup plus spacieuses. Des allées conduisent de la première cour à une seconde, et même à une troisième, et par-tout on retrouve la même distribution, à quelques légers changemens près. On voit encore sur les murailles de jolies peintures, et des guirlandes de fleurs et de pampre. Autrefois il était permis au guide de jeter de l'eau fraîche sur ces peintures en présence des voyageurs, afin de rétablir pour un instant leur ancien éclat; mais cela

est sévèrement défendu aujourd'hui, et avec raison, parce que ces aspersions fréquentes finiraient par nuire, aux murailles.

Sur une des portes de la rue est sculpté un Priape, ou Phallum : on est divisé sur le motif qui l'a fait placer là; quelques-uns prétendent que c'était la demeure des filles de joie, d'autres le prennent pour un attribut du dieu des jardins, sous les auspices duquel on vendait peut-être des légumes dans cette rue ; cependant elle me paraît trop étroite pour cet usage. Ce qu'il y a de plus certain, c'est qu'une autre de ces maisons appartenait à un sculpteur, car on trouve son atelier encore plein de vestiges de son art. Une troisième était habitée vraisemblablement par un chirurgien, à en juger par les instrumens trouvés dans sa chambre. Une vaste maison de campagne, adossée à une colline près de la porte de la ville, ne peut avoir appartenu qu'à un homme riche, car on serait tenté encore au-

jourd'hui d'y établir son séjour, à cause des aisances qu'on pourrait s'y procurer. Cette maison a plusieurs étages, des appartemens vastes et bien décorés, de belles terrasses, qui ont vue sur un très-joli jardin, où l'on a depuis peu planté des fleurs. Dans le jardin est un grand vivier, et tout près une éminence sur laquelle on voit deux rangs de six colonnes chacun. On nomme cet endroit le *berceau*, mais je ne sais pourquoi, car il n'y ressemble en rien. Les colonnes de derrière sont les plus élevées, celles du milieu le sont un peu moins, et celles de devant sont très-basses, de manière qu'elles semblent avoir supporté un toit en pente. Une galerie couverte, soutenue par des colonnes, borne le jardin de trois côtés; elle a été peinte, et offrait probablement une promenade agréable par le mauvais temps. Au-dessous, dans toute sa longueur et dans toute sa largeur, on trouve une belle cave voûtée, qui recevait la lumière par des ouvertures extérieures,

et où l'on pouvait demeurer au frais pendant les grandes chaleurs de l'été. On voit encore ici une quantité considérable d'amphores appuyées contre le mur, dans la même position où le sommelier les laissa lorsqu'il monta du vin à son maître pour la dernière fois. Si les habitans de Pompéia avaient connu l'usage des bouchons, il est à présumer qu'on aurait encore trouvé du vin dans ces cruches; mais comme ils se contentaient de mettre de l'huile dessus, comme on fait encore aujourd'hui en Italie, il est naturel de penser que le vin, pressé par le poids de la cendre qui est entrée par l'ouverture, a dû céder la place, ce qui prive le roi de Naples actuel de boire du vin de dix-huit cents ans. Au milieu de cela, on trouve dans cette cave plus de vingt squelettes d'hommes, probablement de malheureux fuyards qui s'y réfugièrent dans l'espoir de sauver leur vie, mais qui y trouvèrent à coup sûr une mort dix fois plus cruelle que ceux qu'elle atteignit en plein air. Hélas!

en parcourant ces rues et ces maisons désertes, on pourrait se demander à chaque pas : Que sont donc devenus tous ces habitans qui semblent être sortis il n'y a qu'un instant, puisqu'ils ont tout laissé en place? — Ah ! quel horrible sort ! Ce ne fut point un torrent de feu qui pénétra dans leurs demeures, car il leur aurait été possible d'échapper par une prompte fuite; ce ne fut point un tremblement de terre qui les engloutit, car ils auraient été suffoqués subitement, ou plutôt ils seraient morts sans le sentir. Mais non, une pluie de cendres les ensevelit peu à peu tout vivans. Qu'on lise la description de Pline : « Le « ciel s'obscurcit tout-à-coup, non « comme pendant une nuit ténébreuse, « mais comme dans un appartement « bien clos dont on éteint subitement « les lumières. Les enfans pleuraient, « les pères, les mères poussaient des « cris affreux. Ici des enfans désespérés « appelaient leurs parens; ailleurs, des « pères et des mères désolés cherchaient

« leurs enfans, des maris leurs femmes ;
« tous ne pouvaient se reconnaître qu'à
« la voix. Les uns pleuraient sur leurs
« propres infortunes, les autres sur le
« sort de leurs amis ; un plus grand
« nombre desirait la mort par la crainte
« de mourir. Les uns imploraient le se-
« cours des dieux, d'autres niaient
« l'existence de la divinité ; ils regar-
« daient cette nuit comme la dernière,
« l'éternelle nuit. Les dangers réels s'ag-
« gravaient par des terreurs imaginai-
« res. La terre continuait de trembler ;
« des hommes en délire erraient de tous
« côtés, et augmentaient par de sinistres
« prédictions leur propre terreur et celle
« des autres. »

Tel est le tableau horrible, mais exact, que fait Pline, du désespoir de ceux qui étaient cependant encore loin du théâtre de la dévastation. Quel dut être l'effroi des malheureux habitans de Pompéia lorsqu'ils furent tirés de leur premier sommeil, par les mugissemens du volcan et le tremblement de terre! Ils essayèrent

aussi d'échapper à la colère des dieux, emportant les objets les plus précieux qui, dans l'obscurité et la confusion, leur tombèrent les premiers sous la main. Dans la rue, devant la maison dont le seuil a été indiqué plus haut par le *salve* amical, on trouva sept squelettes, dont le premier portait une lanterne; tous les autres tenaient encore entre les doigts quelques objets qu'ils avaient voulu conserver lorsque la mort tomba du ciel sur eux. Devant la maison de campagne dont j'ai parlé en dernier lieu, il y avait encore le squelette d'un homme qui tenait une clef à la main, et qui avait au doigt une de ces bagues que les chevaliers Romains avaient seuls le droit de porter. On présume que c'était le maître de la maison qui allait ouvrir la porte de son jardin pour se sauver, et qui rencontra la mort en fuyant. On trouva encore plusieurs squelettes dans la même position qu'ils avaient au dernier moment de leur vie, sans que les convulsions de la mort leur aient arraché les différens

objets qu'ils tenaient dans ce moment terrible. En réfléchissant un moment sur ce phénomène, on se demande comment cela a pu arriver. Une pluie de cendre, quelque épaisse qu'elle soit, ne peut couvrir que peu à peu ; par conséquent ces hommes marchaient dans la cendre, quoiqu'avec toujours plus de difficulté, à mesure qu'elle augmentait et qu'elle montait à une certaine hauteur. Ils pouvaient encore faire de plus grands efforts pour se tirer de là, jusqu'à ce que cette nuée de cendre, augmentant toujours, leur fermât les yeux pour jamais ; mais non, cela n'a pas dû se passer ainsi. Les sept hommes fuyant leurs habitations seraient bien vîte retournés, et, protégés par les murailles, ils auraient retardé leur triste fin de quelques minutes, ils se seraient servis de leurs bras et de leurs mains, et se seraient débarrassés de tout ce qu'ils tenaient pour agir plus librement. Ces considérations me font présumer que le nuage de cendre ne tomba point comme une pluie, c'est-à-dire peu-

à-peu ; mais comme une masse épaisse, et même si épaisse, qu'elle céda moins aux objets qu'elle ne les enveloppa, pour ainsi dire, comme le plâtre que l'on verse sur une statue dont on veut avoir le moule. Ce n'est qu'en me représentant ainsi cet événement que je puis concevoir comment il a été possible de fixer, comme par enchantement, tous ces malheureux dans la posture où ils se trouvaient à leur dernière heure. D'après cela, leur sort fut moins horrible, car la mort les transforma tout-à-coup en statues inanimées : ils ne sentirent que les tourmens qui la précèdent. Mais le sort de ceux qui se réfugièrent dans les maisons et dans les caves fut doublement déplorable. Ensevelis dans les ténèbres les plus épaisses, ils vécurent dans des tourmens affreux, jusqu'à ce que la cendre, pénétrant par les ouvertures, commença probablement par éteindre les lampes qu'ils avaient apportées, et finit par les faire expirer dans des angoisses horribles. Ah ! je frissonne en me figu-

rant cet épouvantable tableau. Eloignons-nous.

Nous avons visité les habitans dans leurs demeures particulières, je conduirai maintenant le lecteur dans les édifices publics. Voilà encore le temple d'Isis, avec ses colonnes d'ordre dorique ; voilà l'autel sur lequel on sacrifiait, les degrés en marbre blanc sur lesquels coulait le sang des victimes, le caveau qui retentissait de la voix de l'oracle. C'est ici que les murailles étaient peintes des emblêmes du culte d'Isis, de l'hippopotame, de la fleur de coco, de l'ibis, etc. ; on y a encore trouvé des vases consacrés, des candelabres, des lampes, des tables d'Isis. On dit qu'il sortait autrefois une vapeur empoisonnée d'une petite chapelle encore existante ; les prêtres des païens n'auront pas manqué d'en tirer parti pour toutes sortes de fourberies. Sénèque en a parlé. On prétend qu'après la violente éruption du Vésuve qui eut lieu il y a dix ans, cette vapeur a augmenté de malignité ;

quant à moi, je n'y ai pas senti la moindre odeur.

Un petit temple grec, dont il ne reste plus que deux colonnes, a été probablement détruit par le tremblement de terre qui eut lieu sous le règne de Titus, quelque temps avant l'horrible éruption du volcan. A côté de ce temple, on voit encore un édifice supporté par soixante-quatorze colonnes, et que l'on appelle communément le *quartier des soldats*, parce qu'on y a trouvé toutes sortes d'armes, des soldats peints, et un squelette enchaîné; d'autres prétendent que c'était le forum de Pompéia.

Deux théâtres sont très-bien conservés, particulièrement le plus petit, qui, avec peu de dépense, pourrait être rétabli entièrement, et de manière à pouvoir y jouer. L'architecture de ce théâtre est celle qui était en usage chez les anciens, et que malheureusement nous n'employons pas. Celui qui a vu à Pétersbourg, du temps de l'empereur Paul, le théâtre de l'Hermitage, n'a qu'à se le

figurer sans toiture et sans loges, et il aura la représentation fidèle du théâtre de Pompéia. Je ne conçois pas pourquoi l'on ne bâtit plus aujourd'hui dans ce genre; les spectateurs de nos jours, comme ceux d'alors, demandent d'être assis commodément, de voir librement sur la scène, d'entendre distinctement de toutes les parties de la salle. Aucun de nos théâtres modernes ne réunit aussi complètement ces divers avantages, d'autant plus qu'il en résulterait beaucoup de profit pour l'entrepreneur, puisqu'alors il ne resterait pas la moindre petite place dont il ne pût tirer parti, ce qui n'est point à négliger pour le produit. J'ai parcouru le petit théâtre de Pompéia, qui contenait deux mille personnes; je me suis assis en différens endroits, et par-tout j'avais lieu d'être très-content de ma place; du haut même d'une galerie très-large, et qui était destinée pour le peuple, on ne perdait pas la moindre chose de tout ce qui se passait sur la scène, aussi bien que du bal-

con en marbre des magistrats. Cette galerie est élevée au-dessus de toutes les autres places. On peut distinguer le long des murs l'appareil qui servait à tendre les draperies. La scène n'a pas de coulisses ; elle est très-large, et paraît moins profonde qu'elle ne l'est en effet. Un mur la traverse dans toute sa largeur, et laisse par derrière un emplacement suffisant pour les acteurs, c'est-à-dire à-peu-près autant qu'il y en a sur nos théâtres modernes depuis la seconde coulisse jusqu'au fond de la scène. Il y a dans ce mur trois portes ; celle du milieu est remarquable par sa hauteur ; derrière il y a plus d'espace que devant. Si ces portes restaient toujours ouvertes, comme je le présume, la scène était en effet très-grande, et offrait en outre l'avantage de faire voir aux spectateurs deux décorations à-la-fois ; car, par exemple, les acteurs étant sur l'avant-scène parlaient dans une rue, ils pouvaient avoir derrière eux la vue sur la campagne. Cette seconde division de la

scène est pareillement fermée au fond par un mur, mais qui n'a point de portes, et derrière il y a encore un emplacement assez vaste où les acteurs pouvaient s'habiller ou se promener. Je donnerais beaucoup pour voir représenter une pièce sur un pareil théâtre, où l'illusion n'est nullement interrompue par les coulisses, auxquelles à la vérité nos yeux se sont accoutumés à la longue, mais qui sont cependant une invention absurde.

Allons maintenant visiter les tombeaux des habitans, en avant de la porte de la ville, sur la grande route; je crois qu'on ne saurait mieux terminer sa promenade dans une ville naguère ressuscitée. Le mausolée de la prêtresse Mammea est particulièrement remarquable; d'après l'inscription, il a été érigé en vertu d'un décret des décemvirs. Je ne parle pas du lieu où elle repose véritablement; c'est un petit caveau pratiqué dans une masse de pierres, et au milieu duquel on voit, sur une espèce d'autel,

son urne cinéraire, entourée de celles de sa famille, placées dans de petites niches: je ne parle pas non plus de ces masques horribles dont on voit encore les fragmens sur le mur extérieur; mais je n'oublierai jamais ce beau siége qui s'étend en demi-cercle depuis le tombeau jusqu'à la grande route, et qui offre assez de place pour vingt ou trente personnes; autrefois il était sans doute ombragé d'arbres. Il me semble voir ici les dames de Pompéia assises pour respirer la fraîcheur d'une belle soirée, tandis que leurs enfans jouent devant elles sur le gazon; je les vois critiquer ceux qui passent par cette porte. Et moi aussi je me suis reposé à la même place, moins pour me remettre des fatigues du corps que pour respirer un moment, et soulager mon cœur oppressé par tant de sensations et d'impressions multipliées. J'ai fixé encore une fois mes regards troublés sur les restes de Pompéia. Grand Dieu! quel tumulte autrefois, quelle foule dans ces rues, sur

ces places, devant ces portes, où fourmillaient tant d'hommes agités par les besoins et les passions! et aujourd'hui... quel silence lugubre! le silence des déserts! — On entre dans Pompéia vivement affecté par l'émotion sublime que doit faire éprouver la vue d'un grand monument, et on en sort en versant des larmes amères sur l'instabilité des choses humaines.

Il n'y a qu'une très-petite partie de la ville qui soit hors de terre, plus des deux tiers sont encore cachés dans la cendre. Il n'y a qu'une seule grande rue et une partie d'une petite rue adjacente et étroite qui soient praticables. Quand on a parcouru les maisons à droite, si l'on veut passer à gauche pour visiter celles de vis-à-vis, on rencontre une masse de cendre, dans laquelle on aperçoit des vestiges de maisons qui semblent demander d'être débarrassées du fardeau qui les dérobe à la vue. Mais on ne fouille plus que très-rarement. La reine a dernièrement donné l'ordre de

continuer (on dit que c'est d'après la demande du prince de Wurtemberg), et je vis en effet une vingtaine d'hommes occupés à dégager une maison. Mais qu'est-ce que le travail de vingt hommes? On m'a objecté que le dommage occasionné par la destruction des vignes situées au-dessus serait trop considérable; mais qu'est-ce qu'une vigne en comparaison des trésors qu'elle cache? On objecte encore que l'on ne sait que faire de cette grande quantité de terre provenant des fouilles. Misérable prétexte pour pallier une froide indifférence! Les rues de Naples fourmillent de trente à quarante mille gueux affamés, je veux parler des lazzaronis; toutes les prisons sont remplies de galériens; il est inconcevable qu'on les laisse ainsi dans l'oisiveté : ce ne sont donc pas les bras qui manquent. Quant aux premiers, ils travaillent à bon compte, et on n'aurait pas besoin de payer les derniers. On serait à même de prendre des mesures sévères contre ces mendians, en leur procurant

l'occasion de gagner leur vie d'une manière honnête, et Pompéia deviendrait par ce moyen la bienfaitrice de Naples. Les Français ont déterré, pendant leur séjour, quelques jolies maisons, et dernièrement on en a débarrassé plusieurs aux frais du prince royal Léopold; car chaque prince et princesse briguent l'honneur de contribuer pour quelque chose à ces travaux, afin de pouvoir le raconter aux étrangers qui sont présentés à la cour. Les bâtimens, qui ont reparu à la lumière il y a quelques mois, ont de belles fontaines en marbre; on voit dans les appartemens de jolies peintures assez bien conservées, et dont l'explication donnera de la besogne aux antiquaires. L'une représente une figure de femme nue, qui tient son voile relevé par derrière; vis-à-vis est assis un jeune homme ayant deux lances renversées entre ses cuisses, et une étoile au-dessus de la tête. Entre les deux figures est un petit garçon ailé qui porte un flambeau allumé. Le cicérone

n'est pas du tout embarrassé d'en donner l'explicatien; il dit que c'est Vénus, Apollon et l'Amour. Il pourrait tout aussi bien nommer une douzaine d'autres dieux ou demi-dieux, avant que le sujet de cette peinture devînt clair pour moi. La deuxième est encore plus énigmatique. Un homme nu est étroitement embrassé par une belle femme couverte de vêtemens. Tous deux semblent regarder tranquillement un dragon; une lance tombe des airs, qui cependant n'est pas dirigée contre l'animal, mais bien contre eux-mêmes. Derrière le jeuue homme, une épée est appuyée contre un rocher. Le guide a également ici une explication toute prête, car c'est un art dont ces sortes de gens ne peuvent se passer; il faut qu'ils répondent à tout, bien ou mal, n'importe, pourvu qu'ils répondent. Sur la troisième peinture on distingue très-bien un Hercule, mais le reste est fort endommagé. — De jolies arabesques semblent prouver que nos échelles de jardin

ont été en usage il y a dix-huit siècles, car des génies grimpent sur de semblables échelles, qui sont tenues par d'autres génies.

La vue de Pompéia produit à la vérité une impression grande et profonde ; mais hélas ! combien elle le serait davantage si le roi avait permis qu'on laissât cette grande quantité de statues, de meubles, d'ustensiles de sacrifice , etc. , dans la place même où on les a trouvés. On aurait dû conserver aussi ces nombreux squelettes, avec tout ce qu'ils tenaient à la main. La forme des toits s'étant empreinte distinctement dans la cendre, on aurait dû recouvrir les maisons en imitant cette forme. Quelle aurait été la surprise de l'étranger si en parcourant Pompéia il avait trouvé, non-seulement les ustensiles de sacrifice sur les autels, les meubles dans les chambres, les mets à demi-préparés dans les cuisines, les petits flacons d'huile et d'essence dans les bains, mais aussi ces squelettes vacant pour ainsi dire encore aux soins

qui les occupaient quand la mort vint les frapper ! Quels sentimens auraient alors rempli son ame émue ! il aurait cru marcher dans une ville habitée par des morts ; et portant ses regards vers les abymes des siècles passés, il aurait quitté Pompéia comme la ville frontière de l'empire souterrain.

On objecte que le projet était inéxécutable, parce que l'on aurait volé en peu de temps tout ce qui est susceptible d'être enlevé. Mais à quoi bon tous ces soldats, qui ne font presque autre chose que de danser à l'opéra ? Il aurait été bien facile de bâtir des corps-de-garde aux portes de Pompéia. Une ou deux compagnies d'invalides auraient suffi pour garder commodément toutes les avenues de la ville, et l'on se serait épargné la peine de transporter toutes ces antiquités déterrées à Palerme. J'ai même assez bonne opinion des Français pour croire qu'ils n'en auraient pas soustrait la moindre chose, et qu'ils auraient respecté tout ce qu'ils y auraient trouvé, comme étant la

propriété des morts. Mais par qui des vœux sages sont-ils écoutés?.... On ne s'empresse d'accomplir que ceux que l'on fait les armes à la main.

CHAPITRE XXXVI.

Herculanum.

QU'AUCUN voyageur ne cède au desir qu'on lui inspirera de descendre dans les entrailles de la terre pour voir Herculanum : l'argent qu'il donnerait à son guide serait tout-à-fait perdu ; car sa curiosité ne trouvera guère plus que ce qu'on voit dans presque toutes les caves. On fait de grands préparatifs, on allume des torches, chacun se munit d'un flambeau ; on descend ensuite un grand nombre de marches, on entend rouler les voitures dans les rues qui sont au-dessus, c'est comme le bruit du tonnerre dans l'éloignement. Et que voit-on de remarquable ? des masses énormes de lave qui jadis ont enseveli la ville. Tout ce que le cicéroné vous dit de plus, vous devez le croire sur parole. On vous fait tantôt monter, tantôt descendre, à travers des voûtes froides, humides,

et privées d'air : on vous conduit, pour ainsi dire, dans un labyrinthe souterrain ; ce mur, vous dit-on, appartenait au théâtre dont on voit encore des vestiges en marbre ; on descendait par cet escalier dans l'arêne ; là, étaient assis les malheureux habitans d'Herculanum, qui regardaient tranquillement le spectacle, tandis que le Vésuve leur envoyait la mort. On regarde le mur, l'escalier, on fait une signe d'approbation au guide, mais on n'en est pas pour cela plus instruit qu'auparavant, et l'on est fort content de revoir la lumière du jour. Oui, cette course méritait autrefois qu'on prît la peine de se détourner ; il y avait des temples, des théâtres, des peintures, des statues, etc., en quantité ; mais à présent on a comblé presque toutes les excavations, parce qu'on n'a su que faire de la lave qu'on en avait tirée ; et il n'y a réellement rien à voir. Les objets précieux tirés de cette riche carrière se trouvent tous dans le muséum royal de Portici.

CHAPITRE XXXVII.

Muséum de Portici.

MALHEUREUSEMENT on n'y voit en ce moment que la moindre partie de ses trésors, car tout ce qui a paru de quelque prix, sous le rapport de l'art ou de la matière, a été prudemment transporté à Palerme, afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Français; le tout repose dans cinquante-deux caisses, jusqu'à ce que la lave vomie par le volcan de la révolution française soit entièrement refroidie. Cependant ce qui reste mérite aussi l'attention des curieux. Quel est le mortel qui peut voir sans l'émotion la plus vive les objets les plus fragiles, bravant depuis dix-huit siècles la toute-puissance du temps? On y voit encore du pain, du bled, de la pâte prête à être mise au four, du savon, des figues, des caroubes, et même

des coquilles d'œufs parfaitement blanches et bien conservées : on dirait que le cuisinier vient de les casser. Voilà une cuisine remplie de tous les ustensiles nécessaires, j'y vois des trépieds, des marmites sur le foyer, des casserolles suspendues au mur, des écumoires, des pincettes ; dans le coin est un mortier de métal sur un vieux fût de colonne ; on y trouve aussi des poids, des marteaux, des faux, et autres instrumens aratoires ; des casques et des armes, des patères et des couteaux de sacrifice, une quantité de verres de différentes formes agréables, des bouteilles en verre de toute grandeur, des lampes, des vases, des ornemens de meubles, un morceau de drap, des filets, et même des semelles de souliers ; toute sorte de parures de dames, comme colliers, boucles d'oreilles, et bagues ; un jeu d'échecs en bois, presque réduit en charbon. Tous ces objets ont été plus ou moins endommagés par le feu ; malgré cela ils sont tous reconnaissables au premier coup-d'œil. Tout

ce qui était métal ou pierre est parfaitement intact. Toutes les salles du muséum sont ornées des plus belles mosaïques de Pompéia, ou pavées avec les marbres tirés d'Herculanum. Des statues, des fontaines, des vases, des bustes, des candelabres, des autels, des tables de marbre et de bronze, sont tous si bien conservés, qu'on dirait qu'ils ne font que sortir des mains de l'artiste. Des milliers de médailles remplissent les armoires. Les anciens avaient adopté pour leurs appartemens une décoration singulière et qui m'a frappé : elle consistait en médaillons de marbre suspendus en l'air par le moyen de chaînes courtes et minces, scellées dans le plafond, à-peu-près comme nous attachons nos lustres et nos cages d'oiseaux. Ces médaillons ont des bas-reliefs des deux côtés, qui ne m'ont pas paru d'un grand mérite comme objets d'art. Ils descendent assez bas pour que l'on puisse y atteindre avec la main, afin de les tourner et de les regarder à volonté. Je ne prononcerai pas sur l'effet

que devait produire un tel ornement. Comme tous ceux qu'on a trouvés sont suspendus ici dans une seule chambre, le coup-d'œil n'en est pas agréable.

On sait que la plupart des peintures d'Herculanum, de Pompéia et de Stabia ont été enlevées de dessus les murs, par le moyen de la scie ; on en a décoré une longue file de salles du muséum. Je ne vois pas qu'on ait fait un choix recherché et scrupuleux ; il y a beaucoup de tableaux effacés et de mauvaises peintures. Il paraît qu'on n'a voulu que remplir les salles, sans considérer que l'aspect en est monotone et fatigant, et qu'il n'y a peut-être qu'un vingtième de ces objets qui vaille la peine d'être conservé. N'a-t-on pas même eu l'idée singulière et puérile d'enlever (ce qui a dû coûter un très grand travail), tous les griffonnages dont les soldats de Pompéia avaient tapissé les murs de leurs casernes (comme les enfans ont coutume de faire dans les écoles), et d'en décorer une grande salle? Tout ce

qui tenait trop de place a été relégué dans la cour, qui est remplie de tombes, d'inscriptions, de citernes, de statues, de colonnes, etc. Au milieu est un beau cheval de bronze; la nouvelle inscription porte qu'il y en avait quatre, mais que l'on n'a pu sauver que celui-là. On aurait mieux fait de n'en rien dire; car c'est par la négligence seule du gouvernement, qui ne prit pas la peine d'y veiller, que les trois autres ont été mis en pièces, et dispersés çà et là par des hommes avides, jusqu'à ce qu'enfin on jugea qu'il était nécessaire de mettre le quatrième en sureté. Mais ce qui m'a paru le plus remarquable dans le muséum de Portici, ce sont les manuscrits trouvés dans deux chambres d'une maison à Herculanum. Quoiqu'on en ait lu plusieurs fois la description, il est cependant presque impossible de s'en faire une idée exacte et précise quand on ne les a pas vus de ses propres yeux; ils ressemblent à des rondins de bois en partie réduits en charbon, et en partie

pétrifiés ; ils sont noirs et d'une couleur tirant sur le châtain. On les a enfermés dans des armoires vitrées, mais ils sont malheureusement si fragiles, qu'il s'est amassé sous chacun une quantité de poussière et de petites particules qui se sont détachées. Comme ils sont roulés suivant l'usage des anciens, et peut-être aussi endommagés par l'humidité qui a pénétré peu-à-peu la cendre sous laquelle ils étaient, il paraît presque impossible au premier coup-d'œil d'en faire jamais paraître au jour une seule syllabe. Mais rien n'est impossible au génie et au travail de l'homme, et la curiosité qui est innée chez lui le rend créateur des inventions les plus ingénieuses.

Je désespère presque de faire une description exacte de la machine sur laquelle on déroule ces manuscrits. Elle ressemble, quant à son extérieur, à l'instrument des relieurs sur lequel ils attachent les livres. On fait reposer le manuscrit sur un peu de coton entre deux rubans fixés en haut, précisément comme le rideau d'un

théâtre est maintenu par les cordes. Après cela on colle, avec du blanc d'œuf, sur le dehors du manuscrit de petits morceaux ou bandes de baudruche, pour avoir du moins un corps un peu solide. On attache à cette pellicule des fils de soie qui se montent sur des chevilles pratiquées en haut, entre les deux rubans, à-peu-près comme les chevilles d'un violon. L'ouvrier, après avoir collé ce baudruche sur une partie du manuscrit, cherche à en détacher la première feuille avec un outil pointu, et en tournant les chevilles avec la plus grande précaution. Il est très-content s'il réussit à dérouler seulement la longueur d'un quart de pouce, après quoi il recommence l'opération. Il ne faut pas croire que ce quart de pouce, si péniblement gagné, forme un tissu complet; point du tout, il ressemble plutôt à un morceau de mèche, ou de linge brûlé et criblé de trous. L'ouvrier a-t-il enfin déroulé une feuille entière? il la pose, en retenant son ha-

leine, sur une table, qu'il remet ensuite aux copistes. Il faut que ceux-ci soient bien exercés à ce travail pour pouvoir déchiffrer les lettres. On ne devrait pas les nommer copistes, mais plutôt dessinateurs, car ils dessinent le plus scrupuleusement la feuille entière avec toutes ses lacunes, après quoi un savant cherche à compléter les lettres qui manquent. On pense bien que ces complémens doivent être très-arbitraires; il n'y a pas une ligne où il ne manque des lettres ou des mots, souvent même il manque plusieurs lignes entières. Quel vaste champ pour les esprits subtils! Heureusement on écrit ces complémens en caractères rouges entre les lettres noires du texte; on voit ainsi au premier coup-d'œil ce qui appartient à l'original et ce que le savant moderne a ajouté. Les manuscrits seront imprimés ainsi en noir et en rouge, et je vois déja les savans de l'Europe les lire avec avidité, critiquer ou remplacer les complémens, chacun à sa manière.

Tout le monde conçoit la peine et les soins qu'exige cette opération. Il y a quelque temps qu'on l'avait abandonnée tout-à-fait; mais le prince de Galles s'y intéresse maintenant, et fournit les fonds nécessaires, sans que le chasseur-roi le prenne en mauvaise part. Onze jeunes gens déroulent les manuscrits, et deux les copient. Un Anglais, nommé Haiter, homme plein de mérite et brûlant d'enthousiasme, est à la tête de l'entreprise. Il m'a assuré que ses colaborateurs travaillent déja avec beaucoup plus d'habileté et de promptitude qu'ils ne le faisaient il y a quelques années. Il ne renonce pas à l'espoir de déchiffrer les seize cents manuscrits qui restent encore, et ne doute nullement qu'il découvrira un Ménandre, un Ennius, etc.: il se flatte que le manuscrit auquel il travaille en ce moment est un Polybe. La veille de ma visite au muséum, il avait trouvé un auteur tout nouveau, ou inconnu jusqu'ici, qui s'appelle Κωλωτος (Kôlôtos).

Son ouvrage traite une matière philosophique. Comme le nom de l'auteur n'est ordinairement que sur la dernière page, on ne peut jamais le savoir avant d'avoir déroulé entierement le manuscrit. Sept auteurs latins ont successivement passé entre les mains de M. Haiter; mais ils étaient si endommagés qu'il a été impossible de les dérouler. Il en est d'autant plus affligé que l'un d'entre eux lui a paru être un Tite-Live, au moins c'était un ouvrage historique écrit dans son style; il commençait par une harangue dans laquelle il était parlé fréquemment d'une famille Acilius: malheureusement on n'en a pas déchiffré davantage. M. Haiter se plaint amèrement de ce que son prédécesseur, le premier à qui les manuscrits avaient été confiés avant lui (un Espagnol nommé Albuquerque), les a tous mis pêle-mêle; car, dit-il, ils ont peut-être été originairement rangés, selon leur mérite, dans les diverses chambres où ils ont été trouvés.—Jusqu'à présent on a

découvert cinq auteurs : Philodem (de qui on a trouvé le plus d'ouvrages, entre autres un *Traité des Vices qui approchent des Vertus*, sujet fécond et riche, si un homme d'esprit l'a traité), Epicure, Phædre, Démétrius de Phalère, et depuis peu Kôlôtos.—M. Haiter, à la vérité, n'aime pas à rencontrer toujours des ouvrages de philosophie; mais cependant, dit-il, on y trouve çà et là beaucoup de notions historiques inconnues jusqu'ici. Dans une *Dissertation sur la Colère*, on cite entre autres un exemple de la manière dont Bacchus punit Cadmus pour s'être livré à cette passion, circonstance qui n'était point parvenue jusqu'à nous.—Chaque voyageur qui s'intéresse aux lettres écoutera comme moi avec avidité l'estimable Haiter, cet homme plein de mérite, et lui souhaitera comme moi une meilleure santé; car, à cela près, il possède au plus haut dégré toutes les qualité requises pour l'emploi qu'on lui a confié.

P. S. Dans un nouvel entretien que

j'ai eu avec le zélé Haiter, j'ai appris que le manuscrit de Kôlôtos contient une réfutation du Traité de Platon sur l'amitié. Haiter a découvert dans Plutarque le nom de Kôlôtos, et trouvé que Plutarque a écrit contre ce philosophe, comme celui-ci a écrit contre Platon. On voit par là que les philosophes se traitaient alors entre eux comme ceux de nos jours. — On a fait dernièrement une découverte importante. Jusqu'ici on n'avait trouvé les écrits d'Epicure que séparément; mais on vient de les découvrir réunis dans un seul manuscrit, qui est un des mieux conservés, ce qui mettra M. Haiter à même d'en tirer parti pour rectifier des supplémens faits antérieurement. Il doit être fort intéressant pour un homme d'esprit de pouvoir s'assurer maintenant s'il a suppléé avec exactitude et justesse. — Cent trente manuscrits sont dans ce moment-ci en partie déroulés, et en partie entre les mains des ouvriers.

CHAPITRE XXXVIII.

Choses qui méritent d'être vues.

Je comprendrai sous ce titre tout ce qui peut se dire en peu de mots, et qui cependant ne doit pas être passé sous silence. L'ouvrage de Folkmann est toujours le meilleur guide de Naples, quoique, semblable à une belle suranné, il ait déja passé son sixième lustre. Cependant bien souvent on ne voit pas ce qu'il a vu, soit que ces objets n'existent plus, ou parce qu'on les voit avec d'autres yeux que les siens.

Quelques Eglises de Naples.

Les églises même, considérées comme édifices, sont ici rarement dignes d'être vues. Elles sont presque toutes très-petites, et n'offrent rien qui puisse

contribuer à immortaliser ceux qui les ont construites. Mais malgré cela il n'y en a peut-être pas une qui ne renferme quelque chose de remarquable. Nous allons les parcourir rapidement. Je ne m'arrêterai pas auprès des tableaux médiocres, je nommerai seulement ceux qui se distinguent ou par leur beauté ou par leur ridicule.

Sainte-Marie-Soledad.

Un officier espagnol a fondé ce couvent de nonnes pour l'éducation des filles d'officiers, orphelines et indigentes, ce qui est fort louable. J'aurais desiré savoir jusqu'à quel point sa volonté est exécutée, mais ces vieilles religieuses ne reçoivent personne. Dans leur église on voit sainte Cécile jouant de l'orgue, et près d'elle un Ange qui se donne la peine de faire aller les soufflets; idée plaisante, conçue par Caravage.

Sainte-Brigite.

La Coupole est ornée d'une magnifique peinture de Lucas Giordano. Elle représente, comme cela arrive assez fréquemment, une assemblée des courtisans célestes qui font la cour au bon Dieu. Les saints le contemplent et les anges jouent de toutes sortes d'instrumens; mais le tout ressort d'une manière si admirable, qu'on ne saurait se lasser de les voir; plus on les regarde, plus les objets s'animent et semblent exister réellement. Autour de la partie inférieure de la coupole, se prolonge une galerie également peinte, sur laquelle sont les Evangélistes et leurs bêtes, qui se réjouissent du spectacle : oui, vraiment, le bœuf, l'aigle, et le lion, lèvent aussi leurs regards au ciel avec une pieuse expression.

Lucas Giordano est enterré ici : mais cette admirable coupole me semble pour lui un plus beau titre à la gloire et un monument plus précieux que l'inscrip-

tion pompeuse gravée sur sa tombe. Tous ces saints et ces anges semblent s'écrier du haut des cieux : « Ici repose Lucas Giordano ! »

La Sainte-Trinité.

C'est l'église la plus magnifique de Naples, et voilà tout. Le marbre y est prodigué ; mais les tableaux sont très-médiocres, quoiqu'il y en ait de Spagnoletto. J'observe une fois pour toutes, qu'il ne faut plus chercher ici des trésors d'église, tels qu'argenterie et pierres précieuses, tout cela a été sécularisé.

Le Saint-Esprit.

Il y a là un hôpital pour les femmes de mauvaise vie ; mais comme tous ces établissemens sont ensevelis dans la malpropreté la plus dégoûtante, et sachant d'ailleurs que mon compatriote M. Rehfuss, homme de mérite, a fait à ce sujet des observations, qu'il se propose

de publier incesamment, je me suis volontiers dispensé de visiter ces cloaques où les hommes pourrissent de leur vivant. On vante beaucoup un tableau du Rosaire, par Lucas Fa Presto (qu'il me soit permis ici de nommer le brave Giordano par son sobriquet); cependant ses peintures à fresque me semblent préférables; d'ailleurs je déteste ces éternelles couronnes de roses. En revanche, je ferai connaître au lecteur un nouveau peintre, Fidelis Fischetti, qu'il entend nommer probablement pour la première fois, mais qu'il peut sans scrupule graver dans sa mémoire. Il a fait un tableau grand et sublime; une Vierge vraiment céleste est entourée de têtes de saints et d'anges exécutées de main de maître, parfaitement groupées, et dont le coloris est admirable; seulement les figures me semblent toutes un peu trop sur le devant. Du reste, on remarque avec plaisir que l'aimable petit Christ ressemble beaucoup à sa divine mère. — Dans une chapelle, on voit

un très-bon tableau représentant un sujet bizarre. La Reine du ciel, armée d'un gros gourdin, vient de rosser Satan d'importance. De l'autre côté, un garçon d'environ quatorze ans lui tend les bras; on voit aisément à ses yeux roulans qu'il est épileptique, par conséquent possédé du diable; c'est ce qui me fait prendre ce tableau pour un *ex voto*. — Une belle fresque représente Simon le magicien précipité du haut des airs; une joie maligne est très-vivement exprimée dans l'excellente tête de S. Pierre. — Une inscription fastidieuse apprend aux fidèles qu'ici reposent les ossemens de Dieu sait combien de milliers de martyrs, parmi lesquels il n'y a pas moins de dix rois, empereurs, impératrices, princesses d'Angleterre, d'Ecosse et de Dalmatie, etc. L'original *collecteur* de ces reliques a eu grand soin d'indiquer dans la nomenclature les cimetières et les catacombes où il a recueilli ces trésors. Non loin de là on montre trois grands

morceaux de marbre ronds, bien polis, et percés de trous ; la tradition rapporte qu'on y attachait les martyrs pour les tourmenter. Les lèvres des fidèles, en appliquant de pieux baisers sur ce marbre, le polissent de plus en plus.

Sainte-Marie de la Piété des Sangris.

Cette chapelle n'est, à proprement parler, qu'un tombeau de famille des princes de Sangri. Elle est devenue célèbre par plusieurs objets d'art, mais principalement par une soi-disant statue de la Pudeur. Cette statue en marbre représente une très-belle femme, couverte de la tête aux pieds d'un voile transparent, et si étroitement collé sur la figure et sur tout le corps, que l'on peut distinctement voir, à travers, chaque trait et chaque nudité. Folkmann trouve cette idée plus neuve que belle ; quant à moi, je la trouve belle, mais pas du tout neuve ; tout ce que je blâme c'est que l'on donne le nom de la Pu-

deur à une statue plus nue qu'une danseuse de l'Opéra de Paris : la Volupté coquette, voilà comme je la nommerais, car ces charmes ne me semblent si mal cachés que pour attirer et séduire. L'artiste s'appelle *Corradini*. Une inscription, dont il rougirait peut-être s'il vivait encore, le compare modestement aux Grecs.

Une autre statue bizarre porte un nom tout aussi impropre ; elle s'appelle *l'Illusion détruite*. Un homme est enveloppé dans un filet travaillé sur son corps dans le même bloc de marbre, et exécuté avec une délicatesse admirable ; un génie, dont les attributs paraissent désigner la raison, a ouvert le filet devant la figure du captif, et commence à l'en délivrer. Le genre des allégories demande un travail particulier ; pour être agréable, elles doivent être simples et claires. — Un Christ mort, pareillement enveloppé d'un linceul, est évidemment une imitation de cette statue de la Pudeur. Mais comment est-il pos-

sible que Folkmann ait passé sous silence ce bas-relief en marbre blanc au-dessus de l'autel? C'est à mon avis le plus beau morceau de la chapelle. Les figures sont toutes de grandeur naturelle. Le Christ mort est environné de ses plus chers amis, qui tous expriment leur douleur de la manière la plus vraie et la plus touchante. Un groupe d'anges qui pleurent plane sur des nuages : il est d'une telle beauté, que le spectateur le plus indifférent en est ému jusqu'aux larmes. Un prince Sangri, mort il y a environ trente ans, était véritablement un demi-sorcier, qui à tout moment mettait au jour quelque invention nouvelle; tantôt il peignait avec des couleurs préparées à la cire; tantôt il faisait du lapis lazuli artificiel; une autre fois il travaillait de la laine avec de la mercuriale sauvage; il donnait ou ôtait à volonté les couleurs aux pierres fines; il imagina de polir la porcelaine au moyen d'une roue, d'étamer des vases de cuivre d'une manière plus durable qu'à l'ordinaire; il ressus-

citait les plantes de leurs cendres, et inventa des lampes inextinguibles. Entre autres choses artificielles et curieuses, il sut aussi donner au marbre blanc de Carrare toutes sortes de couleurs qui le pénétraient d'un bout à l'autre. Il a laissé dans cette chapelle un souvenir de ce dernier secret, c'est son propre sarcophage, qui paraît être de porphyre; cependant, en l'examinant de près, on s'aperçoit qu'il est teint, et on ne saurait s'empêcher de dire que la blancheur naturelle du marbre l'aurait orné davantage. Je n'ai pu savoir si toutes ces inventions ont été ensevelies avec le prince, au moins elle ont dû le rendre bien heureux de son vivant, car jamais le vain et faible mortel ne jouit davantage que quand il croit avoir acquis par son génie quelque chose que personne n'a possédé avant lui.

Saint-Laurent.

Selon Folkmann, cette église est re-

marquable par une quantité de statues; mais je n'y ai rien vu, si ce n'est un Christ crucifié, en robe de chambre de soie rouge.

Saint-Jérôme.

Celle-ci aurait bien mérité que Folkmann en parlât, car elle est ornée de douze colonnes magnifiques, tirées du temple de Jupiter Sérapis (1). Malheureusement toute l'église est trop chargée de marbre de différentes couleurs, ce qui contraste singulièrement avec la belle simplicité de ces colonnes. Il y a ici beaucoup de tableaux, mais fort peu de bons. Dans une chapelle, on voit un vieillard qui reçoit un jeune homme à bras ouvert; cette peinture m'a paru très-belle. Je me plais à parler des choses que d'autres ont passées sous silence parce qu'aucun nom célèbre ne parlait

---

(1) Je ne donne pas ce fait pour certain; mais au moins elles méritent d'avoir fait partie de ce temple.

en leur faveur; mais, hélas! combien de fois ne sommes-nous pas trompés par ces noms célèbres?

Saint-Janvier.

C'est la cathédrale. Quelques petites colonnes que l'on voit à l'entrée ont appartenu, dit-on, à un temple d'Apollon, mais elles méritent à peine d'être regardées. C'est un autel antique de Bacchus qui sert de fonts baptismaux, il est décoré de thyrses et de masques; c'est dommage seulement qu'on ait mutilé les anses et les nez des masques. Il est assez plaisant que le jus divin de la treille le cède ici à l'eau divine; tous les marchands de vin devraient faire baptiser leurs enfans dans ce vase.

Je lis avec surprise dans Folkmann, que les tableaux de l'autel, par le Dominiquin, ne sont pas ses meilleurs ouvrages; il ne se donne pas même la peine d'en dire un mot de plus. Il aime mieux nous raconter combien on a trouvé de calices

en or et garnis de diamans dans le trésor de S. Janvier, et comment on fait pour rendre le sang liquide; mais j'avoue que la Résurrection du Lazarre par ce grand peintre a fait sur moi plus d'impression que l'énumération fastidieuse de tous ces trésors. Ce premier réveil du mort, cet étonnement mêlé d'inquiétude avec lequel il regarde autour de lui, cette joie tendre et exempte de crainte de sa femme qui l'embrasse, l'expression de la peur et de l'effroi dans les personnes qui l'environnent et qui lui appartiennent de moins près; tout cela annonce un maître qui sent profondément, et produit une forte impression sur l'ame du spectateur. Le tableau en face, qui représente plusieurs malades guéris par miracle, serait excellent si l'on n'y voyait pas une main estropiée, ce qui me semble tout-à-fait indigne de l'art. La chapelle souterraine ne vaut pas la peine d'être visitée; on n'y verra que la statue en marbre du cardinal Caraffa. S'il est vrai que ce morceau soit de Michel-Ange,

à coup sûr il n'a pas contribué à sa réputation.

Saint-Jacques.

Loin de son pays natal, on trouve du plaisir dans chaque bagatelle qui en rappelle le souvenir. Il est si rare ici d'entendre parler allemand, et encore plus de voir quelque chose d'écrit dans cette langue, qu'on est agréablement surpris de trouver dans cette église une très-ancienne épitaphe allemande, à la mémoire d'un brave chevalier, nommé Jean Gauthier de Hiernhaim, homme d'état et guerrier, qui servit fidèlement l'empereur Charles-Quint, comme colonel. Il attendit pour mourir que Philippe, fils de l'empereur, n'eût plus besoin de lui, c'est-à-dire le jour même que la paix fut conclue. Un de ses cousins, nommé Pappeinheim, lui a fait élever ce tombeau. — Le mausolée du vice-roi Pierre de Tolède, le même qui couronna ses hauts faits par l'érection

du colosse sur la place du château, se présente beaucoup mieux, mais c'est un assemblage informe de statues et de bas-reliefs exécutés sans goût et sans esprit par Jean de Nole. Les figures des derniers sont presque toutes de travers ; parmi les premières il y a cependant une Justice assez jolie, qui tient d'une main une balance dont elle pourrait fort bien se passer, à moins qu'elle ne s'en serve pour peser les pièces d'or; et de l'autre, Dieu sait pourquoi, une poignée de cheveux. Une sainte famille soigneusement couverte d'un rideau en soie est annoncée comme un ouvrage de Guido-Reni; mais j'ai appris à Naples à ne plus me laisser tromper ni par des noms ni par des rideaux.

Saint-Philippe.

Si je parle de cette église, c'est uniquement dans l'intention de rire de ce que j'y ai vu. D'abord on y conserve une petite image de S. Janvier qui un jour resta

intacte au milieu d'un incendie, ce qui, d'après l'inscription, est un miracle plus grand que s'il eût plu à ce saint d'appaiser par un seul geste de sa main la fureur du Vésuve; enfin, on y lit l'épitaphe plaisante et équivoque d'un certain Pierre Léon, qui a été directeur et administrateur d'un couvent de nonnes : *In curâ virginum cœnobii diligentissimi.*

Sainte-Marie-Nouvelle.

Celui qui croit devoir honorer d'une visite l'homme qui inventa l'art de miner les places peut voir ici son tombeau. Il s'appelait *Pierre Navarro*, et s'éleva de simple soldat au grade de général en chef de l'armée espagnole. Il est très-possible que cette invention infernale lui soit faussement attribuée, car cette épitaphe dit seulement qu'il a été très-habile (*In expugnandis urbibus*) à prendre des villes. — Le meilleur tableau de cette église représente malheureusement un objet horrible et dégoûtant; c'est un

martyr à qui le bourreau arrache les entrailles. J'ai vu déja dans une autre église le même sujet représenté d'une manière encore plus sublime, car les entrailles sont roulées sur un cylindre, à-peu-près comme les dames dévident le coton.

Sainte-Claire.

C'est un couvent de religieuses, toutes comtesses ou princesses, qui font et reçoivent des visites, et où l'on s'amuse beaucoup, à ce qu'on dit. L'abbesse actuelle est une princesse Filamarino : ses ouailles sont au nombre de deux cents. Leur église est une des plus grandes et des plus belles de Naples. Le plafond, par Conca, qui représente David dansant devant l'arche, est si bien peint, que l'on pardonne volontiers au pieux adultère sa danse indécente, et au bon Dieu la joie qu'il en témoigne du haut des cieux. Un tombeau intéressant, avec une inscription touchante, est consacré

à la mémoire d'une jeune demoiselle de quatorze ans, que ses parens et son futur pleurent comme fille unique et comme amante chérie. On voit, dans la chapelle de la famille San-Felice, un sarcophage antique, qui n'a pas grand mérite comme objet d'art, mais qui ne serait pas indigne, à ce que je crois, qu'un antiquaire cherchât à deviner son origine. On peut en dire autant d'une chaire qui, à ce qu'on raconte, a été envoyée de Jérusalem en présent à ces pieuses sœurs; elle est ornée de bas-reliefs très-mauvais, mais extrêmement curieux. On y coupe des hommes par morceaux, en présence de plusieurs rois, etc.: on voit bien que cette chaire est véritablement chrétienne. — Dans la chapelle de la famille Bauci est un ancien tombeau, remarquable par le costume de sept chevaliers qui y sont sculptés. Chacun d'eux porte non-seulement un faucon sur le poing, mais plusieurs tiennent en outre une serre de cet oiseau de l'autre main, et l'un d'eux en a même une aile at-

tachée à la ceinture. Les Bauci doivent donc descendre en droite ligne de Nemrod, le grand chasseur. — On voit ici, dit-on, le tombeau d'un maréchal Cabarro, qui, à l'instigation de la reine Jeanne, aida à l'assassinat de son époux, et qui fut exécuté par ordre de cette même reine, en récompense bien méritée de son action infâme; je ne l'ai pas trouvé, et le moine qui me conduisait n'en avait pas connaissance. C'est dommage; car un monument qui exprime si bien la manière dont les grands aiment le crime et haïssent le criminel devrait être soigneusement conservé, comme un avis à tous les courtisans.

Saint-Dominique.

Je recommande à tous les princes orgueilleux de visiter de temps en temps la sacristie de cette église; ils y verront les restes de leurs semblables rongés par les vers. Sur une galerie qui se prolonge tout autour, sont posés de

grands coffres garnis de velours rouge dans lesquels pourrissent des rois, et des héros issus du sang des rois.

L'Annonciation de Marie par le Titien, et un S. Joseph par Giordano, n'ajoutent rien à la réputation de ces maîtres. Un rideau de soie au-dessus d'un autel me parut cacher quelque tableau d'un grand prix; je demandai qu'on le tirât. Le guide déclara que cela ne pouvait se faire qu'après avoir allumé les cierges sur l'autel. Comme il faisait obscur, je crus qu'il voulait me montrer ce tableau dans un meilleur jour, et je le laissai faire. Mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après mainte génuflexions et plusieurs signes de croix qui excitèrent au plus haut dégré mon attention et ma curiosité; mon sacristain leva le rideau; au lieu d'un objet précieux d'art, je vis..... une misérable poupée de bois, c'est-à-dire une vierge revêtue de brocart d'or, et qui fait journellement des miracles. J'eus bien de la peine à m'empêcher de rire, et fis tous mes

efforts pour prendre un air respectueux. Ce fut pour moi une leçon dont je conseille à chaque voyageur de profiter, en s'informant d'abord, quand il verra un rideau, s'il cache (*un quadro*) un tableau ou non ? car ici les chefs-d'œuvre de la superstition sont cachés aussi scrupuleusement que les chefs-d'œuvre de l'art. J'ai cherché une épitaphe composée par Arioste pour un marquis de Pescara, mais je ne l'ai pas trouvée.

Saint-Paul.

C'était jadis le temple de Castor et Pollux, dont il existe encore deux colonnes. Folkmann dit avoir vu ici d'autres colonnes antiques, provenant d'un théâtre sur lequel Néron dansa pour la première fois, du moins à ce que les historiens prétendent; mais je ne les ai pas trouvées non plus. Senèque passa fort souvent ici pour se rendre à l'école de philosophie; il se fâchait toujours quand il voyait le théâtre plus fréquenté que

son école. Ce dépit était, ce me semble, bien peu digne d'un philosophe. Grand dieu! quel peuple insupportable que celui où l'on verrait le contraire!

Saint-Jean-l'Evangéliste.

Cette église est peut-être la plus petite, mais cependant la plus remarquable de Naples, car elle a été bâtie par un philosophe nommé Pontanus; on lit sur le maître-autel une inscription qui prouve que cet homme pouvait justement prétendre à ce titre honorable. Elle est conçue en ces termes: *Tibi Deus optime maxime œdem hanc dedicat Joannes Pontanus: nec tamen paciscitur ut sibi, liberis posterisque suis benefaxis, cum ipse volens libensque gratuitu benefacias cunctis, sed quia tibi uni ab omnibus debentur omnia.* « Dieu « bienfaisant et grand! cet autel t'est « consacré par Jean Pontanus, non « pour que tu fasses du bien à lui, à ses « enfans et ses descendans, car tu es

« toujours prêt à répandre tes bien-
« faits sur toutes les créatures; mais
« parceque tout ce qui vit est redevable
« de tout à toi seul, être unique ».—
Comme il y a déja plus de deux cents ans que cet homme a vécu, il faut admirer la hardiesse avec laquelle il parlait à cette époque. En dehors aussi il a décoré le mur de l'église d'une manière peu chrétienne, avec des sentences philosophiques, mais qui n'ont pas toutes un égal mérite. Voici quelques-unes des meilleures: *Excellentium virorum est improbum negligere contumeliam a quibus etiam laudari turpe.* (Il est du caractère des hommes généreux et nobles de mépriser la calomnie des méchans, dont les louanges sont également déshonorantes.) *Nec temeritas semper felix, nec prudentia ubique tuta.* (La témérité n'est pas toujours heureuse, ni la prudence toujours sûre.) Napoléon Ier parait avoir choisi la sentence suivante pour devise: *Audendo agendoque respublica crescit, non iis*

consiliis quæ timidi cauta appellant. (C'est moins par des conseils vantés comme prudens par des hommes timides, que par l'audace et les actions qu'un état prospère.) On voit dans un autre endroit une épitaphe dont l'origine est plaisante: Pontanus trouva un jour un fragment d'une table de marbre, sur laquelle était la moitié d'une inscription antique, qu'il compléta aussitôt d'une manière si ingénieuse, qu'elle servit depuis d'épitaphe à un de ses amis.

Cette église possède aussi une relique; mais c'est une relique purement philosophique, pour laquelle le bon Pontanus aurait bien mérité de monter sur le bûcher pour être brûlé vif en l'honneur du Christ. C'est le bras de l'historien profane Tite-Live.

L'Eglise du Saint-Esprit.

Avant S. Dominique on plaçait des couronnes de roses sur la tête des amans;

mais l'imagination des moines, qui modifient tout suivant leur manière bizarre, a changé ces fleurs en petites boules dures, y a attaché une petite croix, en a muni les mains des fidèles, et a donné aux doigts la vertu d'ôter les péchés en jouant avec ces boules. C'est une des idées les plus folles qui jamais soient entrées dans la tête d'un homme, ou plutôt d'un moine. Mais ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que cette idée passa de sa tête dans des millions d'autres têtes qui s'imaginent réellement s'absoudre de leurs péchés en maniant ce joujou. Vraiment on pourrait faire accroire aux hommes que le Vésuve sert de cuisine à un rôtisseur; il suffit pour cela qu'un homme le soutienne fort et ferme, et dans trois jours la moitié du monde le croira. Celui qui voudra à-la-fois admirer la plus grande force et le *nec plus ultra* de la faiblesse de l'esprit humain n'a qu'à s'imaginer Newton méditant les lois de la gravitation, et près de lui une vieille femme disant son

chapelet. Dans l'église du Saint-Esprit, qui appartient aux Dominicains, on voit un tableau de Lucas Giordano. Ce n'est pas une de ses meilleures productions, et la chose est toute simple; comment un pareil sujet peut-il inspirer un bon peintre? La Reine des cieux est assise sur des nuages; elle distribue des rosaires; le petit Jésus, qu'elle porte sur ses genoux, en fait autant, et la sainte clique qui est à ses pieds les reçoit avec une pieuse gratitude. — Pour se dédommager du temps que l'on a perdu en regardant ces extravagances, qu'on lève vîte les yeux au plafond, qui offre le Baptême du Christ, supérieurement peint par Mattheis. Tout le monde sait que les symboles que les chrétiens ont empruntés des païens sont plus spirituels que ceux sortis du cerveau brûlé des fidèles. L'action de verser de l'eau peut fort bien figurer la purification, quoiqu'elle ne soit point un objet intéressant pour l'art. Quoi qu'il en soit, ce tableau laisserait dans l'ame une im-

pression très-agréable, s'il n'avait pas plu au peintre de le flanquer de deux scènes d'horreur : à gauche, David qui montre la tête tranchée de Goliath, et à droite, Judith qui tient celle d'Holopherne. Que les chrétiens aiment donc à voir le sang! ou le peintre peut-être a-t-il voulu donner à entendre que l'eau du baptême est devenue une source féconde d'où se sont écoulés des torrens de sang. — Parmi les fresques il y en a aussi qui rappellent les fables les plus absurdes. On voit, par exemple, Moyse assis sur une montagne, et se faisant soutenir les bras, parce que son Dieu a eu le singulier caprice de ne lui accorder la victoire qu'autant de temps qu'il pourrait les tenir en l'air. Est-il possible que l'on représente de telles absurdités sur les murs d'une église!

Le Géant.

C'est un *Jupiter Terminalis*, tout mutilé et mal sculpté; il a été déterré

Dieu sait où, et restauré par un artiste encore moins habile que son créateur. C'est une masse énorme qui n'est remarquable en rien, sinon qu'elle a été érigée sur la place à côté du château royal. On lui a fait deux nouveaux bras des plus nerveux. A la place où il est maintenant il n'en a pas besoin, car ses efforts prodigieux ne lui servent qu'à tenir dans chaque main de petites armoiries : quel assemblage burlesque ! Depuis le bas-ventre jusqu'aux pieds, il est couvert d'une peau d'aigle qui porte une inscription emphatique (genre dans lequel les Italiens excellent particulièrement), laquelle apprend à la postérité qu'un certain vice-roi (il ne vaut pas la peine d'être nommé), après avoir comblé la ville de bienfaits, couronna son ouvrage en érigeant ici ce Géant, et en le transformant, d'un être fabuleux qu'il était, en un génie protecteur du meilleur des rois. N'importe duquel il est ici question : tous les rois sont les meilleurs tant qu'ils vivent. Le peuple s'égaie de toutes

manières aux dépens de cette masse informe; par exemple, on souhaite pour mari à une fille laide le Géant de la place du château.

Le Phare.

Comme il est certain que chaque voyageur, ne dut-il s'arrêter que quelques semaines à Naples, se promène plus d'une fois sur le port, il ne doit pas négliger de grimper l'escalier roide du Phare; il peut même y faire porter son café; un vieux marinier lui mettra aussitôt des chaises et une table sur la galerie qui entoure la lanterne, et en cas que ce voyageur ait la vue basse, il lui apportera une lunette d'approche; le voila donc en état de jouir tout à son aise de la vue du panorama le plus magnifique qui se soit jamais réfléchi dans l'œil d'un homme. Semblable à un amphithéâtre, cette ville superbe se développe autour de lui, couronnée par la Chartreuse, qui est à son tour surmontée

du fort Saint-Elme; à droite et à gauche, le Golfe, dont les bords sinueux sont parsemés de palais magnifiques, s'étend devant ses regards avides; ici s'élève le Mont Pausilippe, là-bas Portici, auquel s'unit le Vésuve toujours fumant; l'œil glissant le long de la superficie du volcan, s'arrête enfin sur Castel-al-Mare et le cap de Minerve; au pied du Phare, dans une profondeur immense, fourmille le peuple sur le Môle; les vaisseaux dans le port agitent leurs voiles, et bercent mollement une forêt de mâts qui s'élève dans les airs; des barques sans nombre nagent sur le golfe, et voguent même jusqu'aux vaisseaux anglais stationnés dans la rade. En suivant des yeux ces barques légères, le regard, attiré d'une manière irrésistible, glisse sur la plaine liquide et majestueuse, et va se reposer sur l'île de Caprée, qui sort du sein des ondes, semblable à un dromadaire. Je n'en dis rien de plus. Celui qui en voyant cette petite partie du monde n'oublie

pas pour quelques minutes le reste de l'univers, est pour le moins.... aveugle.

La Villa-Réale.

C'est une promenade publique qui peut être comparée tout au plus à celle des Tilleuls à Berlin, mais qui est fort loin du Jardin d'été à Pétersbourg, et encore plus de celui des Tuileries à Paris. Sans la mer qui l'avoisine d'un côté, et le fameux taureau de Farnèse placé au milieu, elle serait à peine digne d'être nommée, car quelques triples rangées d'arbres, sous lesquels se promènent des courtisans efflanqués, sont dans le fait des objets très-peu propres à la rendre remarquable.

Le Tombeau de Virgile.

On gravit assez difficilement une montagne pavée, ensuite on descend avec encore plus de peine par des sentiers

non pavés, dans une ouverture de rocher où il fait très-frais, enfin on arrive à l'entrée d'une caverne qui forme en dedans un carré régulier et voûté. Tout autour sont taillées dans le roc de petites niches où étaient placées les urnes cinéraires, et celui qui a vu le tombeau de la prêtresse à Pompéia, ne doutera nullement que cette caverne n'ait été jadis un tombeau. Mais pourquoi serait-ce celui de Virgile? C'est ce que j'ignore. La quantité de niches semblerait plutôt prouver que c'était ici, comme à Pompéia, une sépulture de famille. D'ailleurs Virgile étant natif de Mantoue, et n'ayant point de famille à Naples, il est très-possible que l'on se fasse une pieuse illusion en se croyant environné dans cette caverne de l'ombre du chantre de l'Enéide. Il me semble que tous les voyageurs qui visitent ce lieu ne sont pas extrêmement pénétrés du respect qu'il devrait leur inspirer; car la première chose qu'ils font, c'est d'oublier tout net le célèbre Virgile, et de grif-

fonner sur le mur leurs noms, pour la plupart très-peu célèbres. Une table de marbre blanc est incrustée dans le mur, en face de l'entrée; on y lit une inscription insignifiante et mille fois copiée. Tout ce qu'il y a de blanc sur cette table est remplie par les noms des voyageurs. On y voit celui de Gustave III, roi de Suède, écrit au crayon; mais il est si effacé qu'il faut croire le guide sur sa parole; puis celui d'Hamilton (un Français, dans son enthousiasme pour la liberté, l'a gratté presque tout-à-fait avec son sabre, en vomissant les plus affreuses imprécations); puis celui de Sidney-Smith que le patriote français aurait encore moins épargné, si le héros anglais n'était venu ici après lui. On y voit aussi le nom de notre Orphée prussien, du maître de chapelle Himmel, auquel j'impose, en expiation de ce péché et au profit du public, la pénitence de mettre en musique les passages les plus beaux des Géorgiques de Virgile, avec la même supériorité

de talent dont il a donné déja une preuve si éclatante dans la composition de l'Uranie de Tiedge (ouvrage qui, en vérité, mérite d'être placé après celui de l'immortel Virgile). Plusieurs dames ont oublié ici que ce n'est pas sur des pierres, mais bien dans les cœurs qu'elles doivent graver leurs noms. Je n'ai pas vu les lauriers qui croissent, dit-on, sur le tombeau de Virgile, sans être plantés et sans que l'on puisse les déraciner; à la vérité, on voit ici par-tout des lauriers en pleine terre, mais les têtes couronnées de lauriers y sont fort rares.

Liste des Lettres devant la Maison de Poste.

En allant de la place Largo del Castello vers le Môle, on passe devant un cul-de-sac, où chaque jour de poste on expose sur plusieurs tables de bois la liste des lettres arrivées. On y voit toujours une grande affluence de monde, ce qui présente l'occasion de remarquer quelques singularités qui bien certainement

n'appartiennent qu'à la seule ville de Naples. Les lettres sont numérotées, et le nom de ceux à qui elles s'adressent inscrit par ordre alphabétique; mais quelle bizarrerie ! Ce ne sont point les noms de famille, mais ceux de baptême; encore n'en est-il pas de même de tous les noms, car quand on a, par exemple, le bonheur d'être prince, il faut chercher à la lettre P. (*principe*).

Comme il vient beaucoup de gens demander des lettres sans savoir lire, un homme adroit a fondé sur cette ignorance une spéculation heureuse qui le fait vivre honnêtement. Il tient à la main une quantité de billets blancs ; celui qui a besoin de son secours s'approche de lui, et, en déclinant son nom, lui glisse quelque menue monnaie. Aussitôt le regard du lecteur parcourt rapidement la liste ; s'il y trouve le nom demandé, il ne fait qu'écrire le numéro de ce nom sur un de ses billets, qu'il remet au demandeur, qui s'empresse ensuite d'entrer à la poste, où il reçoit

sa lettre sans difficulté. Peu importe que ce soit véritablement à lui qu'elle soit adressée, ou à un autre, pourvu qu'il en paie le port. Les lettres des étrangers ne sont pas même inscrites sur la liste, elles sont toutes entassées pêle-mêle dans le bureau. Se présente-t-il un étranger pour demander des lettres? on lui indique le tas, dans lequel il peut fouiller tout à son aise, et choisir ce qui lui plaît; on ne lui demande d'autre preuve que le paiement du port. Que l'on s'imagine le désordre et la confusion qui doivent nécessairement en résulter ! Il vaut beaucoup mieux se faire adresser ses lettres chez un banquier.

Cependant, pour revenir à notre homme, il n'est pas le seul qui ait trouvé une mine d'argent dans le cul-de-sac : toute la différence est qu'il l'exploite plus commodément que les autres; il y a, outre cela, une demi-douzaine de petites tables dressées dans la rue, derrière lesquelles sont assis des hommes dont

la figure est aussi usée que les habits; ils tiennent des plumes à la main, et ont devant eux une feuille de papier à lettre déja pliée, ils n'ont qu'à tremper leurs plumes dans l'encre, et les voilà prêts à expédier des missives pour les quatre parties du monde. Une seconde chaise, en face de la leur, invite ceux qui ont besoin de leur ministère à s'asseoir et à livrer leurs pensées à la plume expéditive de ces secrétaires publics. Voyez cette bonne vieille, ce brave matelot, ce guerrier, cette jeune fille leste, qui arrivent; ils ont un fils, une mère ou quelque affaire de cœur, de près ou de loin, dans l'ancien ou dans le nouveau monde; ils établiraient volontiers un échange d'idées avec leurs objets chéris, mais ils ne le peuvent sans secours étranger. Voilà la bonne vieille qui s'assied (j'ai vu moi-même cette scène) en face du premier écrivain, qui n'avait plus de nez, chose qui n'est pas rare ici; aussitôt celui-ci pose la plume sur le papier, sur lequel il avait déja

probablement écrit *Naples, ce 2 novembre* 1804, pour ne pas perdre de temps. Il a raison, car la bonne vieille est un peu prolixe; son fils unique court le monde; elle voudrait bien l'avoir auprès d'elle, parce qu'elle sent sa fin approcher; une toux pénible et des larmes fréquentes interrompent le torrent de ses paroles, et sont autant de preuves de sa caducité et de sa tendresse maternelle. Ce que j'ai rendu en peu de mots coûtait à la vieille une foule de circonlocutions et de périphrases plus longues les unes que les autres, et qui disaient toutes la même chose, car la langue me parut la partie la moins malade de son corps. L'homme sans nez l'écouta patiemment, tira rapidement la quintessence de ses idées embrouillées et se mit à la besogne. Aussitôt la vieille braqua ses lunettes, et suivit exactement chaque trait de plume avec une telle attention, qu'on aurait cru qu'elle était à même de distinguer si son secrétaire écrivait en italien ou en arabe. Elle l'in-

terrompait souvent, ou pour ajouter ce qu'elle avait omis, ou pour donner l'étendue nécessaire à ce qu'elle n'avait pas oublié; mais l'intelligent secrétaire ne l'écoutait plus, car il avait saisi le sens de la lettre, et il ne lâcha prise que lorsqu'il fut heureusement parvenu à la signature à travers tous les détours de ce labyrinthe griffonné. Après quoi il lut le tout à la vieille, qui lui témoigna sa satisfaction par des signes de tête et un sourire qui vint effleurer ses lèvres ridées. L'écrivain habile lui présenta la plume pour signer, mais elle refusa cette fois, par plusieurs raisons, à ce qu'elle disait. Il lui fit épeler son nom, signa, ferma la lettre avec un pain à cacheter, mit l'adresse avec tous les titres du fils, et la donna à la tremblante vieille, qui la prit de la main gauche, tandis que la droite tirait de ses poches une monnaie de cuivre, qu'elle laissa tomber en soupirant, et après l'avoir tournée plus d'une fois dans la main de l'écrivain, qui était ouverte

depuis long-temps. Quand la vieille fut partie, il prépara une nouvelle feuille, sans s'embarrasser si la minute d'après il aurait à lui confier les épanchemens de la douleur ou des effusions de joie. Toute cette correspondance se fait ordinairement à si haute voix, que la poste n'a pas besoin, comme dans d'autres pays chrétiens, d'ouvrir les lettres pour en savoir le contenu ; elle n'a qu'à faire rôder autour du peuple des employés doués d'une ouïe fine ; les matelots, et les soldats particulièrement, n'ont point de scrupule de traiter publiquement leurs affaires ; ils font des gestes très-vifs, et frappent souvent du poing sur la table. Cependant ces espions auraient plus de peine à deviner les sentimens d'une jeune fille. J'en ai vu aussi qui dictaient des lettres, et je parie qu'elles étaient adressées aux fidèles ou aux infidèles amans qui les avaient quittées, en emportant avec eux leurs cœurs ; mais je n'ai d'autres preuves de ma conjecture que ces chuchotemens, ces regards baissés, ces chan-

gemens subits de couleur, et ces œillades amoureuses décochées par l'écrivain, auxquelles fort heureusement son nez ne pouvait porter obstacle.

Ces hommes industrieux ont établi ici une chancellerie dans la rue, non-seulement pour expédier des lettres, mais aussi pour déchiffrer celles qui arrivent à ceux qui ne savent pas lire l'écriture. Ainsi le jour que la poste ne part point, mais où elle arrive, la scène change; les plumes se reposent, et les lèvres sont en mouvement: on s'imagine bien que l'on peut faire là des remarques encore plus intéressantes. L'attention fixe avec laquelle ceux qui reçoivent des lettres attachent leurs regards immobiles sur les lèvres du lecteur, les passions différentes qui les agitent, leur espérance remplie ou trompée, et la parfaite indifférence du lecteur, la voix toujours égale et monotone avec laquelle il récite les bonnes nouvelles comme les mauvaises, présentent autant de scènes variées, qui certainement ne sont jouées

nulle autre part aussi bien que dans cette rue. Un de mes amis m'a raconté une anecdote plaisante dont il a été témoin. Un matelot reçoit une lettre qu'il attendait avec beaucoup d'impatience, et la porte au lecteur. Celui-ci développe le papier, et commence sa lecture, d'un air et d'un ton indifférens, dans ces termes : « Cher « ami ! jamais je n'ai connu un plus « grand fripon que toi ». Que l'on se figure le changement subit qui s'opéra dans les traits du matelot, qui, dans sa joyeuse impatience, avait paru jusque-là vouloir dévorer chaque mot qui sortirait de la bouche du lecteur. On pense bien qu'il perdit l'envie d'entendre le reste en présence du peuple, qui riait à gorge déployée ; il arracha sa lettre des mains de l'écrivain, et se perdit dans la foule en murmurant des imprécations, et au milieu des brouhahas de la multitude. On voit journellement cette chancellerie des rues plus ou moins en activité.

Un trait de caractère des Italiens, et qui les distingue particulièrement du

Français, c'est qu'ils ne se font pas le moindre scrupule d'afficher publiquement leur ignorance. Les Français de la basse classe, au contraire, savent aussi peu lire et écrire que le petit peuple italien; mais jamais ils ne voudraient en convenir devant tout le monde et dans la rue. Le Français est ignorant et vain, l'Italien n'est qu'ignorant.

La Chartreuse.

Naples s'élève en amphithéâtre sur le bord de la mer, et de chacune de ses rues on aperçoit au-dessus de soi la Chartreuse de S.-Martin, ce beau couvent qui semble avoir été bâti pour le plaisir d'un empereur qui voudrait de cette position dominer sur ce vaste amphithéâtre, et en admirer la magnificence. Derrière la Chartreuse, et un peu au-dessus, s'élève le fort Saint-Elme, dont l'artillerie formidable semble placée là tout exprès pour protéger les disciples de S. Bruno. Ces disciples étaient jadis

très-gras; aujourd'hui ils le sont un peu moins. Ils possédaient des vases d'argent pour la valeur de plusieurs millions. « Sont-ce les Français qui les ont pris? de« mandai-je à un chartreux ». « D'abord « le roi, me répondit-il; et puis les Fran« çais ». Ils avaient un très-grand crucifix d'argent, orné de bas-reliefs d'un très-bon artiste, nommé Antoine Faenza; mais il lui a fallu aussi aller à la monnaie. Pour conserver sa précieuse mémoire, les bons pères l'ont fait peindre, et montrent maintenant son portrait aux curieux et aux voyageurs, en poussant de grands soupirs.

Cependant ils s'estimeraient heureux si, en prenant leur argenterie, on n'avait pas aussi tari les sources dans lesquelles ils puisaient chaque jour de nouvelles richesses. Ils possédaient de grandes propriétés, qui convinrent au gouvernement. Les besoins de la guerre servirent de prétexte; le roi séquestra leurs biens, et leur donna la permission d'aller où ils voudraient; mais dans le

nombre il y en avait beaucoup qui pouvaient à peine marcher. Une grace vraiment royale leur accorda une pension de cent cinquante ducats de Naples; ce qui équivaut, si je ne me trompe, à soixante ducats de Hollande: c'était assez pour les empêcher de mourir de faim, mais trop peu pour les faire vivre; car ils avaient auparavant cent cinquante mille ducats de revenu.

Lorsqu'il fut question de rétablir les jésuites, il parut peu convenable de rappeler un ordre formellement aboli par le pape, et de le doter richement, tandis que les pauvres chartreux languissaient dans un exil qu'ils n'avaient pas mérité. On les rappela donc, et on leur rendit leur magnifique couvent, bâti presque tout en marbre. Et leurs biens? Hélas! une partie avait été vendue; mais l'autre pouvait encore procurer une somme considérable. Les chartreux, qui dans un meilleur temps avaient fait quelques épargnes, demandèrent au roi de leur permettre de racheter ce qui restait de

leurs biens; à la vérité, ils n'eurent pas l'air d'être encore assez riches pour réaliser cette acquisition avec leurs propres fonds, ils parurent la faire avec les secours de quelques amis. Le roi y consentit avec d'autant plus de plaisir qu'ils étaient les seuls acheteurs auxquels il pût reprendre ces propriétés quand bon lui semblerait, pour les revendre encore. Maintenant donc, quoique infiniment moins riches qu'autrefois, ils sont encore à l'aise. Dans le fait, ce devait être un contraste bien choquant de voir les habitans de ce magnifique palais réduits, pour vivre, à une modique pension.

On ne peut rien imaginer de plus beau que leur couvent. Le cloître spacieux, soutenu par des colonnes de marbre, serait un ornement, même dans le palais d'un roi. Dans le milieu du terrain qu'enferme ce cloître est un beau puits, entouré d'une espèce de jardin, dont les trois quarts sont occupés par de jolis compartimens en buis; l'autre partie, qui sert de cimetière, est fermée

par une grille décorée de têtes de mort en marbre blanc. Les cours sont grandes et propres. Dans un jardin délicieux, divisé en terrasses, et qui s'étend en forme demi-circulaire autour de la montagne, s'élève un joli belvédère, du haut duquel on voit des arbres couverts de fruits. Par-tout règnent l'ordre et la propreté: l'habillement blanc des moines offre un coup-d'œil agréable, mais beaucoup moins agréable encore que leur personne. Les étrangers sont accueillis par eux avec la plus franche cordialité; car on doit bien se garder d'attacher à ce nom de *chartreux* l'idée triste que l'on se fait communément de ces anachorètes qui ne sont occupés qu'à creuser leur tombe, et auxquels il n'est pas permis de prononcer d'autres paroles que celles-ci : *Memento mori*. Les chartreux de Saint-Martin ne sont pas aussi sombres; ils parlent entre eux et avec les étrangers; ils aiment à rire; ils habitent de jolies chambres (quelques-uns en ont trois), très-élégamment

meublées; ils dorment sous des couvertures de soie; à l'aide de lunettes, ils aperçoivent de leur balcon tout ce qui se passe dans les rues de Naples; ils régalent les étrangers de café et de rossolis; bref, je pense qu'il est impossible de trouver une retraite plus agréable pour un vieillard qui a perdu tous ceux qu'il aimait, et qui n'a plus rien à espérer dans le monde. J'ai, entre autres, visité dans sa cellule un vieillard, frère du duc de Serra Capriola, ambassadeur de Naples à Pétersbourg, et je crois qu'il est difficile de voir un homme de cet âge dont la figure respire davantage la sérénité et le contentement. Indépendamment de trois chambres fort agréables, il avait aussi sa petite cour à lui, avec un puits, une cuisine, etc. En avant de ses chambres, règne une galerie couverte, de laquelle on découvre une vue délicieuse. Une grande quantité de jacinthes et d'autres fleurs, qu'il cultive, indique de quelle manière il occupe ses loisirs. L'homme est ici certain

de s'endormir tranquillement pour l'éternité au milieu des fleurs. Ces moines sont en tout cinquante-deux, la plupart vieux ; cependant j'y ai vu quelques jeunes gens. Un de ces derniers, qui nous conduisit par-tout, me parut avoir tout au plus vingt-cinq ans, bien qu'il m'assurât qu'il était depuis onze ans dans le couvent. Sa figure était agréable, spirituelle, et un peu mélancolique. Sans le vouloir, je m'intéressai vivement à lui; je crus lire dans ses traits qu'il était au-dessus de son état, et je pensai qu'il devait avoir éprouvé quelque grand malheur; mais je revins de mon erreur en visitant sa cellule, dans laquelle je vis beaucoup de livres, parmi lesquels il ne s'en trouvait pas un seul qui fût raisonnable; ce n'etait que des Vies de Saints, et autres niaiseries semblables.

Je vis dans le réfectoire une grande quantité de tables très-proprement servies; devant chaque assiette il y avait trois cruches d'étain, dont la plus grande ne contenait que de l'eau, celle du mi-

lieu environ une bouteille de vin, et la plus petite à-peu-près une demi-bouteille d'un vin d'une qualité supérieure à l'autre. Certe, il y a bien là de quoi contenter un buveur sobre. « Montrez à ces messieurs le meilleur », dit un autre chartreux à l'air gaillard, et qui n'avait assurément rien de monacal que le froc. Il entendait parler de la cuisine, et dans le fait elle valait bien la peine d'être vue: elle est très-vaste; dans le milieu est un puits surmonté d'un triton qui sonne de la conque marine; par-tout règne la propreté la plus recherchée; la batterie de cuisine, en cuivre, suspendue aux murs, est récurée avec le plus grand soin. Tout près est la boulangerie, au milieu de laquelle s'élève une belle table en marbre blanc, sur laquelle on pétrit les gâteaux et les pâtés. Le souper du jour était préparé et divisé par portions dans la cuisine; il consistait en salade, très-appétissante à la vérité, mais servie sur de trop petites assiettes. Le moine qui nous avait parlé nous assura qu'on

leur donnait en outre un peu de poisson.

Leur pharmacie est aussi bien tenue que leur cuisine. Le vieux moine qui la dirige doit avoir de grandes connaissances, et posséder beaucoup de secrets. Je trouvai là un petit chartreux tout ratatiné, dont la tête était plus blanche que la neige, et qui sans doute n'avait guère moins de cent ans; il était assis, et tenait un chat sur ses genoux, sans paraître prendre part à rien de ce qui se passait autour de lui.

L'église est magnifique, mais à peine en voit-on les murailles, tant elles sont surchargées d'or, de marbre, et de peintures. Son plus bel ornement est sans contredit la Naissance du Christ, par Guido-Reni; c'est un joli tableau, et je ne sais pourquoi Folkmann prétend qu'il lui manque encore la dernière main. A la vérité, les moines disent aussi que l'Enfant-Jésus n'est point achevé; mais je crois qu'ils ne font en cela que répéter ce qu'ils ont entendu dire. Il me semble que le Guide en traçant légèrement le Christ a voulu

le détacher des objets terrestres qui l'environnent et lui donner comme un transparent céleste, et c'est en cela qu'il a merveilleusement réussi, si telle a été son idée. S'il l'eût terminé tout-à-fait, il en aurait fait un enfant ordinaire, et point le fils d'un dieu. Il est malheureux que les connaisseurs ne s'attachent qu'à la peinture et jamais à la poésie; qu'ils cherchent toujours un corps et jamais une ame. On dit que le Guide a abandonné son tableau pour se soustraire à l'envie des peintres napolitains; mais c'est connaître bien peu l'esprit d'un artiste que de penser que la jalousie de ses confrères puisse le déterminer à laisser un de ses ouvrages imparfait: c'est précisément le contraire. On voit dans la sacristie le plus beau tableau de Spagoletto; le sujet est ingrat, c'est un Christ mort dans les bras de S. Jean; près de lui Marie en pleurs et la Madeleine qui baise ses pieds; mais l'exécution est si belle, qu'elle fait pardonner le défaut du sujet. Il y a en outre dans cette église

une quantité de tableaux des meilleurs maîtres, ou du moins renommés comme tels : il serait trop long d'en donner ici le catalogue, je me bornerai à parler de ceux qui ont fait une impression plus forte sur moi; c'est pourquoi je passe sur-le-champ dans les cellules du prieur, qui sont toutes tapissées de tableaux, parmi lesquels je n'en ai pas vu un seul mauvais. Une Sainte Lucie, du Guide, m'a paru un peu grasse, cependant elle est jolie femme; ses yeux sur-tout ont une expression charmante, ils semblent nager dans la volupté. Quiconque ignore son histoire demandera sans doute pourquoi elle porte des yeux sur une assiete. Dans le fait, l'événement retracé dans ce tableau est si extraordinaire, qu'il mérite de trouver place ici : « Un beau jeune « homme était devenu amoureux de « sainte Lucie, qui de son côté le voyait « avec plaisir. Ses beaux yeux sur-tout « avaient fait sur lui la plus vive impres- « sion, il le lui disait souvent et avec « tant de feu, que la jolie sainte, loin de

« s'offenser de son audace, avait fini par « prendre du plaisir à l'entendre; on « prétend même qu'à cette occasion sa « sainteté fut en grand péril. Mais tout- « à-coup elle prit la résolution, vraiment « héroïque et désespérée, d'écarter de la « voie du ciel les écueils contre lesquels « elle et son amant étaient en danger de « faire naufrage. En conséquence elle se « creva les yeux, se les fit arracher de « la tête, les mit sur un plat bien propre, « recouvert d'un autre plat, et envoya « ce mets friand au jeune homme ». L'histoire ne dit pas ce que le malheureux éprouva à cet aspect, mais bien comment la sainte fut récompensée de son héroïsme. Jésus-Christ lui fit présent d'une autre paire d'yeux, tout aussi beaux pour le moins que ceux qu'elle avait sacrifiés; mais on ne sait pas s'ils étaient aussi meurtriers. Que l'on vienne à présent me vanter la fameuse Lucrèce; qu'une femme se poignarde pour ne pas survivre à la honte de son déshonneur, il n'y a rien là d'extraordinaire; mais

qu'elle se prive, avec des douleurs inexprimables, de sa plus grande beauté, uniquement pour éviter ce que tant d'autres recherchent avec empressement, je veux dire de parler au cœur et aux sens; certe, c'est un héroïsme dont aucune païenne ni aucune autre chrétienne ne serait capable. J'ai vu aussi dans la chambre du prieur une Madone également belle, mais les moines n'ont pu m'apprendre quel en était l'auteur. On voit dans la cellule où il couche, au-dessus de la porte, le Crucifix tant vanté de Michel-Ange. C'est à l'occasion de ce petit tableau que l'on raconte que le peintre fit crucifier un homme pour offrir en ce genre un chef-d'œuvre peint d'après nature. S'il avait été capable d'une action aussi barbare et aussi ridiculement absurde, à coup sûr il eût choisi un beau modèle, et son Christ est évidemment bossu. Je voudrais en vain m'en défendre, mais quand même la corporation des artistes réunis crierait haro sur moi, et me répéterait éternellement : « Ne

« vois-tu pas que c'est un mourant dont « les membres se contractent »? Je n'en démordrais pas, et je dirais encore que ce Christ est bossu; car on voudra bien me permettre de savoir distinguer les convulsions de la mort d'avec une bosse. Dans un coin assez obscur d'une de ces cellules est un autre tableau remarquable, moins sous le rapport de l'art, que par l'événement qui l'a fait composer. Une peste terrible ravagea autrefois Naples, et tous ceux qui purent s'éloigner cherchèrent à se soustraire par la fuite à ce fléau de Dieu. Plus de cent personnes se réfugièrent à la Chartreuse, dans la persuasion où elles étaient que l'air salubre qu'on y respire les préserverait de l'affreuse maladie. Les bons pères accueillirent les fuyards tant qu'ils eurent de quoi les loger; ensuite ils fermèrent sagement leur porte, et rompirent toute communication avec la ville. Cela dura long-temps, et l'ennui, qui sans cesse règne dans tous les couvens, se fit bientôt sentir parmi les nouveaux

venus. Il se trouvait là un peintre qui occupa ses loisirs d'une manière agréable, en faisant le portrait de toutes les personnes qui s'étaient réfugiées avec lui à la Chartreuse, et qu'il représenta groupées d'une manière suppliante. Il a placé la Peste à la porte du couvent, elle fait tous ses efforts pour entrer; mais S. Bruno la congédie, et la force de s'éloigner. Tant que les personnes qui étaient représentées dans ce tableau ont vécu, il devait être un monument fort touchant; aujourd'hui même il intéresse encore sous le rapport de l'histoire.

Je n'ai pas manqué de jouir de la vue magnifique, si vantée, et décrite tant bien que mal, dont on jouit de la cellule du prieur. Je ne dirai rien des environs, il faut les voir. L'aspect de la ville que l'on croit fouler aux pieds et qui semble un plan en relief, est vraiment admirable. On distingue à merveille le peuple qui fourmille dans les rues de Naples. Le bourdonnement sourd de deux cents mille voix qui parlent ou qui

crient à la fois dans différens tons frappe l'air, et monte, porté par un tourbillon, jusqu'à la terrasse du bon moine.

On dit que la bibliothèque possède un grand nombre de manuscrits grecs, mais à en juger par l'extérieur de ceux qui les possèdent, je parierais qu'ils dorment tranquillement dans la poussière.

Adieu donc, bons moines, vous, à qui l'on peut pardonner votre paresse, à cause de votre franche cordialité et de vos manières affables.

Ces aimables anachorètes remplissent au moins un des vœux du Créateur; ils sont gais et contens, je les en félicite: puissent-ils être toujours de même! puisse le bon vieillard se contenter toujours de ses fleurs! le jeune frère, ne desirer rien que ses livres! le père cuisinier, ne pas faire les portions trop petites, et le père sommelier, ne pas laisser les cruches d'étain vides!

Le Palais de Villa-Franca, à Naples.

Il faut une permission du roi pour voir ce palais ; mais il mérite bien qu'on sollicite cette faveur, que l'on est sûr d'obtenir par l'intervention d'un ministre étranger. On n'y voit rien de très-remarquable que la collection de tableaux ; mais elle est infiniment précieuse, quoique peu considérable. Le plus beau morceau est une Vierge de Raphaël ; cependant je suis tenté de lui préférer une autre Vierge d'André del Sarto, qui réunit au plus haut degré de perfection l'innocence et la beauté. Cependant elle ne me paraît pas tout-à-fait exempte de faiblesses maternelles ; pourquoi souffre-t-elle que le petit Jésus, qui est sur son giron, se batte avec S. Jean pour une pomme ? — Un autre petit Christ, assis sur les genoux d'une Vierge, du Tintoret, m'a paru d'une beauté miraculeuse ; seulement j'aurais encore à reprocher au peintre de n'avoir rien mis dans

cette charmante figure, qui annonçât son origine céleste ; c'est tout bonnement le plus bel enfant que l'on puisse voir, et l'on ne devinerait pas qu'il doit être un jour le rédempteur du monde, si la tête de Marie n'était entourée d'une auréole, composée d'un grand nombre de petites têtes d'anges. Apparemment elle vient de faire sa prière du matin, car elle tient encore son livre à la main. Ciel ! quelle plaisante idée enfante l'imagination d'un peintre !... Mais en voilà assez sur les vierges, qui sont en grand nombre ici, comme dans les autres collections de tableaux.

Passons maintenant à cet Amour fripon, peint par Schidone. Prenez garde à vous ! A la vérité il paraît tranquille, mais son regard perçant, son doigt sur la bouche, anoncent assez qu'il médite quelque espiéglerie. Je ne connais aucune autre collection qui possède autant de tableaux de ce maître. Il a été souvent excellent peintre, mais toujours peintre

poëte. Il n'appartenait qu'à lui de retracer le meurtre des enfans de Bethléem ; ce ne sont pas des enfans horriblement sanglans, ni les convulsions effrayantes de leurs mères, ni la rage féroce des bourreaux. Schidone a peint un soldat annonçant à plusieurs mères, entourées de leurs enfans, le sort cruel qui les attend. Idée excellente ! il n'y avait qu'une tête comme la sienne qui pût la concevoir. L'effroi, les angoisses de toutes ces mères, en opposition avec ces groupes d'enfans qui jouent ou qui dorment ! peut-on imaginer une idée plus pittoresque ? C'est dommage que l'exécution soit inférieure à la pensée. — La Madeleine du Titien est la seule que j'aie vue représentée avec vérité. Elle n'est pas couchée comme la plupart de celles que j'ai vues : dans le fait, pourquoi faut-il qu'on soit couché pour se repentir ? Elle est debout, les yeux élevés vers le ciel. Les larmes qui coulent le long de ses joues ne sont pas seulement les marques du vif chagrin

qu'elle éprouve, mais elles expriment aussi le repentir le plus sincère et le plus profond. La plupart des peintres qui ont traité ce sujet ont représenté la Madeleine comme une belle femme encore dans la fleur de la jeunesse; la pâleur que l'on remarque sur la figure de quelques-unes annonce plutôt l'indisposition d'une femme malade d'amour, qu'une personne pénétrée de ses fautes et consumée par le repentir. Pour se remettre de l'impression douloureuse que laisse ce tableau, que l'on se tourne vers les Enfans rians du Parmesan; vraiment, ils rient de si bon cœur, qu'il serait impossible, je crois, au sous-recteur de Weimar, l'homme le plus sérieux que j'aie jamais connu, de ne pas se dérider en les voyant; si mieux l'on n'aime regarder le bon Silène de Spagnoletto, dont l'ivresse n'est pas moins comique que la figure des Faunes dont il est entouré.—On éprouvera bien vîte d'autres sensations, si l'on considère le chef-d'œuvre d'Albert Durer: un Christ

crucifié, environné de tous ceux qui l'aimaient, et qui pleurent sa mort. Les belles têtes ! qu'elle est profonde la douleur qu'elles expriment ! comme celle du Christ représente bien la réunion des souffrances du corps avec celles de l'ame ! et comme on voit au contraire que dans les autres personnages c'est l'ame seule qui souffre ! O célèbre Durer, que tu as senti profondément ! et que je te pardonne volontiers les petits Anges qui voltigent de tous côtés avec des coupes à la main, et qui recueillent précieusement chaque goutte de sang qui jaillit des plaies du Sauveur. Je présume que ce tableau a été commandé par une famille noble, et qu'il a même servi d'*ex-voto*, car on voit à gauche un père de famille à genoux, avec ses deux fils ; à droite, une mère accompagnée de ses deux filles, dont les figures sont admirables : au-dessus sont peintes les armes de la maison ; et ce qui rend ma conjecture plus vraisemblable, c'est que Satan, dont l'aspect est hideux, fait tous

ses efforts pour détourner la bonne dame de sa prière. Probablement elle était sujette à la tentation, et c'était pour s'en délivrer qu'elle avait fait faire ce beau tableau. S'il est ainsi, nous devons des remercimens à Satan, car on doit rendre justice à qui il appartient, fût-ce même au diable! — Les têtes qu'un certain Lippi a mises dans un tableau représentant l'Adoration des trois Rois sont presque aussi belles que celles d'Albert Durer; seulement le petit Christ a tout l'air d'un enfant gâté. — Raphaël a, par un excellent portrait de grandeur naturelle, procuré l'immortalité à un mauvais poëte, nommé *Theobaldino*, qui sans cela ne serait vraisemblablement jamais sorti de l'oubli. J'ai éprouvé une sensation douce en contemplant le tableau très-agréable d'un maître dont le nom m'est échappé, et qui représente la Bienfaisance. J'y ai trouvé bien plus de vérité que dans la Nuit du Carache, où on la voit traverser les airs, en tenant dans ses bras deux enfans en-

dormis. Il semble voir un démon qui vient d'enlever ces enfans de leur berceau ; la touche m'en a paru dure. Christophe Colomb, très-bien peint par le Titien, répond parfaitement à l'idée qu'on s'est faite de cet homme courageux. Deux têtes de vieillards, par Rembrandt et Rubens, et qui, placées l'une auprès de l'autre, semblent se disputer le prix de la perfection ; un portrait de femme, par Spilberg ; un portrait d'homme, par Wandick ; une tête de vieillard, par Schidone ; une tête du Christ, du Corrège, à laquelle je voudrais que l'on ôtât cette vilaine couronne d'épines, sont autant de chefs-d'œuvre dont le souvenir s'est promptement et profondément gravé dans mon esprit. Je les ai décrits, selon ma coutume, d'après mes sensations, sans m'arrêter à ce qu'on appelle le sentiment des arts ; celui qui en exigera davantage, peut le chercher dans d'autres livres.

Les jeunes peintres ont la permission devenir copier ici, et ils en profitent avec

beaucoup d'assiduité. On y trouve toujours quantité de jolies miniatures, la plupart copiées d'après les meilleurs morceaux, et que l'on peut acheter moyennant quelques ducats.

Du reste, on fait aussi peu de cas de la propreté dans ce palais, que par-tout ailleurs dans l'Italie. Par-tout j'ai trouvé de l'ordure; il m'a paru même que les chèvres avaient établi leur domicile devant la principale porte. On ne trouve pas même en entrant un fer pour décrotter ses souliers.

Capo di Monte.

On nomme ainsi un château royal bâti sur une montagne très-élevée, au sommet de laquelle on n'arrive qu'avec beaucoup de peine. Il faut, pour voir les trésors assez minces que ce palais renferme, se procurer également une permission expresse; mais je conseille aux voyageurs de ne pas prendre la peine de la solliciter. D'abord l'en-

trée de cette résidence des muses est, comme le reste de Naples, remplie d'immondices. On peut recommander aux personnes qui aiment l'exercice d'en visiter l'intérieur, car on y trouve une quantité si prodigieuse d'appartemens, qu'il y a réellement là assez de place pour loger tous les chefs-d'œuvre dispersés dans l'univers. Les murailles sont, à la vérité, toutes garnies de tableaux, mais qui ne sont rien moins que des chefs-d'œuvre. De même qu'autrefois Burger avait promis de présenter une collection de ce qu'il y avait de plus mauvais en publiant tous les poèmes qu'on lui avait adressés, de même il semble que le roi de Naples ait voulu rassembler là tout ce qui existe de plus misérable en peinture ; et certes il a bien réussi : à peine y remarque-t-on quelques morceaux dignes de décorer un cabinet.

J'y ai vu une Sainte-Famille de Schidone, qui est assez belle ; j'ai distingué particulièrement Joseph, mais j'ai été choqué de voir la grand'mère

du Christ le gratter doucement à un endroit que la décence ne permet pas de nommer. Ce sont bien-là des soins maternels, mais je les crois par trop terrestres. Il y a encore ici beaucoup d'autres ouvrages de ce maître, mais il semble qu'on ait exprès choisi ce qu'il a fait de plus faible. On remarque une grande quantité de têtes d'anges, études du Corrège, qu'il a exécutées ensuite dans la cathédrale de Parme, et qui pourraient être considérées comme belles si on les regardait séparément, mais parmi lesquelles il ne se trouve pas une seule tête d'ange, ce sont toutes des figures de petits polissons qui poussent l'espiéglerie jusqu'à se cacher sous la robe de Notre-Seigneur.

Comme académie, dans le genre maigre, le S. Etienne de Schidone est remarquable, sur-tout par le racourci peint avec un art inimitable; ses sœurs lui retirent la flèche du corps. Le portrait de la mère de Raphaël, peint par lui, m'a paru mauvais; c'est probable-

ment un de ses premiers ouvrages ; mais je l'ai cependant considéré avec plaisir, en pensant à la joie que cette bonne mère a dû ressentir en ayant sous ses yeux les premières preuves du talent de son fils. Quelques imitations et portraits du Titien, dédommagent par-ci par-là des mauvaises croûtes qui abondent dans cette collection. On serait enchanté d'un petit Christ endormi, par le Guide, si la fatale couronne d'épines et les instrumens du supplice n'étaient pas à ses pieds, ce qui empêche qu'on ne le prenne pour un amour : alors on se tourne volontiers vers un joli tableau du Parmesan, représentant un Amour endormi à qui des Génies malins dérobent ses flèches. On voit ensuite deux Saintes-Familles, par André del Sarto, dont l'une attire et l'autre repousse le connaisseur, parce que dans cette dernière le pauvre petit S. Jean a un bras si cruellement estropié, que ce défaut doit paraître choquant à l'œil le moins exercé. Notre conducteur nous dit qu'on avait

gâté ce tableau en le restaurant. J'ai vu là une Judith de je ne sais quel maître : c'est la première devant laquelle je me sois arrêté avec plaisir; elle est représentée dans le premier moment qui suit son action courageuse. Sa suivante est occupée à mettre la tête dans le sac. Judith porte une lampe, elle tient une main devant la lumière, et regarde fixement dans un coin, comme si elle craignait quelque chose. On pourrait demander : Que craint-elle? Holopherne n'est-il pas mort? Mais dans la vérité, je crois que l'artiste qui représente dans cette position une femme qui vient de donner la preuve d'un courage au-dessus de son sexe, a bien mieux étudié le cœur humain que ceux qui l'ont montrée fière et triomphante, tenant à la main la tête d'Holopherne. On voit encore ici un excellent portrait peint par Jules Clavio, le même qui orna de si belles peintures le fameux Code du Tasse. Les deux têtes de S. Pierre et de S. Jérôme, par le Guerchin, sont

des chefs-d'œuvre. Malgré mon antipathie pour les saints, j'avoue cependant que je ne serais pas fâché d'avoir ceux-ci dans ma chambre : je leur préférerais néanmoins le Paysan entre deux Bohémiennes, par Michel-Ange, si pendant que l'une des deux met la main dans les poches du manant, elle ne faisait pas avec les doigts de l'autre main le geste libertin dont j'ai eu occasion de parler en faisant la description des boutiques d'eau à Naples. L'autre Bohémienne lui dit la bonne aventure. L'ensemble du tableau est d'une vérité au-dessus de tout éloge. Après avoir contemplé un Satyre qui pose une couronne de pampre sur la tête de Bacchus, on apprend avec d'autant plus de plaisir qu'il est de Matheis, que le talent de cet artiste ne s'est presque jamais exercé que sur des sujets pieux, par conséquent insipides. On admire dans une Descente de Croix, par Albert Durer, deux excellentes têtes, celle de Marie et celle de S. Jean. Jamais peintre n'a mieux ex-

primé la douleur. Les autres têtes sont extrêmement mauvaises. Aucune mère tendre ne passera sans émotion devant la Madone de Carle Maratte; l'enfant dort, et la mère le couvre de son vêtement. Le morceau capital de cette collection est un grand et riche tableau d'un peintre que j'ai entendu nommer pour la première fois, Bernard Gatti : il représente le Crucifiement du Christ. Pourquoi cet homme n'est-il pas plus célèbre? Composition, dessin, coloris, expression dans les têtes, tout y est excellent.

Me voilà au bout de cette immense galerie, qui renferme plusieurs milliers de tableaux. Le voyageur qui voudra sortir de là avec une impression gaie devra s'arrêter devant un tableau très-comique, représentant six Aveugles qui se tiennent par le pan de l'habit; c'est le premier qui conduit les autres : il fait un faux pas, il tombe, et tous les autres font la culbute.

Une Promenade à Pouzzoles.

D'après l'enthousiasme avec lequel on entend vanter par certaines personnes les nombreuses merveilles que l'on voit à Pouzzoles et aux environs, on s'y rend avec empressement, et.. l'on n'y trouve que très-peu de choses qui soient réellement dignes de remarque. D'abord le chemin vous conduit vers la fameuse grotte du mont Pausilippe, qui n'est rien moins qu'une grotte, au grand étonnement de tous ceux qui la voient pour la première fois; c'est une grande route large et bien pavée, percée à travers la montagne, dans une si grande étendue, qu'il faut au moins cinq minutes pour la parcourir au grand trot des chevaux. C'est à-peu-près comme si l'on passait sous la porte et les voûtes sombres d'une forteresse. Cette route impose par sa singularité. Dans plusieurs endroits la voûte n'a pas moins de quatre-vingts pieds d'élévation. A cela près, ce passage n'a rien

d'agréable; d'abord parce qu'il est très-obscur, attendu qu'il ne reçoit de lumière que par les deux extrémités, qui sont au moins éloignées de deux mille pas l'une de l'autre, d'où l'on conçoit facilement qu'il est impossible d'enfiler une aiguille dans le milieu. A la vérité on a cherché à pratiquer dans le haut du rocher des espèces de soupiraux, mais les broussailles qui le couvrent interceptent à-peu-près toute la lumière que l'on en pourrait recevoir. Sénèque a parlé avant moi de l'obscurité profonde qui règne dans cette prétendue grotte. En outre, la terrible sécheresse est cause qu'elle est toujours remplie de poussière, ce qui devient insupportable quand par malheur on la traverse en même temps que les troupeaux qu'on mène paître dans les environs. De plus on craint continuellement de heurter les voitures ou d'écraser les piétons contre le roc. Bref, on est fort content quand on en est sorti sans accident. Je ne puis croire que l'on ait construit cette route singu-

lière seulement pour éviter de gravir la montagne ou de cotoyer la mer. Je suis plutôt de l'avis de ceux qui croient que cette fameuse grotte n'était autre chose, dans le principe, qu'une carrière de laquelle on tirait des pierres et du sable; que, petit à petit et à force de creuser, elle est devenue une caverne profonde, ce qui a donné l'idée de la percer tout-à-fait. Dans les temps reculés, elle était, dit-on, plus basse; mais plusieurs rois et vice-rois la firent élargir, élever et paver, après y avoir fait bâtir une chapelle, dans laquelle on ne peut prier qu'à la lueur des torches, parce qu'elle se trouve précisément placée dans le milieu. L'hermite qui y demeure devrait être toujours un aveugle, car il ne peut faire là aucun usage de ses yeux.

En sortant de la grotte on descend à droite vers le lac Agnano. On croit que le lit de ce lac est un volcan; d'autres disent qu'il y eut autrefois à cette place une maison de campagne qui apparte-

nait à Lucullus. Les premiers prétendent prouver la vérité de leur assertion par les vapeurs sulfureuses qui s'exhalent du lac, et par le bouillonnement de ses eaux; et les autres par les ruines encore existantes. Quant à moi je n'ai point vu bouillonner l'eau; je n'ai point aperçu de ruines; j'ai tout simplement vu un beau lac, sur lequel nage une grande quantité de canards sauvages, à qui nul autre que le roi ne peut donner la chasse. J'ai bien aussi senti l'odeur du soufre, mais je ne crois pas qu'elle vienne du lac, mais plutôt de la *Grotte du Chien* qui est là tout près, et non loin de laquelle on trouve encore l'étuve de quelque saint. Cette fameuse *Grotte du Chien* n'est autre chose qu'une cavité fermée par une misérable porte en bois. La soi-disant *Grotte de Soufre*, près Pyrmont est infiniment plus belle, et l'évaporation est la même. On prend un pauvre chien par les pattes, on le couche à l'entrée de cette grotte, en appuyant sa tête contre terre. Au bout d'un mo-

ment on voit qu'il ne respire plus qu'avec peine ; enfin quand il est à demi-mort, on le retire, et on le jette dans le lac, où il ne tarde point à reprendre ses sens. Ce spectacle est extrêmement pénible. Il faut convenir que les chiens que l'on garde pour ces expériences désagréables n'ont pas été favorisés par le sort. Tourmenter des animaux est toujours un crime, mais les faire souffrir de la sorte, uniquement pour prouver à un voyageur curieux qu'il s'exhale de cet endroit des vapeurs dangereuses, c'est ce que le gouvernement ne devrait point permettre. Que le voyageur se baisse, et qu'il mette sa figure contre terre, il en sera convaincu de même, et l'on n'aura point inhumainement martyrisé ces malheureuses bêtes ; ou bien qu'il se contente de la seconde expérience que le conducteur montre à tout le monde, et qui consiste à allumer un flambeau dont la flamme brillante s'affaiblit à mesure qu'on l'approche de la terre, et finit par s'éteindre dès qu'elle touche au

sol. Il répète cette expérience tant qu'on veut; et dans le fait, elle est d'autant plus amusante, qu'elle n'offre aucun danger pour les hommes ni pour les animaux. Je ne conseille pas aux personnes qui ont les nerfs délicats de visiter l'étuve; c'est une petite chambre voûtée, bâtie sur un gouffre qui fume continuellement, et duquel s'échappe une vapeur sulfureuse qui vous suffoque. On dit, et je crois volontiers, que ce bain est très-efficace pour toutes les maladies; mais je pense qu'il vaut encore mieux rester malade que de venir s'étouffer ici pendant des heures entières.

En quittant le lac Agnano, on retourne sur ses pas, et, par des chemins très-arides, on va rejoindre la route de Pouzzoles. En arrivant au bord de la mer, la vue se repose sur la petite île Nisida, qui n'est, à proprement parler, qu'un rocher à pic de tous les côtés, et qui s'élève du sein des eaux; elle est couverte de verdure, et offre un très-joli coup-d'œil. On dit qu'elle tenait autre-

fois à la terre ferme, et qu'elle dépendait de la maison de campagne de Lucullus. Dans le moyen âge cette île s'appellait San-Salvador. Constantin-le-Grand, en fit présent aux moines. Maintenant on y a établi une petite quarantaine où l'on envoie les vaisseaux marchands. J'y ai effectivement vu quelques vaisseaux ; mais quant à la quarantaine, il n'en est que ce qu'on veut, au moyen de quelques piastres. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette île, c'est qu'un jeune négociant de Francfort, nommé *Estermann*, si je ne me trompe, vient de l'acheter, et se propose de la cultiver. Ce projet est d'autant plus singulier, que chez les anciens même elle était renommée pour l'insalubrité de l'air. Aussi s'écoulera-t-il bien des années avant que le propriétaire retire les intérêts de la somme qu'il a consacrée à cette acquisition.

En cotoyant le rivage de la mer, on voit Monte-Nuovo, duquel je n'ai rien à dire, sinon que c'est une montagne comme

une autre. La seule chose qui la distingue c'est qu'elle s'est subitement élevée il y a deux cents ans. Quant à moi, je crois que toutes les montagnes des environs ont la même origine, à quelques siècles près.

Nous voilà arrivés devant la porte de Pouzzoles ; nous descendons de voiture et nous gravissons à pied une colline doublement inclinée, qui nous conduit à une porte qui ne se distingue en rien des autres portes, si ce n'est qu'elle ferme, non pas un édifice, mais une grande plaine entourée de rochers arides et escarpés. Si le voyageur, en entrant par cette porte, n'était suffoqué par l'odeur du soufre, il ne pourrait jamais croire qu'il se trouve aussi près du terrible *Solfatara*, car ce qu'il voit ressemble plutôt à un parc qu'à l'atelier souterrain des enfers. A la vérité, le premier coup-d'œil que l'on jette sur les objets d'alentour prouve suffisamment que l'on est sur le cratère d'un volcan : mais ce n'est qu'après avoir

parcouru des sentiers très-agréables, à travers un bois de châtaigniers, que l'on arrive à la plus petite partie de cette plaine, qui offre un aspect effroyable. A peine est-on sorti du bois que l'on s'arrête pour regarder un homme qui soulève une grosse pierre et la jette avec force contre le sol ; soudain la terre tremble, et un gémissement sourd et souterrain prouve que l'on marche seulement sur une couche légère qui recouvre un foyer éternel. Cette expérience, que l'on répète plusieurs fois, n'est rien moins que rassurante pour ceux qui en sont témoins. On ne peut alors s'empêcher de penser que cette voûte mince, si souvent frappée dans le même endroit, peut un jour s'entr'ouvrir, et engloutir tous ceux qui se trouveraient au-dessus, d'autant que l'opinion des naturalistes est que ce gouffre n'est pas éteint, et qu'il reprendra peut-être bientôt sa place parmi les volcans actifs. La fumée qui s'échappe par-ci par-là donne encore à cette

conjecture plus de vraisemblance et de force. A quelques pas plus loin le conducteur fait un petit trou dans la terre avec sa pelle, puis il invite le voyageur à y mettre la main, ce que je conseille à celui-ci de ne pas faire, à moins qu'il n'ait envie de se brûler. Toute cette partie de la colline fume; mais il s'échappe sur-tout une vapeur très-épaisse d'un gouffre que l'on a entouré d'une muraille. En y regardant, on croit voir l'enfer. A la vérité, on n'aperçoit point de flammes; mais on y jette une grande quantité de briques après lesquelles le soufre s'attache, ce qui produit une récolte abondante, surtout dans les mois de juillet et août. Ces briques, recouvertes d'une couche épaisse de souffre, et qui brillent au milieu de la fumée, joint à l'extrême chaleur que l'on éprouve à leur approche, rendent l'illusion complète. C'est la seule chose qu'il y ait à voir sur cette plaine, et l'on est fort content de s'en éloigner.

Le guide vous fait descendre ensuite par un chemin beaucoup plus mauvais que le premier, pour vous montrer quelques pavés qu'il nomme la *Voie Appienne*, et de vieilles murailles qu'il appelle des *palais romains*. Enfin l'on arrive à l'Amphithéâtre qui, était beaucoup plus grand que le Colisée de Rome, mais dont les ruines sont infiniment moins remarquables. L'intérieur est couvert de terre et d'arbres, et la colline de laquelle on regarde l'arêne n'est qu'une masse artificielle à laquelle les anciens gradins servent de base. Quiconque ignorerait ces particularités ne se douterait pas, à coup sûr, qu'il se trouve dans un amphithéâtre aussi célébre. Une humble cabane de vigneron est élevée sur la place même où, suivant le rapport de Suétone, un sénateur orgueilleux s'offensa de ce que la foule ne s'était pas retirée lors de son passage, ce qui provoqua une loi de la part de l'empereur Auguste. Aujourd'hui il n'y a là aucune prééminence; le vigneron

vit en bonne intelligence avec ses cochons et ses vaches, et les loges où étaient renfermés jadis les animaux féroces, lui servent maintenant de caves et d'écuries. Le dessus de l'enceinte présente quelques portiques et corridors assez bien conservés, quoiqu'on les ait en partie défigurés pour en faire des chapelles; car une inscription récente annonce que c'est en ce lieu que S. Janvier a mérité la palme du martyre.

Peu satisfait de ce qu'il a vu, le voyageur continue sa promenade, espérant être amplement dédommagé par le temple de Diane. Mais, bon Dieu! il apperçoit un vieux pan de mur qui s'élève au milieu des vignes, et c'est là le temple de Diane! On pourrait de même lui donner un autre nom. Peut-être le temple de Néptune sera plus remarquable. Hélas! non; le voilà vis-à-vis. Les ruines sont un peu plus considérables, mais rien n'indique leur ancienne destination. Cicéron a dit quelque part: « Là, devant nous, est Pouzzoles, mais

« nous ne voyons pas nôtre ami Avié-
« nus, qui peut-être se promène en ce
« moment sous les portiques du temple
« de Neptune ». Je n'ai pas vu là le moindre portique sous lequel on puisse se promener, mais seulement une espèce de poulailler, pratiqué dans le même mur qui fut jadis témoin du sacrifice de César lorsqu'il marcha contre Antoine.

Je ne veux pas ennuyer le lecteur en lui mettant sous les yeux le catalogue des noms pompeux que l'on donne ici à de tristes et vieilles masures. On en voit beaucoup et de tous côtés. Tantôt c'est la maison de campagne de Cicéron, tantôt c'est un temple de nymphes. La seule chose qui mérite l'attention du voyageur est le temple de Jupiter-Sérapis, dans lequel on voit encore trois colonnes debout et beaucoup d'autres renversées, autour desquelles sont vingt-deux chambres, dont une très-belle, entièrement pavée en marbre blanc; on y remarque une éminence ronde qui

servait aux sacrifices, les anneaux de bronze auxquels on attachait les victimes, et plusieurs autres ruines intéressantes. C'est dans ces chambres que les malades attendaient autrefois des songes prophétiques. Ce beau monument de l'antiquité serait encore plus imposant si le roi n'avait pas fait enlever vingt-deux colonnes des plus précieuses. Ces ruines n'ont été découvertes que depuis cinquante ans; avant cette époque elles étaient vraisemblablement sous les eaux, car les vers de mer, que l'on nomme *lithophages*, ont percé les colonnes jusqu'à une certaine hauteur.

On peut jeter un dernier regard, en passant, sur les ruines du vieux Môle, que l'on nomme le *Pont de Caligula*, et à l'occasion duquel on raconte que cet empereur le fit bâtir pour aller à pied sec jusqu'à Baïa. En effet, on voit de grosses pierres que l'on a jetées dans la mer en ligne droite, et rien de plus. Au reste je suis tenté de dire qu'il en est de

même de presque toutes les ruines auxquelles le souvenir, et une sorte de respect pour l'antiquité, peuvent seuls prêter un mérite qui ne gît que dans l'imagination.

CHAPITRE XXXIX.

Théâtres de Naples.

Le jour que je visitai le Théâtre des Florentins, ainsi nommé à cause de la rue dans laquelle il se trouve, on avait annoncé une pièce nouvelle intitulée : *Maxwell et Malwin.* Que l'on se garde bien de croire qu'en Italie les affiches de spectacle soient aussi instructives, aussi détaillées, que chez nous. A Naples, par exemple, elles ne sont point imprimées ; on se contente de suspendre, aux deux extrémités de la rue dans laquelle est placé le théâtre, une espèce de tableau en bois attaché à une corde, précisément comme les réverbères que l'on voit dans plusieurs villes, suspendus au milieu du chemin, et se balançant dans l'air. Sur cette planche sont écrits en gros caractères, 1° le nom du théâ-

tre, 2° le titre de la pièce, 3° le jour de la représentation et l'heure à laquelle elle commencera. Quelquefois, mais rarement, on ajoute au bas quelque petite observation, comme, par exemple, que la pièce n'a jamais été représentée, ou qu'elle a été généralement redemandée, etc. Indépendamment de ces affiches laconiques et suspendues, on en trouve encore quelques autres semblables, attachées aux murs sur les places principales de Naples. Ainsi on n'apprend absolument rien que le titre de la pièce. Quel est l'auteur? Est-ce un ouvrage original ou une traduction? Quels acteurs verra-t-on? Quels rôles joueront-ils? Combien coûtent les billets d'entrée? Sur tout cela pas un mot. Il faut avouer que nous autres Allemands nous avons été beaucoup plus loin dans l'art des affiches de comédie; quelquefois elles offrent réellement un trésor de connaissances et d'érudition, et j'oserais soutenir qu'en les lisant, un philosophe, tel que Zadig de Voltaire, y

prendrait une idée à-peu-près juste des mœurs et du caractère des habitans de la ville où elles auraient été imprimées. Si l'on me prend au mot, que l'on me permette une petite digression à l'appui de ce que j'ai avancé. Par exemple, je conclus d'une affiche de Berlin, que les habitans de cette ville honorent leur roi; qu'ils ont du goût pour la nouveauté; qu'ils aiment leurs aises; qu'ils font grand cas de la modestie; qu'ils n'ont point adopté les usages français; qu'ils aiment à savoir d'avance ce qui doit arriver; qu'ils exercent l'hospitalité; et Dieu sait tout ce que l'on peut encore en induire. Voici la preuve. Les habitans de Berlin honorent leur roi, car je lis sur l'affiche que l'on récitera un prologue pour célébrer l'anniversaire de sa naissance. Ils ont du goût pour la nouveauté, car autrefois on n'ajoutait pas à l'annonce d'une pièce nouvelle cette observation, qu'elle serait jouée pour la première fois. Ils aiment leurs aises, car ils n'exigent pas

qu'on leur dise quand la pièce commencera, mais seulement quand elle finira, afin qu'ils soient certains de trouver la table mise en revenant au logis. Ils font grand cas de la modestie, car le célèbre Iffland ne fait jamais précéder son nom du mot *monsieur*. Ils n'ont point adopté les usages français, car s'ils dînaient à six heures du soir, le spectacle ne pourrait pas commencer à cinq heures et demie. Ils aiment à savoir d'avance ce qui doit arriver, car pour six fennins on offre de leur communiquer le répertoire de toute la semaine. Ils exercent l'hospitalité, car à tout moment, ils permettent aux acteurs étrangers de jouer sur leur théâtre. Que pourrait-on opposer à mes conclusions? Il me faudrait demeurer bien long-temps à Naples pour en tirer de semblables.

J'en reste là, et j'attends avec une belle résignation que l'on me fasse connaître MM. *Maxwell* et *Malvin;* mais ce sont de vieilles connaissances que je retrouve aussitôt que l'on a levé le

rideau. Cette pièce n'est autre chose que le *Sacrifice de la Mort* (1), un de mes nombreux enfans, qui, tantôt caressé, tantôt maltraité, court le monde et est parvenu jusqu'à ces pays lointains. Ce n'est pas qu'il ait précisément à se plaindre de ce qui lui est arrivé ici ; la pièce est fidèlement traduite, elle a été bien jouée, et parfaitement accueillie, au point que quoique l'on eût annoncé déjà une autre représentation, le public la redemanda encore pour le lendemain.

On s'est permis d'y faire seulement trois légers changemens, et s'il en est ici mention, c'est que je les regarde comme autant de traits du caractère italien. On a supprimé la scène dans laquelle le père mourant de faim et apercevant un morceau de pain dans la main de son fils, est sur le point de le lui arracher lorsqu'il apprend que son cher enfant est lui-même à moitié mort

(1) Traduite en français, sous le titre d'*Honneur et Indigence*.

d'inanition; alors il réprime son desir, et parvient à étouffer l'affreux besoin qui le presse. Comment une telle scène peut-elle paraître trop forte à un peuple qui a autrefois laissé mourir de faim le comte Ugolin? Tous les jours, et dans chaque rue, il a sous les yeux le tableau hideux de la plus dégoûtante misère, et il passe outre sans témoigner la plus légère émotion; ce n'est qu'au théâtre qu'il se montre sensible. J'ai aussi entendu de pareils jugemens en Allemagne, mais je suis loin d'y souscrire: je compterai toujours cette scène parmi les plus belles que j'aie écrites, ou plutôt senties. Et qui sait ce que l'on en dirait si elle se trouvait dans une pièce de Shakespeare, dont au reste le *Roi Léar* est, à mon sens, beaucoup plus horrible?

Le second changement est une addition. Selon ce que j'ai indiqué dans la pièce, le théâtre doit représenter, au commencement du deuxième acte, un jardin public dans lequel on se promène,

on joue, on mange, on boit, etc. Dans ma pièce, il ne paraît que des hommes, et pour de bonnes raisons. J'ai agi ainsi, afin d'enchaîner naturellement les premières scènes, qui paraissent décousues d'abord; mais cela a semblé trop uniforme au traducteur italien. Fidèle au goût de sa nation, il fait asseoir aussi à une petite table deux dames qui s'entretiennent de la jalousie de leurs maris. Du reste, que cela nuise ou non à l'ensemble, que cela soit incohérent ou convenable, peu lui importe.

Le troisième changement est encore une addition. Dans ma pièce, un honnête porte-faix sauve Maxwell des flots de la Tamise, et refuse généreusement toute espèce de récompense. Ce n'était pas assez pour le traducteur, il fait encore ôter les boucles d'argent au bon commissionnaire, qui les emploie à payer au barbare propriétaire de Maxwell les loyers qui lui sont dus. Je le répète, ces trois changemens sont tellement caractéristiques, qu'on peut en

déduire les conséquences les plus graves. Un peuple qui ne se montre sensible qu'à la générosité romanesque est rarement susceptible de la véritable générosité. Un buveur d'eau-de-vie n'a plus de goût pour le vin. Celui qui ne veut pas supporter au théâtre des tableaux de la misère publique, qu'il retrouve à chaque pas dans les rues, prouve qu'il ferme les yeux dans la rue ; et dans le fait, c'est le cas. J'en vais citer un exemple dans mille. Je revenais un jour de me promener sur le Môle, et il avait plu si fort, que le pavé était sale et couvert de boue. Un enfant d'environ treize ans était couché dans le milieu de la rue ; il était tout nu, car je ne saurais appeler vêtemens deux haillons larges comme la main qui étaient destinés à couvrir les parties honteuses, mais qui ne les cachaient point. Sa tête était posée sur le pavé. Il ne mendiait pas, seulement il poussait des gémissemens longs et douloureux. Plus de cent personnes passèrent auprès de lui sans y faire

attention, la plupart même continuaient leur conversation, comme s'ils ne se fussent pas doutés que l'être souffrant qui gémissait à leurs pieds fût un homme. Le petit nombre de ceux qui jetèrent les yeux sur lui, ne témoigna ni compassion ni dégoût; c'était tout simplement un de ces regards vagues que l'on laisse tomber sur un objet indifférent. Plusieurs moines, qui se promenaient par couple, touchèrent ce malheureux avec le bas de leur robe (oui vraiment, ils s'approchèrent assez pour cela); mais leurs yeux pieusement baissés, et qui ne lancent que des regards en dessous, n'aperçurent pas cet enfant expirant; leur plate figure demeura constamment aussi impassible que le postérieur d'un homme. J'en demande pardon, et je m'arrête là; car la mauvaise humeur ne sait pas peser les expressions, et je pourrais aller trop loin.

La troupe des comédiens du Théâtre des Florentins, sans être excellente, est cependant assez bonne. On y distingue

particulièrement le vieux Pinotti, qui est en état de rivaliser avec les meilleurs comédiens allemands dans les rôles comiques et ingénus (j'en excepte toutefois Iffland et Weidmann); aussi est-il le favori du public, qui lui témoigne dès qu'il paraît, par un joyeux murmure, tout le plaisir qu'il éprouve à le voir. La première amoureuse est trop vieille, et tant soit peu maniérée. Le premier amoureux m'a semblé meilleur qu'il ne le paraît aux Napolitains; ils ne peuvent pas le souffrir, et je ne sais pas pourquoi, car, à peu de chose près, il a fort bien joué le rôle difficile de Maxwell. Je vis un autre jour *la Maison à Vendre* de Duval, et une pièce, aussi traduite du français, *le Secret*, ou *la Femme jalouse* (cette dernière pièce se joue à Berlin en opéra, sous le titre du *Secret*, seulement); ainsi, comme on le voit, les Italiens ne se soutiennent guère que par des traductions. En effet, ils n'ont en ce moment d'autre poëte que Federici,

qui est bien faible. Je n'entends parler ici que de la comédie et du drame, car l'Italie s'honore de l'un des plus chers favoris de Melpomène, le célèbre Alfieri.

Le plaisir que l'on éprouve au Théâtre des Florentins est singulièrement troublé par le danger que l'on court en entrant et en sortant. Que l'on se figure une rue tellement étroite que deux carrosses ne peuvent s'y rencontrer sans écorcher le ventre aux piétons collés contre les murs. Qu'est-ce que cela me fait? dit à cela l'homme assez riche pour aller en voiture; je vais droit mon chemin, sans m'inquiéter si mes roues ont écrasé une demi-douzaine d'hommes, plus ou moins. Je vous en demande bien pardon, monsieur l'égoïste: pour être en voiture, votre chère personne n'est point encore tout-à-fait à l'abri du danger; car cette rue si étroite, et pavée avec des morceaux de pierres taillées, est en outre tellement en pente, qu'il faut que la voiture soit

extrêmement légère pour que les chevaux puissent la retenir : les pauvres bêtes bronchent et glissent à chaque pas, et la première fois que je revins en carrosse, un des chevaux s'abattit et tomba sous le timon ; nous n'eûmes que le temps de nous élancer hors de la voiture, en remerciant le ciel d'en être quittes pour la peur. Dès-lors je préférai d'aller à pied, cela est encore moins dangereux : on se fait accompagner par un domestique qui porte une torche ; mais à peine a-t-on fait cinquante pas que l'on est obligé de l'éteindre, parce qu'il est impossible de traverser la foule sans brûler la chevelure ou les habits des gens qui se trouvent là. Au reste, une fois parvenu à cette distance du théâtre, on pourrait se passer de flambeau si l'on exécutait l'ordonnance de police qui défend aux voitures d'avancer au-delà du carrefour. Mais cette ordonnance subit le sort commun ; d'abord on les exécute strictement, bientôt après on ne s'en embarrasse plus,

ou du moins l'orgueil des grands croit pouvoir impunément se dispenser d'y avoir égard ; de sorte que l'on a réellement à lutter à chaque pas contre la tête des chevaux et les timons ou les roues des voitures. Est-on arrivé sain et sauf jusqu'à l'entrée ? on trouve là une allée étroite qui mène à un escalier de cinq pieds de largeur tout au plus : c'est par-là que la foule se précipite en sens contraire. Il n'y a pas d'autre issue pour entrer ni pour sortir. Si le feu prenait à ce théâtre, je conseillerais à chacun des spectateurs de se tenir tranquille dans sa loge et de se laisser griller, car il serait impossible de songer à la fuite. Tel est un des principaux théâtres du roi.

L'intérieur n'est pas très-vaste, mais il est fort joli : cinq rangs de loges s'élèvent l'un au-dessus de l'autre. La salle a la forme d'un fer à cheval, comme tous les autres théâtres de Naples, et dans le fait je crois cette forme la plus avantageuse ; on y gagne beaucoup de

place, et on voit également bien partout. Les décorations sont très-médiocres ; le rideau ne cache pas même toute la scène : il est trop étroit d'une main de chaque côté, en sorte que l'on voit très-distinctement les premières coulisses de droite et de gauche quand la toile est baissée, ce qui dispense les acteurs de faire des trous dans le milieu. La chaleur y est insupportable. On a pratiqué dans le plafond une ouverture ronde qui pourrait remédier à cet inconvénient, si on ne la fermait pas aussitôt que le lustre est monté. On ouvre les loges, et alors le courant d'air est tout aussi incommode. Pour ne pas m'arrêter trop long-temps sur le même objet, je parlerai ailleurs de l'*Opera-Buffa*, qui est excellent.

Le Théâtre-Saint-Charles.

Il est le premier de Naples et le plus grand de l'Europe. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, mais dans tout son éclat.

C'était à la fête du saint qui lui a prêté son nom. La famille royale s'y était rendue en grande cérémonie. Les princesses étaient étincelantes de diamans. Toutes les loges étaient garnies de femmes richement parées, et qui étalaient dans ce jour solemnel tout ce qu'elles avaient pu se procurer de pierreries et de bijous. Il s'agissait d'être vues, et cette suprême jouissance pour les femmes ne leur laissait rien à desirer, car en avant de chaque loge on avait placé un bras doré qui supportait trois flambeaux (je dis exprès *flambeaux*, et non pas *bougies*). Or, attendu que la salle contient quatre-vingt-dix-neuf loges, qu'on se figure la clarté que devaient répandre deux cent quatre-vingt-dix-sept flambeaux, non compris le lustre. Autrefois l'extérieur des loges était garni de glaces, mais on a trouvé, et avec raison, que le coup-d'œil était par trop éblouissant, et on y a substitué des ornemens simples et d'un bon goût, peints en grisaille Ce sont des génies qui sup-

portent des guirlandes de fleurs, des aigles et des lyres, le tout entremêlé de charmantes arabesques. Le plafond seul est bigaré, beaucoup trop bigaré, et très-médiocrement peint. Le parterre, qui est prodigieusement grand, est divisé par des siéges à bras, trop larges, et dans lesquels on est trop commodément, ce qui est cause qu'il n'y entre pas autant de monde qu'il pourrait en contenir, eu égard à son étendue. Au moyen de ces siéges, on peut calculer facilement combien de personnes contient la salle, et ce nombre s'élève tout au plus à deux mille cinq cents. Cette quantité considérable de lumières ferait grand tort aux décorations si elles n'étaient pas sans cela excessivement médiocres. Le rideau est au-dessous de la critique; et je défie qui que ce soit de deviner ce qu'on a voulu y représenter.

Les affiches n'annoncent jamais quand la famille royale doit venir au spectacle; mais on le sait à n'en pas douter dès qu'on lit sur ces tableaux

des rues que le spectacle commencera à vingt-quatre heures. Il ne s'ensuit pas de là cependant qu'il commence réellement à l'heure indiquée, car la famille royale n'a aucun égard pour le public ; elle vient quand il lui plaît, quelquefois deux heures plus tard, d'autre fois une demi-heure plutôt, ce qui n'est pas mieux l'un que l'autre.

On avait annoncé un opéra sérieux, dont je parlerai quand je l'aurai vu ; car, attendu qu'il avait plu au premier chanteur de monter à cheval quelques jours auparavant, et de se rompre le cou, il fallut, au grand mécontement des Napolitains, avoir recours au petit *opéra buffa* pour fêter S. Charles. On commença par un ballet magnifique en cinq actes, et je retrouvai encore là une ancienne connaissance, c'était ma *Vierge du Soleil* transformée en ballet. On s'y était permis un seul changement extrêmement ridicule, qui consistait à transformer Rolla en un ambassadeur anglais, et à faire aussi d'Alonzo un

Anglais; celui-ci reconnaissait dans l'ambassadeur un ancien ami, qui faisait marcher les troupes anglaises sous ses ordres, tambour battant et drapeaux déployés, pour délivrer le couple fidèle. Le maître de ballet avait aussi fait sortir, comme par enchantement, le fruit que Cora porte dans son sein, et il l'avait transformé en un bel enfant de quatre à cinq ans, qui, par sa pantomime touchante, fit sur les spectateurs la plus vive impression. Les soldats de la garde du roi sont excellens à employer... sur le théâtre. Je les ai vus exécuter à la fin d'un ballet, et avec une grande précision, différentes évolutions très-jolies, indiquées par des coups de tambour. Les danseurs et les danseuses se mêlaient à cet exercice, et s'entremêlaient continuellement avec les soldats. Quand ceux-ci avaient ôté la baïonnette du fusil, les danseurs la remplaçaient vivement par des branches de palmiers. Ce badinage m'a paru extrêmement joli; en outre ces cinquante à soixante hom-

mes en uniforme anglais, et dont aucun n'avait moins de six pieds, présentaient un coup-d'œil très-agréable. La première danseuse, signora Trabbatoni, ne danse pas mal; mais c'est une petite personne très-épaisse, et dont la gorge toujours tremblante est tellement volumineuse, que l'on craint à chaque instant que ce poids considérable ne lui fasse perdre l'équilibre. Le premier danseur est un Français très-suffisant et très-vain, nommé Beaulieu, que l'on dit être l'un des premiers sujets de l'Opéra de Paris, quoique je n'en aie pas entendu parler pendant mon séjour dans cette capitale. Il a trouvé moyen d'en faire accroire aux Napolitains à tel point, qu'il reçoit, pour des pirouettes extrêmement communes, des appointemens énormes (*horribile dictu*) de six mille ducats, non compris plusieurs gratifications, et cependant il n'a qu'un talent très-ordinaire.

Le maître de ballets se nomme Gaetano Gioja; il a été pendant quelque temps à Vienne, où ses compositions

n'ont pas trouvé beaucoup d'admirateurs.

C'est une chose assez singulière, mais très-agréable pour les spectateurs, que l'habitude que l'on a contractée en Italie de donner toujours avec un opéra sérieux deux ballets, l'un héroïque, et l'autre comique. Cependant je ne conçois pas comment on ne se lasse pas de cette éternelle uniformité de pas et de pirouettes; car qui a vu danser un *solo* les a vus tous, et en a pour toute la vie; au lieu qu'une bonne pantomime est un spectacle attrayant et spirituel. C'est dommage que la véritable pantomime dégénère de jour en jour; les maîtres de ballets conviennent eux-mêmes qu'ils n'y entendent rien; ils font imprimer de gros livres, parce que sans cela personne ne saurait ce qu'ils ont voulu faire; et indépendamment de ces *argumens* (car c'est ainsi qu'ils nomment assez plaisamment le plan des ballets), ils emploient encore à tout moment des inscriptions transparentes ou autres, que

l'on apporte au devant du théâtre, et que l'on déroule aux yeux des spectateurs pour servir à l'intelligence de l'action. Il faut, pour qu'un ballet soit bon, qu'il soit clair et parfaitement intelligible sans aucun secours étranger; tels étaient les deux charmans ouvrages qui eurent tant de succès à Vienne il y a quelques années, *Alcine* et *le Génie de la Forêt,* par Trafieri, le meilleur maître de ballets que je connaisse. Le ballet final comique représenté aujourd'hui a aussi fait les délices de Vienne, à ce que dit M. Gioja; il est intitulé *le Tailleur Tuteur.* Il est d'autant plus drôle, que l'anecdote qui y a donné lieu est véritablement arrivée à Naples. Un jeune officier aime la jolie pupille d'un tailleur, qui lui-même veut en faire sa femme. L'officier loue, dans une maison voisine, une chambre dont le mur mitoyen le sépare de celle de sa bien-aimée. On y a pratiqué une porte secrète, cachée par des habits; par ce moyen, les amans se visitent quand bon

leur semble. Un jour le jeune étourdi veut s'amuser à faire prendre mesure d'une robe neuve à sa belle par son tuteur. Il la fait donc revêtir de beaux habits, puis il mande le tailleur, qui reconnaît à l'instant sa pupille; mais on lui rit au nez de la manière la plus impertinente. Pour s'assurer du fait, il retourne bien vîte chez lui, mais la jeune fille se glisse encore plus vîte de l'autre côté, et il la trouve assise à sa place ordinaire, et s'occupant à tricoter. On ne saurait s'imaginer combien de scènes plaisantes fournit cette situation et ce changement de place. Le grand effet de ce ballet dépend sur-tout de la manière dont le rôle du tailleur est rendu; mais le signor Laneri le joue très-médiocrement. On comprend bien que la scène est double, et se passe dans deux chambres à-la-fois.

Le Théâtre Saint-Charles est ordinairement confié à un entrepreneur; mais comme les artistes se font payer excessivement cher, sans compter que leurs ridi-

cules prétentions vont toujours en croissant, et qu'ils exigent chaque année des sommes exorbitantes, comme le prouve l'exemple de cet insignifiant danseur Beaulieu, il est impossible à un entrepreneur de satisfaire le public sans se trouver en perte. Aussi ne s'est-il trouvé personne cette année qui ait voulu courir les risques de cette entreprise : c'est une société de nobles qui s'est mise à la tête de ce théâtre, et qui le régit.

On pourrait alléguer cependant quelque excuse en faveur de ces hommes qui mettent leur talent frivole à un plus haut prix que ne le feraient les premiers fonctionnaires d'un état. Ils ne peuvent compter en Italie sur aucun engagement solide, ils n'ont point de pension, aucune perspective enfin pour un âge avancé. Si la voix manque au chanteur, si le danseur n'a plus de jambes, il faut qu'ils demandent l'aumône, à moins qu'ils n'aient su mettre à profit le temps de la récolte. L'artiste ne peut jamais espérer que sa place lui sera conservée pendant

plusieurs années, car on n'engage pas même pour une année, mais seulement pour des saisons. Ce temps écoulé, il faut que, semblable à l'oiseau de passage, il aille plus loin chercher sa nourriture. Nulle part il n'est chez lui, il ne peut avoir de ménage monté, conséquemment il a plus de besoins qu'un autre. D'après cela on ne serait pas tenté de leur reprocher les appointemens énormes qu'ils se font donner, s'ils avaient la sagesse d'amasser pour les mauvaises années ; mais ils offrent rarement des exemples de cette prévoyance, et on les voit, pour l'ordinaire, mourir de faim quand ils cessent d'être en état de chanter ou de danser.

Au Théâtre Saint-Charles, les spectateurs sont dans l'habitude de manger, même pendant la représentation, on ne se contente pas pour cela de buffets, comme cela se pratique chez nous, mais dans chaque corridor on place dans le mur, en face de chaque loge, une petite table qui se lève à volonté, et sur laquelle les

domestiques des personnes qui sont dans la loge étalent des confitures et des rafraîchissemens de toute espèce. A cause de la chaleur, toutes les loges sont ouvertes, en sorte qu'on est à portée de se servir.

La rue dans laquelle est situé le Théâtre Saint-Charles est fort large, mais elle est en outre si près du largo di Castello, que les voitures peuvent y circuler commodément sans que les piétons aient à redouter de périr ignominieusement sous la roue. Cependant il faut avant tout que la famille royale soit partie, car sa suite occupe beaucoup de place. Indépendamment des six chevaux qui sont à la voiture du roi et à celle de la reine, toutes deux sont escortées par douze dragons, celle de l'héritier présomptif par huit, et chacun des princes ou princesses par six au moins, ce qui compose en total une troupe de soixante hommes à cheval, dont la plus grande partie porte des torches; aussi je ne conseille à personne de sortir du spectacle

avant que cette armée se soit mise en marche. En voyant cela, je ne pus m'empêcher de songer au bon roi de Prusse, qui n'a d'autre escorte, quand il retourne à son palais, que les bénédictions de ses sujets, et qui, lorsqu'il va se promener à cheval, n'est jamais suivi que d'un seul écuyer, lequel se tient à une si grande distance, que l'on pourrait douter encore s'il appartient au monarque.

CHAPITRE XL.

Le Peintre d'Histoire, Schmidt.

C'EST un pensionnaire du prince de Hesse-Darmstadt; on prétend qu'il est un des meilleurs, même le meilleur peintre d'histoire qu'il y ait à Naples. Si cela est, je plains l'art, car les ouvrages de M. Schmidt ne m'ont point paru inspirés par le souffle divin du génie qui anime tout. A la vérité, une Vénus endormie, qui passe pour son chef-d'œuvre, est assez agréable et d'un assez bon ton de couleur, je ne me permets pas de juger les raccourcis; mais l'Amour qui est auprès d'elle est un garçon beaucoup trop raisonnable; il a l'air de dire à sa mère qu'il n'est pas sain de dormir aussi long-temps. En outre, le peintre lui a fait des ailes qu'un chasseur prendroit assurément pour celles d'un oiseau de proie plutôt que pour celles de l'A-

mour. J'en fis l'observation à M. Schmidt, qui me répondit que c'était des ailes de poulet qu'il avait peintes d'après nature. Je crois que l'un ne convient pas plus que l'autre à l'Amour.

Un second tableau, duquel cet artiste s'enorgueillit, c'est Samson se reposant après le combat contre les Philistins, et recevant de Dalila un breuvage rafraîchissant. Cela pourrait s'appeler de même Hercule et Déjanire, ou s'appliquer à tout autre héros de l'antiquité, car il n'y a rien qui caractérise ce qu'il a voulu représenter; mais je me trompe, M. Schmidt, en peintre habile et spirituel, a voulu que tout homme qui est familier avec la Bible pût reconnaître Samson, car il a eu soin de placer aux pieds du vainqueur des Philistins la redoutable mâchoire d'âne devenue si meurtrière entre les mains de ce jeune héros. Je ne pense pas que l'art puisse s'abaisser à un objet plus pitoyable. Un incrédule ou un homme qui ne connaîtrait pas ce miracle âsinaire, ne croirait-

il pas, en voyant cette peinture, que ce beau jeune homme et sa bien-aimée sont auprès d'une voierie? N'est-ce pas comme si un compositeur employait une corne à bouquin pour représenter la musique pastorale? On ne doit pas peindre un héros qui n'a point combattu avec l'épée; car si le spectateur ne voit que des taloches et des meurtrissures, à la place des entailles et des blessures faites par le fer, un tel tableau, fût-il peint par Raphaël lui-même, ne produira pas sur lui la moindre impression.

M. Schmidt ne pense pas de même; il paraît au contraire avoir la plus haute idée de son mérite, car il fait voir comme une très-belle chose un tableau non encore achevé, représentant les Sabines qui se précipitent avec leurs enfans au milieu des Romains et des Sabins acharnés au combat. Tout cela est bigaré, et froid comme la glace. Je me permis de dire que j'avais vu depuis peu, à Paris, le même sujet traité par David. A cela, M. Schmidt me répondit que la compo-

sition de David était vicieuse, en ce qu'il avait peint Romulus et Tatius à pied, tandis que, selon Tite-Live et Plutarque, ils étaient à cheval. Je dois rendre justice à M. Schmidt, ses deux rois sont réellement à cheval, mais Romulus a l'air d'être à la promenade et semble ordonner au peuple de lui faire place. Tatius fait la grimace, et ne paraît pas trop rassuré. O célèbre David! ne crains pas que je m'oublie jusqu'à établir un parallèle entre toi et ce triste émule! Sans parler du reste, ce dernier a commis une faute impardonnable en partageant l'intérêt, car dans son tableau on voit non-seulement les épouses tremblantes et demandant la paix, mais encore celles qui ont retrouvé leurs époux morts dans le combat, et qui pleurent sur leur dépouille sanglante; pour comble de mal-adresse, il en a fait des figures principales. La décoration du fond n'est à la vérité qu'accessoire, mais un homme qui s'appuie si fort de l'autorité de Tite-Live et de Plutarque devrait sa-

voir qu'à l'époque de l'enlèvement des Sabines on ne connaissait point à Rome les cinq ordres d'architecture. Les premiers temples étaient très-petits et sans apparence.

Les paysages de M. Schmidt valent encore moins que le reste. Celui dans lequel il a peint la fuite de Médée et de Jason pendant la nuit est vraiment au dessous du médiocre; cependant il en parle avec une sensibilité paternelle tout-à-fait risible.

CHAPITRE XLI.

Rega.

On nomme ainsi un excellent lapidaire, digne rival de Pichler, le plus habile que l'Europe possède en ce moment. J'ai vu chez lui des copies qui pourraient tromper Winkelmann lui-même. Il grave aussi des portraits, et l'on peut se faire éterniser par lui, moyennant le prix modique de cinquante onces (un peu plus de cinquante ducats). J'ai vu deux fois chez lui la célèbre ladi Hamilton, ainsi que le paysagiste Hackert. Tous deux ne laissent rien à desirer.

Sa collection de têtes antiques est très-considérable, et l'examen de chacune d'elles vous transporte, comme par enchantement, dans les plus beaux temps de l'art chez les Grecs. Si l'on est assez heureux pour être présenté à son épouse, et pour obtenir de sa modestie qu'elle

veuille bien jouer une couple de sonates sur la harpe, on peut se flatter d'avoir passé à Naples quelques heures délicieuses, car elle excelle dans la musique presque autant que son mari dans la gravure.

CHAPITRE XLII.

Le Chevalier Calcagni.

Il serait très-malheureux que tous les hommes eussent un but unique, vers lequel ils tendraient continuellement, sans jamais regarder à droite ou à gauche. A la vérité chaque but serait mieux atteint, car l'arbre qui n'a qu'une cyme à nourrir vient beaucoup plus vîte et mieux que celui dont le suc a cent branches à parcourir; mais alors où trouverait-on des hommes qui s'étonneraient de ces résultats heureux, qui les admireraient, et qui les feraient tourner à l'avantage de la société? Nous ne sommes que trop portés à n'envisager les choses que sous un seul point de vue; que serait-ce donc si chacun de nous n'avait qu'un but unique? Il éprouverait nécessairement pour tout le reste une apathie insurmontable, et

l'espèce humaine se diviserait ainsi en autant de sectes qui se mépriseraient mutuellement et se moqueraient les unes des autres. Il faut donc rendre justice à chacun, et je me fais un plaisir de reconnaître ici le mérite du brave chevalier Calcagni. Il est né à Palerme, et son unique occupation, à laquelle il se livre de toute son ame, est de recueillir les vieilles médailles de son pays, la Sicile. La collection qu'il possède, sans être précisément nombreuse, est précieuse par le choix des objets qui la composent. Toutes ses médailles sont très-bien conservées, quelques-unes même pourraient le disputer, pour la perfection et le fini, aux meilleurs camées. Bien entendu qu'il recueille en philosophe, et qu'il cherche à faire tourner au profit de l'histoire et au progrès des sciences ses connaissances profondes dans une partie ingrate et obscure. Les amateurs de médailles, les antiquaires et les historiens seront étonnés de la quantité de découvertes

qu'il a faites, et dont ils verront le détail dans un ouvrage auquel il a travaillé depuis plusieurs années, et qui est en ce moment sous presse. J'en vais donner quelques exemples.

Plaute parle, dans ses comédies, de deux rois de Syracuse, qu'il nomme Fintias et Liparo. Mais attendu que les historiens ont coutume de se croire beaucoup au-dessus des poëtes et de les dédaigner, le bon Plaute est le seul qui ait conservé ces deux noms; on n'a jamais voulu croire que ces deux rois eussent réellement existé; on dit même que l'académie de Paris a prouvé, dans un mémoire très-scientifique, que ce n'était qu'une plaisanterie de l'auteur comique. A la vérité on possédait bien quelques médailles de Fintias; mais on le regardait comme un simple seigneur d'Agrigente. Quant au roi Liparo, on a cru fermement jusqu'ici qu'il était impossible d'en trouver aucune trace; mais Calcagni prouve par des médailles récemment découvertes,

que Plaute n'était point un menteur et que Fintias a été véritablement roi de Syracuse. D'abord on ne donnait jamais aux seigneurs d'Agrigente le titre de *Bazileus* (roi); ensuite, chacune de ces médailles porte l'effigie de Diane Conservatrice, qui n'était révérée sous ce titre que par les habitans de Syracuse. Ce qui concerne le pauvre Liparo est encore plus singulier. Calcagni avait découvert que l'on possédait quelques médailles de lui, mais que, trompé par la ressemblance de noms, on avait cru jusqu'à présent qu'elles tiraient leur origine des îles de Lipari. Ainsi voilà deux rois rétablis dans leurs droits, du moins quant à leur nom, qu'ils auraient mieux fait d'immortaliser par de belles actions, et j'ose dire avec quelque orgueil que c'est à un *auteur dramatique* qu'est due la gloire de les avoir arrachés à l'oubli. Tel prince jette aujourd'hui sur les poëtes un regard dédaigneux, qui

sera fort heureux peut-être que dans quelques milliers d'années un poëte veuille bien prendre la peine d'annoncer à la postérité le nom de ce prince, qu'on aurait à jamais ignoré sans lui.

Entre autres médailles de Ségeste, qui a fondé Ségesta, Calcagni en possède une très-remarquable par une inscription écrite en langue punique ou phénicienne, tandis que toutes les autres sont en caractères grecs; ce qui prouve que la langue phénicienne était encore en usage en Sicile au commencement du règne de Ségeste, et qu'elle s'est éteinte peu après. Plusieurs médailles du tyran Agathocle, d'exécrable mémoire, portent les traces du jugement infaillible de la postérité. A peine fut-il mort, que le peuple s'empressa de détruire, autant que possible, tout ce qui était susceptible de rappeler sa mémoire. Ses médailles portaient d'un côté la figure de Diane, que le peuple fit changer en celle de Jupiter *Imberbis*; l'autre côté représentait la foudre, et

on y substitua un aigle, symbole de la liberté des Syracusains; cela fut fait avec tant de précipitation, que l'on voit encore aujourd'hui distinctement, sur quelques-unes de ces médailles, la tête de Diane et les traces de la foudre. Probablement les habitans avaient mis dans la tombe du tyran quelques-unes de ces pièces ainsi mutilées, afin qu'il pût payer son passage à Caron. Que chaque tyran se représente la confusion d'Agathocle lorsqu'il parut devant le nautonier des enfers, et que celui-ci considéra d'un air railleur et malin la pièce de monnaie qui lui était présentée par le monarque défunt. Je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer un tableau qui peigne mieux à l'homme encore vivant ce qu'il doit attendre de la postérité, et qui fournisse une carrière plus ample aux réflexions sur la conduite que l'on doit tenir dans le monde. Il serait digne du pinceau de Guérin.

Calcagni possède une quantité consi-

dérable de médailles sur lesquelles est empreinte l'effigie de la nymphe Aréthuse, protectrice des Syracusains, et qui sont très-remarquables en ce que l'on a observé pour sa coiffure la mode qui était alors le plus répandue. Elle est coiffée de mille manières différentes, ce qui semble prouver que cette variété tient à l'amour du changement, et non pas à la fantaisie de l'artiste. Ainsi ces médailles pourraient passer pour le *journal des modes* les plus anciennes du monde. En les considérant, on se croit presque transporté aux premiers temps de la chrétienté, car on aperçoit une croix sur plusieurs des portraits qu'elles représentent; mais cette croix remonte aux Egyptiens (car il est bon de savoir que les chrétiens n'ont rien imaginé de nouveau), et elle était déja chez eux, Dieu sait pourquoi, un symbole d'immortalité. Aussi ne doit-on pas prendre toutes les anciennes tombes pour des monumens chrétiens parcequ'on y voit une croix.

Nul doute que les fidèles n'aient ainsi rendu souvent leurs hommages à des monumens païens.

Calcagni emploie tout son esprit pour prouver que quelques médailles d'or du roi Géron ou Hiéron, qui sont dans le cabinet de Paris, sont fausses; mais je crois que son amour pour la collection qu'il possède le porte un peu trop loin. Cependant il montre une suite très-complète de médailles de ce Géron, qui le représentent depuis son jeune âge jusqu'à sa vieillesse (il régna au-delà de cinquante ans), et on reconnait évidemment dans chaque tête la différence d'âge. La grandeur et l'empreinte des médailles d'or de Paris s'accordent parfaitement avec quelques-unes des médailles de cuivre qui sont dans le cabinet de Calcagni; mais il prétend que ce sont les siennes qui ont servi de modèle aux autres. Il me semble que cela ne prouve rien, car il est très-possible que dans le cours de cinquante années, Géron ait fait frapper une fois des médailles d'or semblables

à celles de cuivre. Dans tout cela je ne vois qu'une chose évidemment positive, c'est que Calcagni ne possède aucune médaille d'or de Géron. Peut-être cet article pourra paraître long à bien des lecteurs; cependant j'y dois ajouter avant de le finir, que le chevalier Calcagni est l'homme le plus poli et le plus affable, et qu'il mérite la plus grande considération, autant par son caractère que par ses connaissances.

CHAPITRE XLIII.

L'Archevêque de Tarente.

C'est un homme aimable, humain, et qui porte la figure la plus spirituelle. Il possède beaucoup de bons tableaux et une collection de vases étrusques qui sont, à ce qu'on assure, d'un grand prix. J'avoue que je n'ai aucun goût pour cette espèce de curiosités. On a beau me mettre sous les yeux des vases de la plus haute antiquité et me les vanter comme infiniment rares et précieux, je ne puis jamais y voir autre chose que des pots sans apparence, le plus souvent ébréchés et ornés de caricatures dont le dessin me parait pour l'ordinaire très-incorrect; car qu'on n'imagine pas qu'ils soient réellement tels que Winkelmann et Hamilton les ont fait graver. Ils ressemblent aussi peu à ces gravures, que les portraits

en miniature d'une princesse vieille ou laide, que l'on envoie aux princes étrangers pour les engager à l'épouser, ressemblent à l'original. J'ai vu çà et là, par exemple, chez M. Heigelin des vases étrusques imités, et ornés de peintures charmantes; eh bien! j'aurais sans balancer donné la préférence aux modernes; ce qui prouve que je ne suis qu'un idiot, qui ne sait point apprécier le mérite d'un mauvais barbouillage antique: je considère toujours avec la bouche béante ces grands amateurs qui s'extasient devant ces pots, et qui y découvrent, avec les yeux de leur imagination, des perfections qui m'échappent à moi, mortel aveugle et indigne de les admirer. Je crois encore fermement que Winkelmann, Hamilton, et autres grands hommes, se sont souvent moqués du monde et d'eux-mêmes. On fait un éloge pompeux d'une collection superbe en ce genre qui se trouve à Nole. Je n'ai pas voulu la voir. On la grave maintenant avec

magnificence; plusieurs feuilles ont déja paru. Probablement, cette fois comme tant d'autres, on trompera encore l'univers par de beaux dessins qui ne ressembleront pas aux originaux. Les hommes ne sont jamais plus ingénieux que quand il s'agit de donner du mérite, ou de le disputer.

L'archevêque de Tarente se glorifie sur-tout de sa collection de médailles, et dans le fait elle est unique sous plusieurs rapports. Il en possède plus de deux mille de Tarente seulement. On croyait autrefois que parmi les médailles de cette ville il ne s'en trouvait que trois ou quatre en bronze, mais on en voit chez lui au-delà de quarante. Celles d'or sont sur-tout très-belles. Les antiquaires avaient à-peu-près décidé jusqu'ici que les médailles sur lesquelles on voit un hibou appartenaient à Athènes; mais l'archevêque en montre plusieurs qui ont ce signe, et qui ont incontestablement été frappées à Tarente. Quelquefois aussi son imagination le trompe,

comme cela arrive à presque tous les antiquaires. Par exemple il a un vieux fenin, sur lequel on voit un homme à cheval, enveloppé dans un ample manteau, et qui tend la main; derrière lui est un objet que l'on pourrait prendre pour un bonnet. Eh bien! que fait de cela le bon archevêque? Le voici. « Lorsque les Grecs étaient devant « Troies, dit-il, il s'écoula un très- « long temps pendant lequel leurs fem- « mes s'ennuyèrent, car elles n'étaient « pas toutes des Pénélopes: elles se « consolèrent avec leurs valets et leurs « esclaves, et il en résulta un très- « grand nombre de garçons. Mais après « le siége, quand les Grecs vainqueurs « revinrent dans leurs foyers, cet ac- « croissement de leurs familles ne fut « pas du tout de leur goût, et ils chas- « sèrent impitoyablement tous ces bâ- « tards. Le besoin réunit ces jeunes « gens; ils se formèrent en troupe pour « courir le monde et chercher leur sub- « sistance, et prirent pour signe de

« ralliement un bonnet. ». Il ajoute que ces médailles ont été frappées à l'occasion de ce départ, que la main étendue signifie le voyage dans les pays lointains, que le manteau flottant indique la même chose, et qu'enfin le bonnet démontre jusqu'à l'évidence la vérité de cette assertion. Le bon prélat ne s'est apparemment jamais fait la question qui se présente ici naturellement: Par qui ces médailles ont-elles été frappées? Est-ce par les Grecs eux-mêmes, pour éterniser leur propre honte, ou par ces jeunes gens que l'on a chassés à demi-nus, et qui certe étaient loin d'avoir de quoi monter l'appareil nécessaire pour frapper des médailles? Il pourrait tout aussi peu prouver qu'une grande plaque carrée en cuivre est, comme il l'annonce, un *ex-voto* que les Romains ont consacré après la bataille qu'ils perdirent contre Pyrrhus, parce qu'ils y virent pour la première fois des éléphans. Cependant tous ces doutes ne me vinrent dans l'esprit que lorsque

j'eus quitté l'aimable archevêque, car tant qu'on l'entend parler on est disposé à croire aveuglément tout ce qu'il dit.

CHAPITRE XLIV.

Le Peintre de Paysages, Denis.

Je dois d'autant plus admirer le peintre Denis, que le ciel ne m'a pas donné le moindre goût pour les paysages; mais tout ce qui excelle, dans quelque genre que ce soit, échauffe mon cœur et a droit à mes hommages. Ce fut chez l'ambassadeur français Alquier, homme extrêmement aimable et fort instruit, que je vis pour la première fois un paysage de Denis, ce qui m'inspira le desir de visiter son atelier. Il finissait un ouvrage ravissant. Jamais le Poussin ni Hackert n'ont produit sur moi une semblable impression. Le Poussin a sur Denis l'avantage d'être mort, ce qui maintiendra quelque temps encore sa supériorité; mais aussitôt que Denis sera dans le séjour des ombres, les muses et les hommes lui assigneront

indubitablement la première place. On dit que son plus grand mérite consiste dans les lointains, mais que ses premiers plans sont souvent défectueux (c'est précisément le contraire de ce qu'on trouve dans les ouvrages de Hackert). Les *animaux* de ce pays-ci lui reprochent encore de mettre des *animaux* flamands dans ses paysages italiens, et font sur lui cent autres critiques aussi subtiles et aussi minutieuses.

Le tableau dont je parle ne représente pas seulement un paysage, il est animé par une action historique très-intéressante; c'est peut-être pour cela qu'il m'a si vivement ému. Le tonnerre a embrasé une chaumière, on la voit en flammes. La paysane s'enfuit tenant son nourrisson dans ses bras; son mari veut faire sortir de l'écurie son cheval, qui, ainsi que font tous les animaux dans un incendie, se montre rétif, rue, et a renversé d'un coup de pied un autre enfant du villageois. Les bêtes à cornes ont été déja poussées hors de l'étable, et on les

voit errer ça et là en mugissant ; un taureau s'élance vers un pont voisin, jeté sur un ruisseau ; mais le chien, fidèle à son devoir, court et s'oppose à son passage. Les rochers grisâtres du haut desquels se précipite le ruisseau sont extraordinairement beaux (ce tableau est destiné au général Soult, et aura un pendant gai). J'ai vu aussi chez lui une peinture très-fidèle de la dernière éruption du Vésuve, ainsi que plusieurs excellentes études du même objet.

Un des meilleurs paysages de Denis appartient au général Acton. Le peintre l'avait fait emballer par son ordre, pour le faire transporter en Sicile ; mais il nous dit qu'il avait de fortes raisons de croire que ce voyage serait différé, et qu'il recevrait l'ordre de le déballer incessamment. Il est tellement accablé de commandes, qu'on ne trouve presque jamais rien de fini dans son atelier ; car à peine a-t-il donné le dernier coup de pinceau à un paysage, qu'on vient l'enlever aussitôt, dans la crainte qu'il

ne céde aux vives instances des étrangers jaloux de posséder ses charmans ouvrages. Cependant il est à remarquer qu'il se fait payer excessivement cher; un seul de ses tableaux coûte depuis 1800 jusqu'à 2000 ducats de Naples, ce qui fait environ 3000 écus d'Allemagne, ou 12,000 livres de France.

Quiconque voudra voir à Naples une collection des meilleures peintures de Denis, Hackert et Reinhardt, tous trois excellens maîtres, doit visiter l'honnête banquier Heigelin. Je conseille encore à celui qui n'aimera pas les tableaux de se procurer son adresse s'il veut faire la connaissance d'un vieillard aimable et franc, et de la plus intéressante famille.

CHAPITRE XLV.

Une Scène d'horreur à Naples.

En passant un jour dans une rue populeuse de Naples, je vis, devant la boutique d'un cordonnier, un attroupement considérable de gens qui regardaient une pauvre femme étendue par terre, du moins à ce que je présumai, car tous les regards se portaient en bas. Comme je ne néglige aucune occasion d'observer le peuple et de le prendre sur le fait, je m'approchai, et je vis une femme mourante. Aussitôt j'entendis sortir de la bouche de plusieurs assistans ces paroles, qui me déchirèrent la cœur : « Elle meurt de faim » ! L'aspect de cette créature souffrante ne confirmait que trop ce que je venais d'entendre; c'était un misérable squelette à demi-couvert de haillons, et qui

pouvait avoir trente à quarante ans ; elle était couchée sur le pavé, tout contre la boutique du cordonnier; il était visible qu'elle luttait contre la mort. Tous ceux qui passaient par là s'arrêtaient un moment pour considérer cet horrible spectacle, puis ils poursuivaient leur chemin, personne n'était tenté de la secourir. Toujours poussé par les allans et les venans, j'arrivai enfin près de la mourante. La bourse à la main, je priai de tout mon cœur Dieu et même la Sainte Vierge que quelqu'un daignât avoir pitié d'elle, mais inutilement. J'entrai dans la boutique du cordonnier, et j'y trouvai le maître avec deux ouvriers ; je leur offris tout ce que j'avais sur moi pour faire entrer cette femme dans la boutique, et la mettre au lit, mais en vain ! un des ouvriers se mit même à rire; oui, vraiment !... il me rit au nez, sans doute parce que je parlais mal l'italien. Il est consolant pour moi de croire que si la mourante n'entendit point mes paroles, elle comprit

du moins mes gestes, et que son dernier regard, qu'elle porta sur moi, fut témoin de mes efforts pour la soulager : je dis son dernier regard, car elle mourut à l'instant même. Je ne voulais pas le croire, et persistais à demeurer près d'elle, dans l'espoir de lui faire donner du secours, lorsqu'un homme, que je pris pour un médecin, s'arrêta, lui tâta le pouls, dit froidement: « Elle est morte », et passa outre. Je me retirai aussi, mais sans sortir de la rue : je voulais voir comment cela finirait. Le cadavre demeura là pendant un bon quart-d'heure, et fut visité par des milliers de spectateurs; au bout de ce temps, les sbires vinrent et l'enlevèrent. Maintenant je dénonce cette horreur à toute l'Europe; je dis hautement : LE 4 DÉCEMBRE 1804, ENVIRON ONZE HEURES DU MATIN, A NAPLES, DANS LA RUE GIACOMO, L'UNE DES PLUS RICHES EN POPULATION, UNE FEMME EST MORTE DE FAIM ! ! ! !

Le même jour je vis le roi partir pour la chasse; il était entouré de vingt ou trente chiens, qui étaient tous gras et bien nourris.

CHAPITRE XLVI.

Les Catacombes.

L'ENTRÉE de cette bibliothèque de la mort est tout près d'une petite église de Saint-Janvier, laquelle est située dans la partie la plus reculée de la ville. J'appelle les catacombes une *bibliothèque*, car les hommes y sont rangés sur des tablettes, où ils semblent attendre que l'Éternel vienne les ouvrir et les feuilleter au jour du jugement. Il est difficile de décrire avec clarté et d'une manière intelligible ces habitations de l'autre monde; cependant je veux l'essayer.

Une large caverne se présente devant vous; vous y descendez avec des flambeaux allumés. Là, on vous montre un autel qui renfermait autrefois le corps de S. Janvier, et, derrière, une espèce de chaire en pierre, incrustée dans le mur, et du haut de laquelle les

premiers disciples du Christ prêchèrent, dit-on, la foi : c'est ce que je n'oserais assurer. Cependant il est certain que cette chaire est très-ancienne, et qu'elle n'a pas été placée là sans raison. Ce qui semblerait militer en faveur de cette opinion, c'est que les premiers fidèles n'étaient pas assez riches pour construire de belles églises, et qu'il est très-possible qu'ils se soient servis de cet emplacement s'il leur a paru commode. Peut-être aussi y a-t-on célébré l'office des morts avant de porter les cadavres dans la caverne. J'adopte cette dernière supposition, et je me retrace en idée la représentation de cette cérémonie.

Le brancard sur lequel repose le corps, sans cercueil, est placé devant la chaire du vieillard, qu'on n'appelait pas encore évêque à cette époque; il bénit le mort, et les assistans prient à voix basse. Maintenant les porteurs soulèvent le brancard, les flambeaux précèdent, le cortége s'enfonce dans la caverne sombre. A mesure que les torches avancent, on dé-

couvre les rues spacieuses de cette ville souterraine, vaste domaine de la mort; ces rues sont taillées en arcades, qui s'étendent dans tous les sens, et qui sont assez hautes et assez larges pour ne point déranger l'ordre de la marche. Plus le cortége avance dans la rue qu'il a choisie, plus elle semble longue; la lumière des flambeaux s'affaiblit; elle ne paraît plus, dans l'éloignement, que comme un feu follet qui salue en passant chacune de ces retraites silencieuses; car on a taillé dans le roc, à droite et à gauche, pour ceux qui dorment d'un sommeil éternel, des lits bas et étroits, à-peu-près comme ceux qu'on voit sur les vaisseaux. Semblables aux cellules des mouches à miel, ces cases sont rangées les unes au-dessus des autres. Les petites sont destinées aux enfans, et les plus grandes aux hommes faits. Tous reposent là, sans aucune distinction; le riche oisif, l'homme puissant, y sont souvent placés au-dessous du mendiant ou du citoyen le

plus obscur. Le cortége parcourt ainsi plusieurs milles au milieu de ces habitans muets, en cherchant une place pour le nouveau venu. Enfin, un lit nouvellement fait se présente; c'est là qu'on dépose ce cadavre, qui va dormir tranquillement, peut-être à côté de son ennemi mortel. On place devant l'ouverture une pierre, sur laquelle est gravé son nom; puis les vivans le quittent, car déja leurs flambeaux touchent à leur fin; ils cherchent avec inquiétude à retrouver leur chemin, car s'ils s'égaraient en prenant une rue pour une autre, et que leurs flambeaux vinssent à s'éteindre, leur voix suppliante ne pourrait percer la distance qui sépare de la terre ces voûtes immenses, et personne ne viendrait à leur secours. Dans leur désespoir, ils iraient, en tâtonnant, de tombe en tombe, et s'égareraient de plus en plus dans ce noir labyrinthe, jusqu'à ce qu'enfin, à demi-suffoqués, à demi-morts de faim, ils creuseraient leur propre fosse avec leurs ongles.

Qu'on ne prenne pas cette description

pour une extravagance poétique; plus d'un curieux trouva la mort en ces lieux, soit qu'il eût pénétré trop avant, soit que son flambeau se fût éteint. Les voûtes ont été creusées sans ordre; elles semblent, pour ainsi dire, être un jeu du hasard ou du caprice. Trois étages souterrains, soutenus par d'innombrables piliers, s'élèvent l'un au-dessus de l'autre: tantôt on monte, sans s'en apercevoir, à l'étage supérieur; tantôt on risque de tomber à travers des crevasses dans l'étage inférieur, qui a été comblé en partie par les tremblemens de terre. On peut, si l'on en a la fantaisie, parcourir ainsi plusieurs milles dans ce monde souterrain, qui s'étend, dit-on, jusqu'à Pouzzoles. La plus grande partie de ces innombrables lits de mort est vide, beaucoup sont encore occupés par des crânes et des ossemens. Appartiennent-ils à des martyrs chrétiens, à des infidèles, ou à ceux qui moururent de la peste il y a deux cents ans? c'est ce que j'ignore et ce dont je ne m'embarrasse guère. Nos deux conducteurs

nous assurèrent avec une pieuse confiance que c'étaient les restes des martyrs. A mon départ d'Allemagne j'avais promis à un ami de lui rapporter un os des Catacombes, je me ressouvins ici de ma promesse, et je demandai en grace qu'on me permît d'en prendre un. Mon guide y avait à-peu-près consenti, mais un petit vieillard qui portait le flambeau s'y opposa très-sérieusement. Le guide, dans l'espoir d'une bonne récompense, chercha à le tranquilliser, en lui représentant que c'était par dévotion que j'avais fait cette demande; j'appuyai ce qu'il dit, et le vieillard céda. Il entra dans une des tombes, choisit longtemps, en rejeta plusieurs, sous prétexte qu'ils étaient trop gros ou trop pesans, et me donna enfin un petit os, qu'il baisa avant de le remettre entre mes mains. Ils exigèrent de moi la promesse de ne jamais révéler ce pieux vol à aucun Napolitain; je la leur fis; et, content de mon butin pourri, je me hâtai de regagner le pays des vivans.

Je n'ennuyerai pas le lecteur en lui racontant les différentes conjectures que l'on fait sur l'origine des Catacombes; d'ailleurs, il me faudrait pour cela les copier dans d'autres livres qui sont dans la main de tout le monde. Comme les interprétations les plus simples me paraissent les meilleures, je me range volontiers du côté de ceux qui prétendent que l'on a tiré de cette montagne, de la terre et des pierres pour bâtir, qu'ainsi la caverne et les voûtes se sont formées naturellement, jusqu'à ce qu'enfin, à force de creuser et d'aller en avant, il devint impossible d'en faire sortir les matériaux; qu'un homme conçut l'excellente idée de placer là les morts, afin de faire occuper aux hommes, après leur mort, les trous qu'ils avaient creusés pour se construire des demeures sur la terre. Ce projet trouva beaucoup d'approbateurs, et il fut mis à exécution du temps même des païens, ainsi que le prouve un grand nombre d'inscriptions et d'urnes cinéraires.

CHAPITRE XLVII.

Les Théâtres de Naples.

J'AI déja dit quelque chose sur cet objet à mon arrivée à Naples, et j'y reviens encore avant de partir. Un Allemand qui se flatterait de passer agréablement ses loisirs d'hiver en fréquentant les théâtres de Naples se tromperait fort, à moins qu'il n'eût le goût tout-à-fait . . . . italien. Mais en général les Allemands ont conservé la vieille habitude d'aller au spectacle pour voir une pièce; aussi ne veulent-ils pas entendre tous les jours pendant trois mois de suite le même opéra, quand même la musique aurait été composée par sainte Cécile. Cela est fort indifférent aux Italiens, qui ne vont au spectacle que pour jaser; à peine daignent-ils honorer de leur attention tel ou tel trio ou quatuor. Aussitôt que l'un de

ces morceaux favoris commence, il se fait un silence général, à-peu-près comme les canards et les oies, qui se taisent spontanément quand ils entendent un coup de fusil, pour recommencer à barboter de plus belle dès que le bruit a cessé. Dans le drame sans musique, il n'y a guère qu'une scène qui est en possesion d'arrêter leur babil, encore faut-il que les acteurs crient jusqu'à s'égosiller, autrement il arrive que la scène se passe sans que l'on y fasse attention.

Le Théâtre des Florentins est le seul où l'on joue le drame, la comédie, et des tragédies pendant le carême seulement. Cette troupe, qui est fort bonne, a le malheur, commun en Allemagne, de posséder une directrice qui, malgré son âge et ses flasques appas, a la fureur de jouer exclusivement les premières amoureuses. Quand le rôle est trop jeune pour elle, elle met la pièce de côté, comme elle a fait l'année dernière pour mes *Deux Frères*, qui avaient été représentés

avec le plus grand succès. Je lui proposai pour ce rôle une jeune et jolie personne qui me parut avoir du talent; mais la monotone et maniérée signora Lanzetti trouva cette usurpation dangereuse pour elle, et me refusa. Le vieux Pinotti a confirmé le premier jugement que j'avais porté sur lui, dans tous les rôles que je lui ai vu jouer, et qui sont en grand nombre. C'est un excellent comédien, que je puis comparer tantôt à Iffland, tantôt à Eckhof. Il est très-bien secondé par la plupart des acteurs. Ils jouent fort peu d'ouvrages originaux, par la raison très-simple qu'ils n'en ont pas. Leurs Federici, Albergati, Sograti, Rossi, etc., sont autant d'auteurs extrêmement médiocres et pauvres d'imagination; les actions qu'ils représentent sont romanesques et jamais romantiques; elles manquent presque toujours de motifs; enfin les caractères sont tracés faiblement, et presque jamais juste; ils n'ont ni tact, ni sentiment des convenances; j'en donne pour exemple

le Chirurgien d'Aquigrana. Un chirurgien, enthousiaste de son art, s'est procuré le corps d'un homme mort sur la roue, pour le disséquer ; mais au moment où il va commencer l'opération, il aperçoit quelques légers mouvemens qui lui font soupçonner que le malheureux n'est pas mort; il lui donne des soins, et parvient heureusement à le rendre à la vie. Eh bien ! on a fait de cela une pièce en cinq actes, pendant lesquels ce pauvre roué se promène continuellement sous les yeux du public. Il signor Sograti a traité le même sujet dans *la Demoiselle d'Oxford.* La pauvre fille est accusée de vol, traînée en prison, et condamnée à être pendue. Heureusement son amant, qui étudie la médecine, lui apporte un breuvage somnifère ; on la croit morte, et comme suicide on la livre à l'université pour servir de sujet aux élèves. On la voit couchée au milieu de l'amphithéâtre, et entourée des instrumens de chirurgie ; les étudians arrivent pour assister à la dissection ; mais, ô prodige !

la morte se réveille, et tombe dans les bras de son amant. Cela n'est-il pas bien touchant? *La Dame Prudente* même, à l'exception de quelques bonnes scènes, m'a paru un ouvrage très-médiocre, et je n'ai pas appris sans étonnement que cette pièce fût de Goldoni. Toute la finesse de cette femme consiste à mentir impudemment à son mari, et à se glisser furtivement, quoiqu'en tout bien tout honneur, dans la prison de son amant, pour guérir son époux de la jalousie qui le tourmente. Pour l'ordinaire on ne donne que des pièces traduites de toutes les langues. J'ai déja fait mention de quelques bagatelles de Duval, traduites du français; j'ai vu aussi *l'Ecossaise* de Voltaire et *les Deux Grenadiers*, farce dans laquelle Brunet amuse les Parisiens au Théâtre-Montansier. *Le Chaudronnier*, tiré de l'espagnol (1), est le triomphe de l'excellent Pinotti.

(1) M. Kotzebue se trompe; cette pièce est traduite du danois.

On étudie maintenant une pièce traduite de l'anglais. J'ai déja parlé du *Sacrifice de la Mort,* tiré de l'allemand. J'ai vu aussi *Misanthropie et Repentir*, mais seulement pendant un acte, car on l'avait tellement défiguré qu'il me fut impossible de rester jusqu'au bout. On a supprimé le rôle de Péters, et on l'a remplacé par une fille du vieillard qui mendie chez Meinau, dont on a fait un anachorète. Qand Meinau a mis la bourse dans la main du vieillard, il n'agit pas, comme le devrait un misanthrope qui a fait, pour ainsi dire, le bien malgré lui; il souffre que ce vieillard le remercie à genoux, et que son domestique lui baise les mains, après quoi il débite une longue tirade philosophique sur les motifs qu'il a eus de donner cet argent. On m'a dit que la pièce était ainsi massacrée d'un bout à l'autre. Par exemple, le comte ne paraît pas avant que Meinau l'ait sauvé; et remarquez bien que ce n'est pas de l'eau qu'il le tire, mais qu'il

arrête un cheval fougueux sur lequel il était monté, et qui l'emportait à travers champs. Mais je crois en avoir dit assez pour que le lecteur soit convaincu que l'on a indignement gâté mon ouvrage.

On joue aussi l'*opéra-buffa* au Théâtre des Florentins, alternativement avec le drame, et la troupe est encore meilleure que celle des comédiens. La prima donna, signora Millar, est à la vérité un peu grasse; mais sur ce corps épais, sur ce sein trop volumineux, s'élève une tête charmante, de laquelle sort une voix enchanteresse. Pellegrini a la plus belle basse-taille que j'aie jamais entendue. Casaccio est un bon bouffe à qui la nature a donné une figure très-plaisante. Le ténor, Bianchi, quoique très-bon, devait être encore meilleur avant d'avoir perdu la force de sa voix dans une maladie qu'il a faite à Londres. L'opéra que l'on jouait presque tous les jours se nomme *l'Equivoque des Epouses*; c'est le même sujet que la comédie connue en Allemagne

sous le titre des *Méprises d'une Nuit;* seulement, comme à l'ordinaire, l'opéra était infiniment moins spirituel que la comédie. La musique, qui est du fils du célèbre Guglielmi, est très bonne, mais elle baisse vers la fin.

Enfin j'ai vu et entendu l'opéra sérieux du Théâtre S.-Charles. L'auteur de la musique a été rudement puni de la témérité, qui l'a porté à composer une *Iphigénie en Aulide* après Gluck. Il s'appelle Vittorio Trento. Sa musique passe pour être savante; je suis de cet avis, car elle est ennuyeuse comme tout ce qui est savant. La prima donna, signora Perotti est une laide, épaisse et vieille personne, dont le chant ne fait pas oublier la figure; on l'a placée en face d'un Achille, qui, à défaut d'un castrat, est joué par une femme, signora Gazzotti, elle chante bien, joue mal; au total le couple ne vaut rien. Je me tais sur les autres, qui se tiennent humblement dans les bornes de la médiocrité. Le misérable auteur de cette *Iphigénie* porte un nom bien pom-

peux; il s'appelle signor don Giuseppe Cavaliere Pagluica de Conti di Manupello; il n'est pas à présumer qu'avec un nom comme celui-là on puisse faire quelque chose de bon. Il avoue dans la préface qu'un poète célèbre (Métastase), a traité ce sujet avant lui, mais il lui reproche d'avoir trop servilement imité Euripide et Racine, tandis que lui, au contraire, a préféré se rapprocher d'Apostolo Zéno, et que le goût du public étant changé, il a cru nécessaire de lui donner une autre Iphigénie, afin que la scène lyrique ne fût pas privée de ce beau sujet. Le lecteur n'attend pas sans doute que je lui présente un extrait de cet ouvrage d'écolier. Les décorations, peintes par Domenico Chelli, m'ont paru très-médiocres; l'orchestre, très-faible, est bien loin d'égaler en précision et en expression celui de l'Opéra de Paris. Bref l'attente merveilleuse que les relations des voyageurs m'avait fait concevoir du grand Opéra de Naples a été totalement

déçue. Les cavaliers qui sont à la tête de cette entreprise en font le plus pompeux éloge dans la dédicace qu'ils adressent au roi, et dans laquelle ils ont l'impudeur de le comparer à Auguste; mais le public leur témoigne d'une manière très-désagréable qu'il n'a pas de confiance dans leurs promesses. Aucun théâtre de Naples, n'est plus désert que le beau théâtre de S.-Charles; c'est vainement que l'on cherche à y rappeler les spectateurs, tantôt par une illumination, tantôt par un nouveau pas de deux. On attribue principalement cette désertion au prix exorbitant des places, que les entrepreneurs ont porté très-haut cette année, afin de payer les médiocres et impudens danseurs qu'ils ont fait venir de Paris (Une loge au troisième rang coûte sept ducats). Mais quoique le parterre soit trop bon marché en proportion (il ne coûte qu'un demi écu), il n'en est pas moins désert.

Le troisième théâtre de Naples se nomme *Théâtro-Nuovo;* on n'y joue

que l'opéra-buffa. J'y ai vu jouer les *Amours d'Automne* ou *les Vendangeurs*. La musique et les chanteurs n'étaient pas très-mauvais, sur-tout un bouffon qui, je crois, se nomme Gennaro Lucio, et qui n'a d'autre défaut que d'être un peu âgé. La prima donna est tout-à-fait insignifiante. Ce théâtre, comme tous ceux de Naples, est bâti en fer à cheval, il a cinq rangs de loges, il est décoré simplement, mais d'une manière agréable à l'œil.

On peut en dire autant du quatrième, nommé *Del Fondo*, qui est le plus grand après celui de Saint-Charles, et qui a sur tous les autres l'avantage d'être situé sur une place spacieuse. Cependant il est très-peu fréquenté. La troupe de l'ancien Polichinelle, Giancola, y joue quelquefois. J'y ai vu, par exemple, une pièce dont les bons Allemands mes compatriotes auraient été enchantés, *Le Mariage Africain*. On y entend deux chœurs de musique turque qui ne visent à rien moins qu'à déchirer le timpan des audi-

teurs ; on y voit deux armées défiler à-la-fois, une belle princesse montée sur un palefroi vivant, et suivie de deux femmes montées sur deux haridelles également vivantes ; un roi maure sur son éléphant, et son général qui caracole sur un coursier fougueux. Le tonnerre tombe ; les naufragés nagent jusqu'au rivage. Vient ensuite une bataille dans laquelle on tire d'une manière effrayante. Que faut-il de plus? Eh bien ! ce n'est pas tout, et il doit s'y passer des choses encore plus étonnantes ; mais je n'en dirai rien, car je n'ai pu y tenir, et je suis sorti à la fin du premier acte.

Giancola joue quelquefois aussi ses farces sur *il Theatro-Nuovo;* j'ai vu là *le Miroir du Monde ;* mais ce serait perdre de l'encre et du temps que de les employer à rendre compte de cette bouffonnerie. Le Polichinelle, espèce de farceur vêtu d'une chemise blanche ordinairement sale, la figure noire et la tête couverte d'un haut bonnet de forme pyramidale, joue par-tout les premiers rôles ; mais comme il parle toujours

dans le dialecte napolitain, et que d'ailleurs ses plaisanteries tiennent à la localité, elles n'ont aucun sel, et deviennent tout-à-fait nulles pour les étrangers. Ces gens sont dans l'habitude d'annoncer leurs pièces ; et je veux, pour l'instruction de plus d'un directeur allemand, donner ici un petit échantillon de leurs affiches. « Depuis long-temps, y est-il « dit, on ne produit plus rien sur la scène « qui rappelle les terribles combats et les « sanglantes batailles des Africains. Ce- « pendant l'histoire de cette nation pré- « sente des faits trop marquans, des « événemens trop mémorables, pour « ne pas enflammer l'imagination des « poètes. Un auteur anonyme a composé « sur un de ces sujets une pièce à spec- « tacle pour la troupe de Giancola, qui « n'épargnera ni peines ni sueurs pour « la représenter dignement. Elle est in- « titulée *les Mariages Africains*, ou *la* « *Prise de Tombueto par Polichinelle*, « *le jouet des vagues et le vainqueur* « *des Maures*. Les costumes sont neufs,

« les décorations n'ont jamais servi, Po-
« lichinelle joue le premier rôle. Nous
« osons nous flatter que le public béné-
« vole sera satisfait de l'exécution, etc. »

Ordinairement Polichinelle joue sur un plus petit théâtre, et il n'en loue un grand que pour les pièces à spectacle, et pour une soirée seulement. En général il joue plus d'ouvrages originaux que les autres théâtres ; cependant il ne dédaigne pas les traductions ; en un mot, il tire parti de tout. Pourvu qu'une pièce présente un domestique ou tout autre personnage susceptible d'être travesti en Polichinelle, peu importe que le reste soit sérieux ou pathétique. J'en donne pour exemple *Zémire et Azor*.

Toutes ces scènes burlesques sont écrites dans le dialecte napolitain, qui est aussi peu intelligible pour les Toscans, que le jargon du Casperl de Vienne l'est pour un Saxon.

Je n'ai point vu le cinquième théâtre, appelé *San-Ferdinando ;* il est presque toujours fermé, et l'on n'y joue que des

farces pour Polichinelle. Il est situé à l'une des extrémités de la ville; du reste il est aussi beau et aussi bien bâti que les autres.

Le sixième théâtre est uniquement consacré aux marionnettes. On peut le voir une fois. La salle est passablement grande; elle a un rang de loges, et est de plus fort agréablement ornée. Les décorations sont joliment peintes, et les marionnettes (de la taille d'un enfant de dix à douze ans) très-bien habillées. Leurs mouvemens sont très-naturels, seulement elles marchent mal; les gens qui les font mouvoir déclament aussi juste que dans tous les autres théâtres, et les pièces qu'elles représentent ne sont pas du tout mauvaises; seulement, comme le parterre est composé de toutes sortes de gens, et que la salle est basse, l'air qu'on y respire n'est pas tout-à-fait pur. Les personnes de la haute volée, qui sont habituées au dialogue spirituel des maisons de jeux, prétendent qu'il est indécent de se montrer à ce spectacle.

Je me souviens aussi d'avoir vu à Berlin un théâtre de marionnettes qui était fréquenté par toute la bonne compagnie; la clique des auteurs nouveaux prétendait que c'était là la véritable comédie, et que ce spectacle devait être préféré au grand théâtre national; ces messieurs avaient raison, s'ils prenaient leurs ouvrages pour mesure de la portée du théâtre.

Il y a encore d'autres petits spectacles où s'exerce Polichinelle, mais ceux-là ne méritent pas la peine qu'on en parle. On y joue plusieurs fois par jour pour le bas peuple, que l'on attire par des affiches bien pompeuses et par les facéties de Polichinelle, qui ne fait point ici partie de la troupe jouante, et dont tout l'emploi se borne à se tenir tout le jour sur une table en dehors de la salle, pour attirer le public par des bouffonneries et par l'énumération fastueuse des belles choses qu'il doit voir dans l'intérieur. Quand le jour tombe cet homme allume un flambeau, et se fait

éclairer par les polissons de la rue; il a vraiment des poumons infatigables. L'odeur d'ail et la chaleur sont insupportables dans cette petite salle. On a le plaisir de voir ses voisins se frotter et se gratter tant que dure la représentation; et il est presque impossible de sortir pendant que l'on joue, car outre que la salle est remplie comme un œuf, chacun est si occupé du spectacle, qu'il ne voit, n'entend rien, et ne se dérangerait pas pour un empire.

La cour ne fréquente ordinairement que le Théâtre Saint-Charles; quelquefois, mais rarement, elle se montre à celui des Florentins. J'ai eu une fois le bonheur ou le malheur de la rencontrer à ce dernier. Cela peut en effet se regarder comme un malheur, car il faisait un temps très-pluvieux, et toutes les rues adjacentes étaient remplies de dragons qui caracolaient indécemment le sabre nu, et dont les chevaux venaient se ruer jusque sur le peuple. Arrivé à la dernière rue, chacun

était obligé de descendre de voiture et de faire à pied le reste du trajet, au risque d'être éclaboussé et couvert de boue par les chevaux des dragons. Dans les corridors même, il fallait traverser des rangs de grenadiers impudens qui ne se dérangeaient point et ne le cédaient à personne. La cour, en arrivant, augmenta encore le danger, car elle était précédée par un détachement considérable de dragons, qui se partagea des deux côtés du théâtre, et qui foula impitoyablement contre les murs tous ceux qui se trouvèrent là par malheur. La sortie était bien pire. Bref, je conseille à quiconque voudra voir le Théâtre des Florentins, de s'informer auparavant si la cour y va ce jour-là, et dans ce cas, de rester à la maison. Je crois que ces précautions, suggérées par la méfiance, sont peu propres à augmenter l'amour du peuple. Quel contraste pour un Prussien, quand il songe à la simplicité de son bon roi et de son aimable reine, qui craignent même de se faire attendre!

Ici la cour a la louable coutume de fixer l'heure à laquelle le spectacle doit commencer, et de ne jamais s'y trouver. Souvent on lit sur l'affiche, *Par ordre supérieur, le spectacle commencera à cinq heures du soir;* eh bien, il ne commence en effet qu'à sept heures et demie, et d'autres fois à quatre heures et demie. Il importe peu à la cour que le public s'ennuie à l'attendre ou qu'il arrive trop tard. Véritablement il est très-inconsidéré de montrer avec aussi peu de ménagement au peuple le mépris qu'on a pour lui; on se prive par-là des témoignages volontaires de son affectation, et des épanchemens libres, qui seuls ont du prix pour un bon prince, et qui garantissent la sureté du despote.

CHAPITRE XLVIII.

La Manufacture de Porcelaine.

Le magasin de la manufacture royale de porcelaine n'est comparable, ni pour la richesse, ni pour la perfection, à ceux de Berlin, Vienne et Dresde. La matière même semble moins bonne, ou du moins le blanc a une teinte jaunâtre. Les peintures ont un caractère dur. Ce sont en grande partie des copies des antiquités d'Herculanum et de Pompéia, ou du moins on se l'imagine. « Si les « autres pays, dit-on, vont plus loin « que nous dans certaines choses, « nous avons les meilleurs modèles « de peintures ». C'est ce que je pourrais nier, au moins s'il est question des chefs-d'œuvre enfouis dans ces villes. Il en est des peintures antiques comme de certains ouvrages de poésie, que l'on ne peut traduire en aucune

langue étrangère : si on les copie, on leur ôte le voile sous lequel la respectable antiquité cachait leurs défauts. Cette remarque peut recevoir ici son application à chaque pas. Excepté quelques vases, les formes de tous les autres objets sont grossières et d'un mauvais goût. La seule chose dans laquelle cette manufacture surpasse celle de Dresde, c'est la fabrication des figures en biscuit. La collection en est très-nombreuse et très-variée. Plusieurs belles statues antiques, telles que le Laocoon, ont été copiées avec assez de succès. On voit le buste de la reine, d'un pied de hauteur environ ; sa physionomie ne nous dit rien de ce que Gorani a écrit à son sujet, et qu'il a inventé sans doute pour faire briller son esprit. Je n'ai pu m'empêcher cependant de desirer que Berlin fût en état de nous procurer sur nos autels domestiques une telle image de la Divinité. Les prix des objets de la manufacture de porcelaine de Naples sont très-élevés, et

le débit en est peu considérable, car les étrangers trouvent mieux par-tout ailleurs, et la porcelaine est beaucoup trop propre pour les nationaux.

CHAPITRE XLIX.

Quelques Chefs-d'Œuvre dans les Palais des Grands.

FOLKMANN indique plusieurs palais qui n'existent plus, ayant été détruits en partie pendant la révolution, et il ne fait pas mention d'autres qui n'existaient pas encore de son temps. — Il y a dans le palais du prince Santabona une riche collection de peintures, qui est contenue dans une salle et sept ou huit chambres. On trouve dans chacune de ces chambres, pour l'usage des étrangers, des notices qui indiquent le sujet des peintures et le nom des auteurs : ces tables sont en italien, en français, en allemand et en anglais. C'est une attention bien délicate de la part du prince; mais il a peut-être eu tort de faire inscrire sur sa liste tant de noms célèbres, qui donnent la plus

haute idée de sa collection ; car quand on regarde les tableaux qui sont attribués au Titien et à Raphaël, on reste étonné, on regarde la bouche béante, et l'on cherche en vain les beautés qu'on croyait y trouver. Je ne suis pas assez connaisseur pour oser assurer que les morceaux que le prince Santabona attribue aux plus grands maîtres ne sont pas réellement l'ouvrage de leurs pinceaux ; mais quoique je ne sois pas initié bien avant dans les secrets de l'art, je puis dire cependant que si réellement ces ouvrages appartiennent aux grands maîtres, ce sont les plus mauvais qu'ils aient produits. J'excepte d'abord *la Flagellation de Jésus-Christ*, beau morceau de Rubens, et qui lui fait honneur. Il est excellent à tous égards, et je le place au rang des meilleurs tableaux que j'aie vus à Naples : c'est dommage seulement que le choix du sujet ne soit pas heureux ; car qui peut considérer long-temps un homme qui reçoit des coups de fouet, et voir

ruisseler le sang sur tout son corps ? — Je pourrais indiquer aussi *le Martyre de Ste Cécile*, par le Dominiquin, dont les tableaux ont le grand mérite d'être vrais: c'est un poète rempli de clarté; mais j'ai aussi à lui faire le même reproche qu'à l'autre sur le choix du sujet; en outre le coloris me paraît un peu dur. A l'occasion *d'une Ascension de Jésus-Christ*, par Vasari, j'ai remarqué qu'il y a bien peu de peintres qui sachent exprimer fidèlement les différentes sensations humaines. Jesus-Christ plane déja sur les nuages, et l'on voit dans l'éloignement un groupe de jeunes gens qui le regardent : quel vaste champ pour l'ame du peintre ! Mais ces têtes expriment tout au plus un regard curieux, ou un étonnement stupide. — Le prince a donné quatre mille ducats pour un petit tableau de l'école de Raphaël; je ne sais pas bien quel en est le sujet, une partie de ce tableau est gâtée, ce qui en reste est un joli mélange. Ceux qu'on appelle connais-

seurs sont dans le fait de bien drôles de gens; ils dépensent beaucoup d'argent pour faire croire qu'ils voient mieux que les autres hommes, et leur prodigue vanité ne peut cependant pas empêcher que de temps en temps un étranger désintéressé ne s'aperçoive de leur travers et ne s'en moque. — On trouve chez le prince Santabona tous les maîtres de l'école italienne; mais le plus souvent on n'en trouve que le nom; quant à moi, à l'exception de quelques belles têtes, il ne m'est rien resté dans la mémoire, que le souvenir des morceaux que j'ai déja cités, quoique cette collection soit immense.

J'ai trouvé le cabinet de tableaux du duc del Gesso bien inférieur au précédent; je croyais d'abord qu'on voulait se moquer de moi. Les deux tableaux qui étaient couverts d'une toile n'auraient jamais sans cela attiré l'attention. C'est ainsi qu'une beauté surannée met un voile, pour donner au moins des espérances flatteuses. Je ne puis rien dire de

plus de la collection du duc del Gesso, car j'ai eu le bonheur de l'oublier tout-à-fait.

Le ministre français Alquier est un amateur et un protecteur des arts; sa collection de peinture est à la vérité peu considérable, étant tout entière dans son cabinet de travail; mais elle n'est composée que de morceaux choisis. Seulement je ne voudrais pas avoir dans ma chambre d'étude l'excellente tête de S. Jean que l'on présente sur un plat; le grand peintre, dont j'ai oublié le nom, a imité la nature dans cette circonstance d'une manière horriblement fidèle.

Le marquis Berio est un cavalier des plus riches et des plus instruits, ce qui se trouve rarement réuni. Il est possesseur d'une bibliothèque choisie, composée de dix mille volumes à-peu-près, que lui-même a classés suivant les différens genres de littérature. Son palais immense, situé dans la rue de Tolède, est orné, avec beaucoup de goût, de bas-reliefs qui sont pour la plupart du

célèbre Canova. Je trouvai ici un tableau original de Tischbein, un de nos compatriotes; j'avais déja vu et admiré quelque part en Allemagne une copie de ce tableau. Un homme fait et un jeune homme reviennent de la chasse, à cheval, avec leur gibier; ils traînent aussi derrière eux un lion qu'ils ont tué; le jeune homme est tout-à-fait nu. Ce tableau est d'un style antique, l'auteur l'a composé en poète, c'est un morceau d'un grand effet. — Le marquis a un jardin qui ressemble aux jardins merveilleux de Sémiramis, car il se trouve au second étage; mais ce qui lui donne un grand avantage sur les fameux jardins de Babylone, c'est un pavillon dans lequel on voit un superbe groupe de Canova, représentant Vénus et Adonis. On présume bien, et avec raison, que ce n'est pas un des meilleurs ouvrages de cet artiste; mais le plus faible ouvrage de Canova (si l'on peut se servir de cette expression) est encore si beau, qu'un homme pourvu de quelque sen-

que sensibilité aura dans le premier moment de la peine à y trouver des défauts.

Un étranger doit chercher à se faire introduire chez le marquis Berio par une personne connue ; outre les objets d'art, il y trouvera un homme d'une société agréable, qui s'occupe des sciences, qui parle parfaitement plusieurs langues de l'Europe, et qui est aussi un excellent père de famille. Je crois enfin n'avoir aucun reproche à lui faire, si ce n'est que quelquefois il pousse trop loin ses civilités envers ceux qui le visitent.

CHAPITRE L.

Les Etudes.

ASSURÉMENT personne ne devinerait ce que l'on comprend à Naples sous cette dénomination. La bibliothèque royale et la collection des statues antiques sont désignées collectivement sous le nom d'*études;* mais qu'on ne s'imagine pas pour cela qu'on y aille pour étudier. A la vérité, la bibliothèque est ouverte tous les jours au public, depuis huit heures du matin jusqu'à une heure après-midi : moi-même, pendant mon séjour à Naples, j'y ai passé plus de vingt matinées, et jamais je n'y ai trouvé d'autres personnes que quelques écoliers et ceux que le devoir forçait d'y rester. C'est bien différent à Paris ; il y a dans toutes les salles des gens qui veulent s'instruire : ils sont assis à de longues tables, et les sous-bibliothécaires

ont assez à faire de chercher les livres qu'on leur demande; j'y ai même trouvé des Turcs qui feuilletaient des livres arabes. Ici personne ne pense à lire ni à feuilleter, tout est désert, mais n'en est pas plus tranquille pour cela. Les domestiques et les ouvriers sont si peu habitués à voir travailler des étrangers, qu'ils chantent à pleine voix, et crient continuellement, sans penser qu'ils peuvent interrompre quelqu'un. Le bibliothécaire est un homme honnête, qui écorche un peu le français. Comme il avait reçu un ordre du roi de me laisser voir et parcourir sans obstacle tous les manuscrits de la bibliothèque, il eut l'honnêteté de me faire préparer une chambre particulière, dans laquelle je croyais ne pas être interrompu; mais un homme qui n'était point un écolier, et qui, sans y être obligé, demeurait là tous les jours pendant quatre heures à-peu-près, parut à ces gens quelque chose de si étonnant, qu'à chaque instant ils ouvraient la porte, et

c'était tantôt l'un tantôt l'autre qui venait me considérer avec étonnement, jusqu'à ce qu'enfin ils furent habitués à ma figure, et cessèrent de m'importuner. On lit à l'entrée principale un réglement gravé sur le marbre, portant, entre autres choses, qu'il est défendu d'offrir quoi que ce soit aux employés de la bibliothèque, auxquels il est également défendu de rien accepter; mais un étranger qui s'arrêterait à cette défense serait regardé de travers, car tous les yeux sont dirigés vers lui, toutes les mains paraissent prêtes à recevoir, et il est obligé de payer fort cher ce qu'il peut voir dans une visite ordinaire.

Le bâtiment est beau et bien orné; un large escalier de parade, artistement distribué, conduit à la grande salle, longue à-peu-près de quatre-vingts pas, et large en proportion. Les murs de cette salle, très-élevée, sont garnis de livres, et il y a une galerie légère en bois, qui règne tout autour à la hauteur du second étage. Les livres sont classés sui-

vant les sciences qu'ils concernent, et à chaque division il y a une petite notice qui indique ce que l'on doit chercher ; par exemple, les poëtes, les grammairiens, les rhéteurs, etc. Les écrits théologiques sont les plus nombreux, quoique, pour ne pas se tromper, on les ait de nouveau subdivisés en différentes branches, comme Pères de l'église, Conciles, Bibles, etc. Pris tous ensemble, ils forment au moins un sixième de la bibliothèque. Bayle est placé dans le nombre des polygraphes ; au reste, la plupart des polygraphes sont Allemands.

On paraît apprécier beaucoup la collection des gravures; elle ne mérite cependant pas d'être citée, en comparaison de celle de Paris.

Il y a une assez grande quantité de manuscrits ; mais on ne peut voir que les morceaux de parade que l'on présente aux étrangers, entre autres une Bible avec de belles peintures, parmi lesquelles j'ai vu avec plaisir que le

serpent qui a séduit Eve, avait une tête de femme; un Homère d'une très-belle écriture, qui est encore plus remarquable en ce que Raphaël y a peint son portrait. Pourquoi? c'est ce que mon guide n'a pu m'expliquer au juste.

On montre aussi un Virgile très-propre; des Lettres de je ne sais quel père de l'église du septième siècle, et enfin un manuscrit de la propre main du Tasse, que ceux qui écrivent d'une manière illisible peuvent regarder pour se consoler.

Je demandai inutilement des manuscrits allemands; on me répondit qu'ils étaient du nombre de ceux qu'on ne pouvait montrer. Les seuls manuscrits remplissent une grande chambre, mais elle n'est pas ouverte au public. On ne peut pas prêter de livres aux habitans, même les plus connus, ce qui est un grand obstacle à l'avantage qu'on pourrait retirer de cet établissement, surtout lorsqu'on n'a point d'équipage, et

qu'on n'habite pas dans le voisinage. Le nombre des volumes est au moins de quatre-vingt mille. La grande salle est ornée de quelques peintures très-médiocres, et pavée en carreaux de différentes couleurs. Il y a un écho assez fort, que l'on peut entendre en poussant un cri au milieu de la salle.

En sortant de la bibliothèque, on descend par le bel escalier, et l'on trouve à droite le passage le plus sale et le plus obscur qui ait jamais existé; c'est là que l'on conserve une superbe collection d'anciens chefs-d'œuvre qui proviennent de la maison Farnèse; c'est là qu'on voit l'Hercule farnésien, irrité sans doute d'être placé dans un lieu aussi indigne de lui; là se trouve Vénus sortant du bain, où elle ferait bien de rester; ici, Flore, et Agrippine, qui doit à peine trouver l'obscurité de ce lieu assez profonde pour sa douleur. Ces beaux morceaux sont si connus, qu'il serait superflu d'en parler ou de les louer. Sous la poussière qui les

détruit insensiblement, ils inspirent encore l'admiration et le respect. On trouve ici un monument de la vanité outrée des femmes, que jamais aucun étranger ne pourra considérer sans rire. Une impératrice romaine, j'ai oublié laquelle, a eu la ridicule fantaisie de faire faire sa statue de grandeur naturelle, à l'âge de soixante ans passés, sous la forme de la Vénus de Médicis. L'impudence d'une vieille femme qui se fait représenter nue est déja quelque chose de très-surprenant; mais il y a réellement de quoi mourir de rire, d'imaginer qu'une vieille tête se fasse représenter avec un jeune corps, dans une posture indécente, et paraissant vouloir cacher des charmes qu'on ne cherchait plus à voir. Ce devait être une mode bien générale chez les dames de se faire sculpter sous la forme de Vénus, car j'ai trouvé une autre copie de la même déesse dont la figure était aussi un portrait; mais ici l'original est bien pardonnable, étant d'une forme agréable

et d'une figure intéressante. Il y a un très-grand nombre de bustes connus et inconnus, ce sont de fort belles têtes; mais malheureusement on ignore de qui sont celles qui ont le plus d'expression. — Plusieurs bas-reliefs d'un grand prix sont enfermés dans des cadres de bois, comme de nos jours quelques peintures d'autel. J'aurais bien voulu me faire expliquer les sujets de quelques-uns, mais nous avions pour guide un écolier imbécille qui savait quelques noms de mémoire, mais qui, passé cela, ne pouvait répondre à aucune de nos questions. Un de ces bas-reliefs, par exemple, représente un jeune héros (que notre homme nous dit être Alexandre), sur lequel un génie s'appuie familièrement; vis-à-vis de lui est assise une jeune fille modeste et baissant les yeux (notre écolier l'appela *Hélène*). Près de lui est Vénus, qui cherche à l'encourager. Au-dessus, on voit la statue d'une déesse qui montre au jeune homme un nouveau chemin pour arriver à la déesse

de la Persuasion. Sur chaque figure est une inscription grecque ; le tout m'a paru d'un travail bien soigné. C'est peut-être Pâris ? alors le reste serait parfaitement d'accord. — Il n'y a point de catalogue de ces précieux chefs-d'œuvre : on dit qu'on s'en occupera ; on le dit un peu tard, et on le fera peut-être encore plus tard. On se flatte aussi qu'il y aura bientôt un local plus convenable pour les recevoir. En effet il serait bien temps, car je gagerais que les chiens de chasse du roi sont mieux logés que l'Hercule-Farnèse.

On trouve malheureusement ici des traces de l'insatiable avidité des Français pour les chefs-d'œuvre des arts. Ils avaient voulu, suivant leur louable habitude, enlever plusieurs beaux morceaux, mais on ne le leur a pas permis ; cependant on montre encore dans une caisse un beau groupe représentant Oreste et Electre, qui a été emballé avec si peu de soin, qu'une jambe a été

brisée, et que le corps d'Oreste est mutilé. Deux termes, avec les têtes de Socrate et d'Homère, sont apprêtés comme si on allait les emporter; sur celle de Socrate il y a une inscription grecque que l'on ne peut lire, parce qu'elle est cachée en partie par des tringles en bois. Avant de quitter les *Etudes*, je dois parler avec reconnaissance d'un homme qui s'est empressé de me donner tous les renseignemens et de me rendre tous les services qui pouvaient dépendre de lui, c'est le marquis Tacconi, l'un des conservateurs de la bibliothèque royale, homme aimable et ami des sciences, dont la maison, belle et spacieuse, ressemble à un temple des muses. Sa propre bibliothèque est considérable, et il possède les éditions les plus belles et les plus rares; sa collection de peintures est peu nombreuse; mais elle est choisie. J'ai vu entre autres chez lui une Madone de Raphaël qui m'a enchanté. L'Enfant-Jésus est à cheval sur un petit agneau.

Cette idée est gracieuse, et l'exécution digne du pinceau de Raphaël.

Une réflexion s'est déja présentée plusieurs fois en écrivant, et dans ce moment elle me revient à la pensée. J'ai vu en France, en Italie, en Allemagne, en Russie, une si grande quantité de peintures que l'on montre comme des ouvrages de grands maîtres, qu'il me paraît tout-à-fait impossible que la durée de la vie d'un homme puisse suffire pour produire autant de chefs-d'œuvre. Prenons pour exemple Raphaël: on sait qu'il ne parvint pas à un âge avancé, puisqu'il mourut, à ce que je crois, à trente et quelques années, et cependant j'ai vu tant de tableaux qui lui sont attribués, que s'ils étaient réellement tous de sa main, il aurait dû en peindre au moins un par semaine. N'y a-t-il donc aucun catalogue authentique de ses ouvrages? Si tous ceux qui sont au palais du Vatican à Rome sont de lui, il me paraît difficile qu'il ait pu

en donner ailleurs. Il est probable qu'une douzaine de ses meilleurs écoliers aura sacrifié sa propre gloire pour augmenter la sienne.

CHAPITRE LI.

Le Trésor Céleste de Ste Brigitte.

POUR faire un peu diversion, et montrer par quelle espèce d'écrit on affermit les Napolitains dans leur profonde superstition, je vais donner ici un court extrait d'un livre qu'on trouve à Naples, non-seulement chez les gens du peuple, mais aussi dans de très-bonnes maisons; c'est dans une de ces dernières, où il servait de consolation à une vieille dame non mariée, qu'on m'en a fait part. Il est intitulé *Tesoro Celeste, etc.*, et contient les révélations de Sainte Brigitte. La vierge Marie lui était apparue, et lui avait ordonné d'aller à Bethléem, si elle voulait savoir comment Marie était devenue grosse. Sainte Brigitte eut une grande joie de pouvoir apprendre comment cela s'était fait;

elle se rendit à Bethléem au temps marqué, et la très-chaste Marie lui raconta tout; elle lui dit, entre autres choses : « Mes parens ne se marièrent « que pour conserver leur chasteté et « accomplir la loi de Dieu. Mais lors- « qu'un ange leur annonça qu'une vierge « naîtrait d'eux, ils voulaient mourir « plutôt que de faire l'œuvre de chair. Il « fallut cependant en venir là, ainsi je « suis plutôt le fruit de la parole de « l'ange, que d'un penchant désordonné. « Dès que mon petit corps fut formé « Dieu lui donna aussitôt une ame, et « y plaça, dès le ventre de ma mère, un « ange pour le garder ». (Pauvres anges! comme on les emploie à tout!)

« Je fus conçue sans péché originel, « et je n'ai jamais péché. Je portais une « mauvaise robe, et n'en ai jamais de- « siré d'autre; mon unique vœu était de « voir la naissance du Messie, et de « pouvoir devenir la servante de sa mère. « Je fis vœu de conserver éternellement « ma virginité, à moins que Dieu n'en

« ordonnât autrement ; dans ce cas,
« j'avais résolu de me soumettre.

« O ma fille ! sois assurée que le bon
« Joseph, avant qu'il m'épousât, avait
« appris du S.-Esprit que ma virginité
« appartenait à un autre, savoir à Dieu.
« Il ne m'épousa que pour me servir
« comme sa maîtresse (*signora et*
« *padrona*), et non pour me traiter
« comme sa femme. Je savais aussi par
« le S.-Esprit que ma virginité devait
« demeurer intacte ; mais lorsque ce bon
« Joseph s'aperçut que, par la puis-
« sance divine, mon corps s'arrondissait,
« il en fut d'abord un peu effrayé, et je
« ne puis trop le louer de ce qu'il se
« remit aussitôt que je lui rappelai cette
« prophétie : que le Sauveur devait naître
« d'une vierge. Il pensa seulement qu'il
« n'était pas digne de servir la mère de
« Dieu. Un ange qui lui apparut en
« songe, le délivra de cette crainte. Lors-
« que le temps de mes couches appro-
« cha, je me rendis à Bethléem, vêtue
« très-proprement, et emportant avec moi

« quelques langes tout neufs pour mon « fils. Quoique je fusse déja instruite « que j'étais destinée à être la reine des « cieux, j'avais soin, comme il con- « venait, du ménage de mon bon Jo- « seph, et mon fils lui obéissait comme « à un père. »

Mais tout cela ne suffit pas à la curieuse Brigitte, elle voudrait bien savoir encore ce qui s'est passé lors de la conception, et Marie a la complaisance de le lui raconter. « Un jour, je vis « une étoile brillante et une lumière « éblouissante, et je sentis une odeur « suave qui me fit presque perdre l'usage « de mes sens. J'entendis alors une voix « qui n'était pas une voix humaine, et « tout-à-coup un ange m'apparut sous « la forme d'un beau jeune homme qui « n'avait rien de terrestre. Il me dit: « Tu accoucheras d'un fils. Je ne lui de- « mandai ni pourquoi, ni quand; mais « seulement, comment cela se pouvait « faire. Il m'assura que rien n'était « impossible à Dieu. Je me soumis, et

« je devins aussitôt enceinte ; mais je « portai mon enfant sans devenir grosse, « et j'ai toujours conservé depuis une « taille déliée ». (On voit que la bonne Vierge se contredit quelquefois d'une manière désolante). « Je n'ai pas été « sujette non plus aux incommodités « ordinaires de la grossesse.

« J'eus cependant quelques inquié- « tudes. Que répondre si l'on me deman- « dait d'où provient cet enfant, quel est « son père? Le diable aurait bien pu inspi- « rer quelques soupçons à mon bon Jo- « seph. Il avait voulu une fois changer de « conduite à mon égard, mais l'ange lui « apparut de nouveau, et lui donna une « semonce; depuis ce temps le bon homme « me servit comme auparavant ; moi, « de mon côté, je travaillais bien et je « mangeais peu. Jamais mon vieux n'a « murmuré, jamais il n'a été impatient; « au contraire, il m'a défendu contre les « mauvaises langues, qui ne voulaient « pas croire à ma vertu ». — (Ah ! c'était là un homme ! heureusement il y en a

encore de semblables). « Il était tellement « mort aux plaisirs de la chair, qu'il ne « me demandait jamais la moindre com- « plaisance. J'accouchai d'un fils sans « douleur et sans blessure, et avec une « telle joie, que mes pieds ne touchaient « pas la terre. Il sortit de mon corps « sans que ma virginité en souffrît. Son « entrée au monde fut l'affaire d'un clin- « d'œil. Il était tout-à-fait propre, et « n'eut pas besoin d'être lavé ; on le « coucha. Je m'agenouillai aussitôt, et « je lui dis : Sois le bien venu, mon « Dieu ! mon Seigneur ! mon Fils ! mais « il cria parce qu'il avait froid. Je lui « coupai alors le cordon ombilical, d'où « il ne sortit ni sang ni matière, et « je l'enveloppai dans des langes bien « chauds. Pendant mes couches je ne « fus ni pâle, ni faible ; seulement mon « ventre, qui était gros auparavant, « tomba de nouveau. Lorsque mon fils « fut circoncis, je conservai bien pré- « cieusement son saint prépuce ; que je « portais avec moi par-tout où j'allais.

« Lorsque par la suite je fus appelée au « ciel, je le confiai à Jean, qui l'a remis « à d'autres fidèles, qui l'ont caché dans « un saint lieu pendant les temps de « détresse; il y est resté jusqu'au mo- « ment où un ange l'a découvert aux « amis de Dieu.

« Je n'ai jamais reçu de purification « comme les autres femmes; je n'en « avais pas besoin. Il n'y a point eu la « moindre crasse sur le corps de mon « fils, et je n'avais que faire de le pei- « gner. Il était grand, n'avait pas trop « de chair, mais il était nerveux, bien « fait et robuste. Il avait les cheveux « roux, de même que les sourcils et la « barbe; cette barbe était longue d'une « palme et large d'une main. Son front « n'était ni trop élevé ni trop étroit, mais « uni; son nez, sans bosse, n'était ni « trop grand ni trop petit; ses yeux « étaient si clairs et si purs, que ses en- « nemis même s'y regardaient volon- « tiers; ses lèvres étaient d'un rose « tendre; il n'avait pas le menton en

« avant, mais il était proportionné ; ses « joues n'étaient pas trop charnues, elles « étaient d'un blanc mêlé de carmin. « Il n'avait pas la moindre tache sur « le corps. Ses cheveux ne se mêlaient « jamais. Il fut long-temps sans pouvoir « mourir sur la croix, parce qu'il avait « reçu de moi un tempérament très- « robuste. »

Nous ne sommes pas encore au bout; la bonne Madone ne se fatigue pas de raconter, avec le vrai babil d'une vieille femme; et Brigitte ne se lasse pas de l'entendre. Voici ce que Marie dit de son assomption. « Dieu ne l'a d'abord « fait connaître qu'à peu de personnes, « parce que des hommes impies n'a- « vaient pas voulu croire à l'ascension « de son fils. Elle a été quatorze jours « dans le tombeau, après quoi Dieu « a envoyé des anges aussi nombreux « que les atomes, qui l'ont portée dans « le ciel ». Un peu plus loin, elle dit que S. Jerôme était l'ami des veuves, et la trompette du S.-Esprit.

Outre ces révélations pures et virginales, ce petit livre contient encore des prières adressées à chacune des parties du corps de Jésus-Christ, par exemple, à ses narines. « Monseigneur Jésus, « puisque tes très-douces narines n'ont « pu être souillées ni par l'haleine du « Lazarre pourri, ni par la puanteur « horrible du traître Judas, sois béni « et loué » ! Plus loin. — « Monseigneur « Jésus ! que ton gosier soit béni ! béni « soit ton estomac et toutes tes en- « trailles sacrées ! Bénis soient tes reins « innocens qui sont élevés au-dessus « de la pureté et de la virginité des « anges ». — Des prières analogues sont adressées à la Vierge Marie. « Bénies « soient tes mammelles toutes saintes, « plus douces que toutes les fontaines « de l'eau la plus douce. Béni soit ton « ventre sacré, plus productif que les « champs les plus fertiles ». Il y a enfin des prières pour toutes les occupations journalières ; même pour se

déshabiller. Les prières pour les enfans et pour la paix entre les hommes sont fort attendrissantes.

CHAPITRE LII.

Les Manuscrits de la Bibliothèque royale, à Naples.

Comme on n'a encore rien publié sur cet objet, et que j'ai eu l'occasion de prendre à cet égard des informations particulières, je crois faire plaisir à tous les amateurs des sciences en leur faisant part de mes remarques. Selon la tradition, cet établissement fut fondé par Robert d'Anjou, augmenté considérablement par les rois suivans, et principalement à l'époque de la conjuration des barons d'Empire, dont les biens furent confisqués et les livres transportés dans cette Bibliothèque, qui devint par-là une des plus considérables, jusqu'à ce que Charles VIII, roi de France, fit conduire à Paris ce qu'il y avait de meilleur, comme un des fruits de sa victoire. C'est une preuve que déja dans ces temps reculés les guerriers français

ne dédaignaient pas les dépouilles littéraires. Cependant il en resta beaucoup, et le nombre des manuscrits (montant à six mille) a été augmenté il n'y a pas long-temps de quelques centaines d'autres, provenant de la Bibliothèque du Vatican, que les Napolitains reprirent sur les Français à Rome, et qu'ils ne rendirent pas au pape, parce qu'ils les regardèrent comme de bonne prise. Mais cette portion de manuscrits provenant de Rome est encore dans le plus grand désordre; on en connaît à peine les titres, et l'on trouve difficilement ce qu'on demande.

On conserve dans une armoire particulière les manuscrits que l'on croit les plus rares; je ne leur disputerai pas ce mérite, mais du reste ils ne m'ont pas présenté le moindre intérêt. Il y en a onze, dont cinq contiennent seulement l'office de la bienheureuse Vierge Marie, en jolis caractères peints, dorés, et avec vignettes; le sixième est un Bréviaire romain; le septième, un Dictionnaire

de Botanique, avec des plantes bien dessinées à la plume : mais il ne va qu'à la lettre E, la mort de l'auteur étant survenue, à ce qu'on dit; le huitième contient les ouvrages ascétiques d'un S. François Borgia; le neuvième concerne l'histoire littéraire de Venise; le dixième contient les thèmes d'un enfant qui a traduit l'Histoire de France en latin (cet enfant était Charles VIII, pour lors infant d'Espagne, père du roi régnant; cette circonstance seule fait le mérite de ce manuscrit, et c'est pour cela qu'il a été le seul de tous les livres et de tous les manuscrits de la Bibliothèque que le roi a voulu voir : autrement il n'a jamais joui d'un seul cahier de ses trésors littéraires); le onzième manuscrit est du Tasse, *Della Bellezza*, où l'on a ajouté l'observation *In cui con sorpresa ravvisasi dell' immortale autore il pessimo carattere* (où l'on remarque avec surprise que l'immortel auteur avait une écriture détestable). Je ne puis m'empêcher de donner

encore à cette occasion un échantillon de l'ignorance des Italiens. Lorsque je vis pour la première fois ce manuscrit du Tasse, le sous-bibliothécaire m'assura que le traité *Minturno della Bellezza*, ainsi que ceux à la suite, *Il Cataneo, delle Conclusioni amorose*, et *Il Ficino dell' Arte*, n'étaient pas imprimés. Comme je n'étais pas bien sûr du fait, je m'en informai auprès d'un homme de distinction (un marquis) qui possède une bibliothèque, et qui passe pour un des grands seigneurs de Naples les plus instruits : il me confirma la déclaration du bibliothécaire. Je conçus l'idée de déchiffrer, s'il était possible, ce manuscrit illisible, et de le publier. J'avais déja perdu une matinée à ce travail, lorsque, par bonheur, il me survint un doute : je me fis donner les Œuvres de Tiraboschi et du Tasse, où, à mon grand dépit et au grand étonnement du bibliothécaire, je trouvai le tout imprimé.

Il ne se trouve ici qu'un seul manuscrit allemand, lequel traite de la métal-

lurgie, des moyens de séparer l'or et l'argent, des épreuves de monnaies, etc. Le bibliothécaire ne sut que par moi son contenu, car jusqu'à ce moment on l'avait inséré au catalogue sous le titre de *Cahier en langue allemande.*

Je fus bien surpris de rencontrer parmi les manuscrits persans et arabes un recueil intitulé *Poésies allemandes;* on peut juger avec quel empressement je le pris: mais il était anglais, bien écrit en caractères allemands, en l'an 1457. Ce livre offre d'abord un grand nombre de recettes pour les femmes en couche et pour d'autres maladies; puis un long roman de chevalerie en vers, *Sir Benys of Hampton;* ensuite un conte, plus court, de *Saint Alexis;* après, un autre, plus long, de *Libraz Distonyus;* et enfin un poème en cinq chants, dont le sujet est une *Griselda:* le copiste a terminé presque tous les chants par ce vers plaisant :

Hic pennam fixi; pœnitet me, si male scripsi.

(Ici j'ai quitté la plume; si j'ai mal

écrit, je m'en repens.) Je connais trop peu la littérature ancienne des Anglais pour savoir si ce recueil est en effet remarquable; je veux seulement, en en faisant mention, attirer l'attention des nationaux sur cet ouvrage. Le titre de *Poésies allemandes* a été, d'après mon observation, changé en *anglaises*.

On trouve ici une quantité prodigieuse de manuscrits grecs et latins, dont, pour la plupart, l'écriture est très-nette. J'avoue cependant que je n'ai pas de goût pour cette espèce de rareté, et que j'aimerais mieux un seul des chapitres perdus de Tite-Live, fût-il même mal écrit, que le recueil superbe des *Lettres de S. Jérôme*, ou les *Epîtres de Bazile le Grand*, du onzième siècle. Le *Josephe*, sur la Guerre des Juifs, écrit en 1403, en beaux caractères, mérite d'être vu. Parmi les manuscrits classiques de Rome, on en trouve plusieurs contenant les *Œuvres de Cicéron*. La Bibliothèque, en général, a beaucoup d'objets doubles, et pourrait, en troquant avec d'autres

Bibliothèques d'Europe, se rendre utile à celles-ci et à elle-même. Il y a beaucoup de manuscrits arabes, entre autres un *Averroës*, un ouvrage sur l'astronomie, et quelques *Korans*. J'aurais desiré pouvoir comprendre un recueil de *Poésies turques*. On trouve aussi des manuscrits chinois et japonnais, écrits sur du papier de la Chine; des œuvres des rabbins, et d'autres curiosités. La véritable valeur, peut-être inappréciable, de cette collection, ne consiste que dans son application à l'histoire. Il est vrai qu'elle concerne principalement l'histoire de l'Italie; mais comme celle-ci est intimement liée à celle du reste de l'Europe, il y a certainement là une mine d'or à exploiter.

Je veux indiquer à l'historiographe quels trésors cachés l'attendent ici. Il trouvera premièrement beaucoup d'histoires de l'Italie ou des états qui en font partie, écrites dans les temps anciens et modernes (parmi les plus anciennes, il y a une *Historia insulæ Siciliæ* de 1318).

Cependant les histoires complètes ne sont pas aussi intéressantes pour l'historien, que le nombre infini de petits ouvrages historiques qui rapportent de simples faits qui se sont passés dans différens lieux, et qui ont été écrits par des témoins oculaires : j'en citerai quelques exemples.

Tiberio Carafa a fait une Histoire de la Guerre d'Italie de 1734, avec des cartes, figures et plans de villes, le tout dessiné à la plume. J'indiquerai aussi une collection de Mémoires historiques en six volumes, et une autre en quatre tomes, ayant pour titre : *Borelli Apparatus historicus ad antiquos chronologos illustrandos, ex vetustissimis documentis Neapolitanorum Archiviorum collectus et alphabetico ordine dispositus;* de plus, un *Recueil de plusieurs événemens du quinzième siècle.* Je citerai aussi l'ouvrage de Domenico Romano : *Enumération des services rendus par Messine aux empereurs et rois ses possesseurs, depuis l'empire romain jusqu'en* 1671 ;

l'*Histoire de l'Assassinat d'Alexandre de Médicis par son frère Laurent*, et cent autres écrits pareils.

Comme je n'ai pas eu le temps de parcourir tous ces manuscrits, je ne puis décidément prononcer sur leur mérite, qui peut être très-différent; cependant j'en ai assez vu pour assurer que le tiers au moins vaudrait la peine d'être lu. A l'appui de mon assertion, je m'arrêterai encore un instant au dernier que je viens de citer, et dans lequel l'action de ce fratricide est défendue, quelquefois dans le style des jacobins. On convient qu'il faut obéir aux princes; « mais, dit-on, faut-il aussi rester sou-« mis aux tyrans, qui eux-mêmes boule-« versent les lois, et insultent à toutes « les bonnes coutumes? Non. Dans ce « cas, les hommes doivent, en dépit de « toutes les lois et coutumes, exterminer « le tyran; et leur action en deviendra « d'autant plus louable et méritoire que « l'exécution sera plus prompte. »

Une autre chose remarquable dans

ce manuscrit est la lettre du fratricide, écrite de Venise, à un de ses amis, quelque temps après l'assassinat. Il commence par dire que l'opinion de ses ennemis lui est indifférente ; qu'il ne croit pas qu'ils valent la peine qu'il se justifie vis-à-vis d'eux; mais qu'il lui importe que son ami sache qu'il n'a point à rougir de lui, car il n'a fait qu'un acte méritoire. Il se défend ensuite avec beaucoup d'adresse, et comme un homme bien convaincu qu'il a fait une bonne action.

Au même recueil est annexée une note extrêmement curieuse à plusieurs égards; c'est la liste de toutes les personnes exécutées à Florence depuis 1420 jusqu'à 1600, avec l'indication de leurs crimes. Elle est marquée au coin de la plus grande authenticité, car elle est extraite des registres de la Confrérie-Noire, qui, à Florence, selon la coutume générale en Italie, prépare à la mort les criminels, et les accompagne à l'échafaud. Il s'y trouve des cas singu-

liers. Par exemple, lorsqu'en 1523 le saint-siége était vacant, par la mort d'Adrien VI, un certain *Pietro Orlandini* paria cent écus, contre un nommé *Benivtenti,* que le cardinal Médicis ne deviendrait point pape. Cependant cela eut lieu, et on le sut bien vîte à Florence. Benivtenti rencontrant Orlandini dans la rue, lui annonça de loin, à grands cris, cette nouvelle, et lui demanda les cent écus. « Tu les auras, « répondit Orlandini; mais il faut voir « auparavant si ce cardinal peut être « pape », en faisant allusion à sa naissance hors du mariage. Benivtenti répéta très-haut le mot *bâtard.* Quelques passans entendirent cette conversation, la rapportèrent; Orlandini fut arrêté sur-le-champ, et décapité. On lui laissa à peine le temps de songer au salut de son ame.

On a ajouté à cette note une observation rédigée dans l'esprit du temps; savoir, qu'Orlandini avait rencontré, quelque temps auparavant, Savanarola,

au moment où celui-ci fut conduit en prison; qu'il lui avait crié d'une manière impitoyable : « Tu vas où tu mérites d'aller » ; et que Savanarola avait répondu : « J'ai du moins le temps de me « préparer à ma conversion ; mais il « n'en sera pas de même de toi. »

Le malheureux sort d'un nommé Bernardino Antinori, nous fournit une seconde preuve très-claire de la soif sanguinaire dont la famille des Médicis était possédée. Ce Bernardino avait osé écrire à Léonore de Tolède, épouse de Pierre de Médicis ; il fut étranglé deux heures après. On ne dit pas le contenu de la lettre, qui renfermait probablement une déclaration d'amour.

Un médecin perdit la tête pour avoir terminé son roman avec une jolie religieuse, et un autre parce qu'il proposait à sa servante ce qu'on ne propose qu'aux garçons.—Je me suis exprès arrêté longtemps à ce manuscrit pour faire voir du moins par un exemple combien de différentes observations non-seulement l'his-

toriographe, mais aussi le philosophe et l'observateur de l'homme peuvent y puiser. Je le répète; il y a de ces recueils historiques par centaines; ils sont ordinairement sous le titre de *Miscellanea* (*Mélanges*). Les révoltes, les conspirations sur-tout, sont racontées plusieurs fois par des témoins oculaires. Les procédures des grands criminels remplissent un recueil particulier.

Il est une troisième source très-importante pour l'histoire, ce sont les collections de lettres, billets, mémoires, conférences, notices, instructions, etc., écrits par les plus grands et les plus célèbres politiques. Je cite, par exemple, le *Journal du duc d'Ossuna;* les *Instructions du cardinal Mazarin aux ambassadeurs près la cour de Rome;* les *Lettres d'Antonini Galatei sur l'éducation de Ferdinand d'Arragon, etc.* Je puis assurer que ces collections sont en grand nombre, et que chacune d'elles est très-volumineuse. Il y en a une, par exemple, qui consiste en dix volumes

in-4°, et comprend depuis l'année 1650 jusqu'à 1720.

Enfin, l'historien trouvera des éclaircissemens intéressans dans les nombreux papiers de familles que l'on conserve ici. Il n'est peut-être pas une seule famille noble en Italie dont on ne trouve l'histoire. — On rencontre aussi parfois des ouvrages qui seraient très-utiles à un historiographe des états du nord. Dans ceux-ci on pourra classer, par exemple, Alexandre Cilli, qui donne la relation des événemens passés pendant trois ans dans la Pologne, sous Sigismond III. Cet ouvrage, écrit à Cracovie, est daté de 1609.

Les amateurs de l'histoire ecclésiastique auront ici un vaste champ à parcourir. Il y a une infinité d'écrits concernant les rapports entre le saint-siége et les princes d'Europe. Il se trouve ensuite un bon nombre d'instructions pour parvenir à la canonisation de quelques saints. Beaucoup d'écrits pour et contre l'établissement de l'inquisition;

pour et contre les droits du clergé; une collection de tout ce qui a été fait contre les Jésuites dans la Chine; l'Histoire de toutes les Hérésies, par exemple, *Remondo istoria dell' Eresie del secolo XVI.* — Plusieurs Traités de théologie, de philosophie, par exemple, sur la question épineuse : Pourquoi Dieu a-t-il tiré le bien du mal, plutôt que d'empêcher le mal tout-à-fait ? l'Histoire des Conciles, etc. Il y a dans cette portion de la bibliothéque un bon livre, c'est celui du jésuite Sgambati, qui a pour titre : *Démonstration qui prouve que tous les vœux religieux sont nuls.* Pour diminuer la force du poison de ce traité hérétique, on a écrit l'observation suivante, savoir : Que le pauvre Sgambati était aliéné lorsqu'il l'écrivit (*Codex scriptus propria manu ejusdem Sgambati, tempore quo demens erat*). Cette preuve n'est pas très-convaincante.

Le cardinal Seripando, qui dans son temps jouissait d'une grande réputation, a considérablement augmenté cette classe

de manuscrits par ses ouvrages. Il s'y trouve, outre son Journal de 1514 à 1562, et son Testament, beaucoup de Lettres originales de grands seigneurs, princesses, cardinaux, moines, etc., avec les réponses écrites de sa main.

En général, les collections de Lettres des personnes plus ou moins célèbres sont très-nombreuses. Il paraît que jadis on avait la coutume, du moins en Italie, de rassembler à la mort d'un homme de quelque célébrité, les lettres qu'il laissait, soit écrites par lui-même ou celles qu'il avait reçues, d'en composer un ou plusieurs volumes, de les accompagner de tables complètes, quelquefois raisonnées, et de les conserver ainsi dans les bibliothèques publiques. Cette coutume est certainement louable, et la postérité apprend ainsi beaucoup de faits qui sans cela seraient défigurés par le temps ou plongés dans l'oubli. Voici quelques-unes des collections les plus intéressantes. Les lettres de Nogarola à ses amis, et leurs réponses, en l'an 1400.

Epistolarum familiarium, lib. I. Il s'y trouve deux sonnets et une canzone de Pétrarque, inédits. — Epîtres latines de Pétrarque.—Lettres d'hommes célèbres. Il y en a une du Tasse à Pellegrino, dont le sujet est peu intéressant, mais qui contient quelques pensées où l'on reconnaît le Tasse. « Ton livre, dit-il par « exemple, m'est parvenu par l'am- « bassadeur de Toscane et il signor At- « tendolo; ces deux hommes sont dignes, « non-seulement de le lire, mais aussi « de le louer ». Les amateurs de la poésie trouveront encore, de Pétrarque, *Carmina latina, Buccolica, Liber Rerum Senilium*, écrit en 1374. — Un *libro de Trionfi*, avec des notes marginales, et une traduction latine de *Jérusalem délivrée*, du Tasse. Ils verront en outre une grande quantité de poëmes composés par des auteurs, pour la plupart inconnus, j'en excepte le pape Ænéas Sylvius, qui, à mon grand étonnement, a laissé *Epigrammata de amoribus Pamphyli.* Il y a des poëmes de l'an 1372, par un

nommé Antonio Bucza. Il y a aussi un recueil de poésies en provençal. Un certain Bragaccia a eu la jolie idée de peindre, dans une suite de madrigaux, l'histoire d'une jeune fille qui se fit religieuse. Il commence par ses premiers sentimens relatifs à cet objet ; l'avant-dernier peint son entrée dans le couvent, et le dernier contient ses remerciemens à ses compagnes qui l'y ont conduite.

Dans la quantité énorme de pièces de théâtre, j'ai distingué *la Saxe convertie*, et *Marie Stuart*, par Della Valle. — Je n'ai d'autre chose à dire aux médecins, dont l'art m'est absolument étranger, sinon qu'ils y trouveront aussi leur part. J'ai feuilleté beaucoup de livres de médecine et de recettes, où l'on n'avait pas épargné les perles, le corail, l'ambre, les os de mort, etc. Les jurisconsultes y puiseront également assez de matière ennuyeuse pour un entretien aride.

Je recommande aux physionomis-

tes, non-seulement le vieux Porta, sur la Physionomie (recueil qui, quoique défectueux, contient beaucoup plus qu'on n'en a imprimé), mais aussi un autre doyen des physionomistes, Pierre Niptoni, qui dès l'an 1488, a écrit un *Tractatus de Physiognomia* avec des caractères que je n'ai pas pu lire. Il se trouve sur la cabalistique un traité en hébreu de Porta, *cum characteribus theutonicis;* l'extérieur mystérieux de cet ouvrage annonce suffisamment que l'art de faire de l'or y est sans doute caché.

Tous les ministres des finances devraient se hâter de lire le traité d'un nommé Spinola, *sur les moyens de pourvoir aux besoins de la cour sans surcharger le peuple.* Si l'auteur enseigne effectivement cet art difficile, son livre sera assurément le plus précieux de toutes les bibliothèques; mais il n'a pas encore été lu, du moins à Naples.

Les antiquaires trouveront, entre autres choses relatives à leur état, un

ouvrage en dix volumes, de Ligorio, sous le titre *Antichita.* Il traite d'épitaphes, d'inscriptions, de monnaies grecques et romaines, de poids et mesures, etc. — Un Traité de Pontanus sur les Tombeaux, attira mon attention; car un philosophe qui donna à une église fondée par lui un bras de Tite-Live pour relique ne peut avoir écrit rien de mauvais.

Dans la situation actuelle des affaires politiques, la cour de Russie pourrait peut-être utiliser un manuscrit de l'an 1716, intitulé : *Nouveau Traité,* ou *Projet sur la défense de l'île de Corfou.* Il mériterait au moins d'être examiné par un homme de l'art. A quoi bon toutes ces collections de manuscrits, si on les laisse pourrir dans la poussière, et si on ne les en retire point lorsque l'occasion se présente ? Si j'étais souverain, j'obligerais mon bibliothécaire à m'indiquer, dès qu'un changement politique surviendrait dans l'Europe, les manuscrits de ma bibliothèque qui

peuvent avoir des rapports à ces différens changemens.

Un Itinéraire de l'univers, daté de 1484, paraîtra peut-être intéressant aux géographes; de même qu'un très-ancien Dialogue sur les différentes Musiques, écrit par l'abbé Oddo, pourra exciter la curiosité des musiciens.

Je vais parler maintenant des manuscrits provenant de la bibliothèque du Vatican; je suis d'autant plus content de les avoir parcourus, que le bibliothécaire m'a dit en confidence qu'il était encore très-douteux si on les garderait, puisqu'on s'attendait à tout moment qu'ils seraient réclamés par le pape. Les principales parties qui composent cette collection sont les mêmes que dans l'autre, à l'exception que l'ensemble présente une physionomie papale; car elle fourmille d'histoires de conclaves, de décrétales, etc. Les Mélanges (*Miscellanea*) sont nombreux; mais il faut les parcourir pour avoir une idée de leur contenu, car le plus souvent les matières

les plus hétérogènes se trouvent réunies dans le même volume : par exemple, des miracles, des mémoires aux princes dans la guerre de trente ans, des disputes théologiques, et des inscriptions sur les empereurs d'Allemagne. Il y a de remarquable pour l'Histoire, une collection en dix volumes, intitulée : *Ouvrages politiques, Instructions aux Nonces, Rapports de plusieurs affaires que la cour de Rome avait avec les cours de l'Europe, et d'autres événemens, depuis l'an* 1500 *jusqu'en* 1600. Comme la cour de Rome se mêlait de tout, il n'y a point de doute que l'on trouvera ici des renseignemens presque certains sur chaque point de l'histoire du seizième siècle. — Plusieurs volumes de notes sur les Annales de Baronius, de même que des Annales ecclésiastiques et profanes, qui me paraissent devoir être de quelque utilité pour l'Histoire.

Pour diminuer la sécheresse inévitable dans un traité de cette nature, qu'il me soit permis de tirer des ma-

nuscrits, sinon les plus rares, du moins les plus singuliers, quelques morceaux choisis pour amuser mes lecteurs plutôt que pour les instruire. Je rencontre d'abord une grande collection d'œuvres satyriques, qu'on ne croirait pas trouver dans la bibliothèque du Vatican, puisqu'on n'y ménage ni les papes ni les cardinaux; Benoît XIII y est surtout fort mal traité, et l'on a fait des épitaphes piquantes pour les cardinaux encore vivans. Par exemple: *Curtio, cardinali Origlio, insanissimo de senectute puero, quòd de justis Dei judiciis nunquam perterritus, pro devoto tamen femineo sexu semper oraverit; ac Gallus, Gallinarius inter Gallinas, Sardanapalo Sardanapalia, mulierum agminibus stipatus vixit.* — Ou *Nicolaus cardinalis judice, turgidus, inflatus, temerarius, arrogans et superbus, imperitus, indoctus, inscius, ignarus, et monogrammus, de sanguinis claritate Adamo antiquior, ob hæc præclarissima merita sacro cardinalium collegio fuit adscriptus.*

Le cardinal Ottoboni est nommé, *Unus de grege porcorum, stuprator, adustus sodomita.* A la fin on dit, *Exonera ventrem viator et abi.* Ces épitaphes élégantes sont suivies d'inscriptions pour les cellules des cardinaux qui se sont trouvés au conclave après la mort de Benoît XIII. Toutes sont des fragmens de la Bible. Par exemple :

PIGNATELLI : *Non est sanitas in carne mea.*

ALBANI : *De stercore erigere pauperem.*

LAMBERTINI : *Delicta juventutis meæ ne memineris, Domine.*

CIBO : *Conturbata sunt ossa mea.*

CARAFFA : *Resurrexit, non est hic.*

KERESZHEGH (Hongrois) : *Bestiæ et universa pecora,* etc.

L'idée des Statues parlantes (*Statue parlanti*), est très-jolie; elle a de l'analogie avec les dialogues des morts, si estimés autrefois. L'auteur rapporte qu'il trouva chez un de ses amis, à la campagne, une belle collection de statues,

qu'il considéra avec beaucoup d'attention; mais qu'ensuite, s'étant couché, il vit en songe ces statues rassemblées autour de lui, et conversant ensemble; et qu'à son réveil, il prit note de leur conversation. Parmi ces statues parlantes sont Jules César, Henri IV, Richelieu, Gustave Adolphe, Wallenstein, Pindare, le Tasse, etc. Jules César commence en disant à Brutus: « Assassin! est-ce donc là la récompense « que tu me réservais pour t'avoir « donné la vie! féroce Brutus!... » Henri IV lui rappelle aussitôt qu'il avait non-seulement séduit la mère de Brutus, mais aussi ses deux sœurs; affront qu'il était impossible qu'un sénateur romain supportât de sang-froid. — « C'est bien à toi à parler d'honneur, « réplique César; ne te souvient-il pas « que tu as voulu faire reconnaître un « de tes bâtards comme premier prince « du sang, etc. ». On voit que les potentats de marbre ne se ménagent guère. — Gustave Adolphe commence un se-

cond entretien par cette exclamation : « J'aimerais mieux être le père d'un « monstre que d'une femme... (faisant « allusion à sa fille, la reine Christine)». — Wallenstein réplique : « Si c'est une « femme, c'est aussi un monstre ». A quoi Pindare ajoute : « Euripide a « dit qu'une femme savante est un « être doublement extravagant ». On trouve en outre, dans ce cahier, plusieurs histoires satyriques, et dans ce nombre on en lit une très-morale, à l'occasion d'un cardinal qui veut devenir pape.

Je prends un autre manuscrit; il contient différens traités sur les sciences, entre autres un sur l'astronomie; des considérations sur les vertus et sur les défauts d'Alexandre-le-Grand, un portrait de Jules César, etc. Ces différens morceaux sont écrits de la main d'un auteur qui n'est pas nommé. Une collection de sentences, datée de 1680, sous le titre de *Sentimens des Héros*, a sans doute été destinée à un prince;

car cet ouvrage renferme de bonnes instructions pour ceux qui sont appelés à gouverner; par exemple, celles-ci : « Il y a des personnes instruites sur « plusieurs objets, et capables de rem- « plir toutes sortes d'emplois; mais les « princes ne doivent connaître qu'une « chose, il faut qu'ils sachent gouver- « ner. — Si les princes connaissaient « leurs devoirs, personne ne voudrait « l'être ». — Il y a cependant, dans le nombre, des sentences qui peuvent être utiles pour tous les états; par exemple: « C'est un grand malheur d'avoir des « obligations à un homme de mauvaise « conduite. — Avant que les hommes « se décident à dire *Je ne sais pas*, ils « laissent souvent échapper des milliers « d'absurdités. — La grandeur ressemble « aux parfums; quand on en porte sur « soi on n'en éprouve plus l'effet. — La « vie la plus heureuse serait un mal- « heur si elle n'avait point de fin. — « On prend plus de peine à paraître « bon, qu'à l'être réellement. — La

« jeunesse est une fièvre ». Ah ! que ne puis-je l'avoir, cette fièvre, toute ma vie ! — « L'aisance contribue plus « au bonheur que la richesse et la gran- « deur. — L'admiration silencieuse est « la seule prière digne de Dieu ». — C'est dommage que l'auteur soit un grand ennemi des femmes ; il se sert de singulières expressions en parlant du beau sexe. « C'est, dit-il, un grand « embarras, dont un honnête homme « ne peut se tirer honorablement qu'a- « vec bien de la peine ». Il pense qu'il n'y a point de mariage parfaitement heureux, parce que l'amour et le mariage sont incompatibles ; car l'homme aurait trop de bonheur s'il en était autrement. Cependant il donne, malgré cela, des notions agréables de l'amour. « Le véritable amour, dit-il entre autres « choses, ne veut que de l'amour. — « La fidélité en amour n'est pas un « mérite, c'est un devoir ». Il compromet la sagesse de nos pères par des paradoxes qui me paraissent hasardés

et faux. Par exemple, « Il faut vivre « avec les hommes comme avec les « malades, il faut tout endurer de leur « part ». Ou bien : « Quand même « Dieu nous aurait créés expressément « pour brûler éternellement en enfer, « il mériterait encore notre amour et « nos adorations ». — J'avoue que je serais incapable d'une soumission aussi passive et aussi pieuse. Il conclud en disant : « Que ces pensées sont d'un « homme qui ne veut pas tromper, et « qui ne craint personne. »

J'ouvre un autre manuscrit, et je trouve une comédie intitulée *Saint Boniface,* ouvrage du cardinal Ruspigliosi. Pour en donner une idée, il ne faut que citer les personnages de la pièce : ce sont l'église militante, l'église triomphante, Aglaé (voilà une réunion infiniment agréable), saint Boniface, un capitaine de dragons, un ange gardien, le diable, Lucinde, et un chœur de soldats. MM. les cardinaux feraient beaucoup mieux, ce me semble, de s'en tenir

à sainte Marie, car sainte Thalie ne leur est pas favorable.

La plupart des ouvrages que l'on trouve ici sont des productions de foux ou de cerveaux brûlés : l'un d'eux, par exemple, a fait un éloge de Clément XI, qui est très-bien écrit, sur du parchemin, et s'est donné une peine incroyable pour le composer entièrement avec des passages de la Bible, de manière qu'il n'y a pas un mot de lui : il n'a pas pris des sentences ou des périodes entières de la Bible, mais seulement des mots isolés, à mesure qu'il en avait besoin : il cite les endroits où il a puisé. Cette composition a pu être pénible, mais n'est pas du tout ingénieuse ; car la Bible contient naturellement toutes les phrases possibles dont un panégyriste peut avoir besoin.

Je passe de cette bagatelle à un recueil intéressant du dix-septième siècle et du commencement du dix-huitième, composé entièrement de projets présentés aux papes pour faire fleurir les

beaux arts, et d'autres Mémoires. On y trouve d'abord des projets détaillés sur l'établissement d'une académie de peinture : ils ont été réalisés depuis. La nécessité de la bonne éducation d'un peintre est prouvée par l'exemple du Titien, qui avait mis à la porte son collègue Tintoret; et par celui de Jean Calvart, qui donnait des coups de bâton au pauvre Dominiquin.

On trouve ensuite une instruction savante sur la vraie manière de faire les descriptions de peintures.—Un ordre donné en 1542 de laisser passer cinquante-huit caisses d'antiques pour le roi de France n'a peut-être rien autre chose de remarquable que la signature de Michel-Ange. — Par une plainte adressée au pape nous apprenons que, sous la direction du négligent Bartoli, beaucoup d'antiques ont été perdues dans les fondations de maisons nouvellement bâties, ou cachées dans un four à chaux, au préjudice des sciences, et au grand déplaisir des étrangers et des

curieux. On prie, d'apres cela, le pape de nommer quelques nouveaux inspecteurs qui s'engagent de servir pour l'honneur et sans appointemens ; on propose, entre autres, le célèbre Maffei. On demande aussi d'indiquer un lieu pour les morceaux qui pourraient être trouvés dans les vignes : le grand corridor qui est devant la bibliothèque du Vatican conviendrait parfaitement pour cela, et bientôt il acquerrait une renommée pareille à celle de la collection d'Arundel à Londres. — (Combien d'antiques des plus rares ont pu être transformées en chaux, avant qu'un amateur des arts ait osé hasarder ce Mémoire !)

Un autre Mémoire de l'an 1700, signé par Montani, indique les réparations nécessaires pour prévenir la ruine totale du Colisée. Il est question aussi dans ce Mémoire des arcs de triomphe de Constantin, de Sévère, de Titus, du Temple de la Paix, etc. Je crois que si l'on continue ces sortes de réparations,

on verra bien encore dans quelques siècles la forme des édifices antiques, mais qu'ils seront reconstruits avec des matériaux nouveaux. — Je lis une plainte amère contre les administrateurs de l'église bâtie dans les Bains de Dioclétien. « Ils « ont, dit le texte, travaillé exprès pour « défigurer ce magnifique édifice par « des ouvrages détestables, pour les- « quels ils ont fait d'énormes dépenses. « Ce grand vaisseau est devenu une pe- « tite église. Les murs sont blanchis, ce « qui a effacé la couleur antique. Les « chapiteaux superbes des huit colonnes « précieuses en granit sont aussi blan- « chis, et on a mis sur les fenêtres des « ouvrages en stuc tels qu'on en trouve « dans les petites églises de village ». On propose plusieurs moyens de remédier à ce désordre. — Une bulle de Pie II, de l'an 1462, qui se trouve par hasard dans ce recueil moderne, excommunie quiconque enlève ou gâte des objets de l'antiquité; et il me paraît assez bien que le pape, pour se conformer à l'es-

prit du temps, donne pour motif, « que « ces ruines annoncent fortement la fra- « gilité de toutes les choses humaines ». Vient ensuite une longue justification de Bartoli, qui, comme on a vu plus haut, avait été accusé de négligence et d'ignorance; ainsi que ses plaintes sur les Anglais qui achètent tant de chefs-d'œuvre et les envoient en secret chez eux. Le pape a mis en marge ses décisions sur chaque article; mais elles sont écrites d'une manière tellement illisible, que je n'ai pu les déchiffer.

On remarque une Lettre de la main de Carle Maratte, en 1706, à l'académie de peinture; il défend avec chaleur la cause d'un nommé Martinelli, que l'académie voulait rayer de ses registres. La réponse est négative, parce que l'affaire est d'une autre nature. — Un rapport au pape, relatif à une vieille muraille qu'on démolissait, prouve qu'elle faisait partie d'une tour bâtie par Léon IV en l'an 849 contre l'invasion des Sarrasins. Il se trouve en outre dans ce re-

cueil une notice des prix décernés par l'académie de peinture; la liste des statues du palais Farnèse; beaucoup d'écrits au sujet du transport de la colonne d'Antonin le Pieux; des descriptions et plans des machines qui y furent employées, etc. J'espère que les amateurs des arts me pardonneront de m'être arrêté si long-temps à ce recueil.—Un autre, contenant une prodigieuse quantité de lettres écrites par les princes et souverains du dix-septième siècle, adressées en grande partie au cardinal Cibo, et qui sont remarquables, tantôt par les objets qui y sont traités, tantôt par le nom de leurs auteurs; ces derniers sont : l'empereur Léopold, le roi Amédée de Sardaigne, et Jean de Pologne, les électeurs Emmanuel et Joseph Clément de Bavière, Anselme de Mayence, Philippe Guillaume du Palatinat, Jean Hugo de Trèves; les comtes palatins du Rhin, les ducs de Holstein, Parme, etc., les comtes de Dietrichstein, Harrach, Kœnigsech, et beaucoup d'autres.—Un

nommé Jules Caballus a écrit un énorme Traité de politique sous le règne du grand-duc Ferdinand II. — Un gros volume, contenant les Poésies d'Ottavio Tronsarelli, est écrit d'une manière illisible ; probablement on n'y perd pas grand chose. — Varchi et Giannotti ont écrit des histoires détaillées de Florence. — Une Biographie du cardinal Dominico Cecchini, écrite par lui-même, et par cela même intéressante, du moins pour moi, car j'aime à voir comment un homme cherche à naviguer entre les deux écueils de la vérité et de la vanité. — La vie du Dante paraît offrir plusieurs choses nouvelles. — Un recueil contenant d'abord des oraisons insignifiantes de tout genre, ensuite une prière à S. Stroppin. (Qui a connu ce brave homme auparavant ? et cependant, pourrait-on le croire ? il était le confesseur... qu'on devine de qui! de notre seigneur Jésus-Christ!) J'ignore s'il a reçu de celui-ci le don de guérir la goutte aux pieds et aux mains ;

mais on lui demande particulièrement la délivrance de ces maux.— Des lettres intéressantes, et enfin une note de tous les passages du Dante qui sont dangereux à lire, terminent ce recueil, formé au hasard. — Un poëme héroïque de Charles-Quint, par un marquis Santinelli; il a vingt chants, dont chacun contient cent stances. Qui aura le courage de le lire? — Des Mélanges philosophiques de Ventuselli, en un gros volume, qui contient entre autres une dissertation sur l'ame; on n'en savait pas plus dans ce temps-là qu'à présent. — Des Mélanges historiques; ce sont de petits écrits remarquables; par exemple, une Relation de l'an 1551, par un nommé Bernardo. Au reste, ce recueil renferme aussi beaucoup de Réponses juridiques, ce qui prouve encore combien peu on doit juger des manuscrits sur leurs titres. Des nouvelles politiques et bulletins de toutes les principales villes de l'Europe, de l'an 1709. Il faut beaucoup de patience pour les lire; mais

aussi on ne trouve nulle part de meilleurs renseignemens sur l'histoire de ce temps-là.

On parle entre autres d'une assemblée à Berlin, des rois de Dannemarck, de Pologne, de Prusse, et de l'électeur d'Hanovre, où l'on traite du rétablissement du roi Auguste. — Dans un volume de mélanges, qui débute par l'*Histoire de la Rose d'or* (solemnité du pape), il y aussi une liste de savans qu'a connus personnellement Gaspard Scioppius, qui les dépeint brièvement dans les notes écrites par lui-même, à côté de chaque nom. — *Tassoni Annales Ecclesiastici;* la première partie manque, la seconde commence avec l'année 1201. — Un gros recueil de comédies d'un nommé Delfini; elles paraissent, avoir pour la plupart, des plans très-intéressans. — Une histoire de la prise de Jérusalem et d'Antioche. L'auteur ne s'est pas nommé. — Mélanges de Politique, dont quelques uns sont importans; par exemple, les votes

de deux cardinaux, sur l'abdication de Charles-Quint. — Capitulation secrète du duc d'Albe. — Rapport de deux médecins, sur une maladie contagieuse, nommée : *In agro Tridentino Morbus lenticularum*, en 1547. C'était une fièvre pestilentielle, accompagnée d'une gale en forme de lentilles ; ce qui fut cause que le concile de Trente fut transféré à Bologne. Il serait bon d'examiner si cette maladie avait quelque rapport avec la fièvre jaune de nos jours. — Un recueil latin, d'une bonne palme d'épaisseur et d'une écriture très-serrée, traite seulement des mœurs abominables des hérétiques, *De nostri temporis pravis Hœreticorum Moribus ;* il est dédié à Paul V. Il prouve clairement qu'un hérétique ne peut être brave dans la guerre, ni fidèle dans la paix ; qu'il ne connaît pas l'amitié, etc. On suppose aux hérétiques, tantôt des crimes épouvantables, tantôt des ridicules. Le pieux auteur se fâche aussi de la mauvaise coutume qu'on a, dans les

écoles des hérétiques, de passer immédiatement des Fables d'Ésope à la théologie. On aura du moins une obligation à ce livre; un chapitre traite des écrits des hérétiques, et cite une multitude de livres que l'on connaît à peine à présent; entre autres des ouvrages satyriques sur la réformation, qui mériteraient bien qu'on en fît la recherche. — L'Histoire de la Reine Charlotte paraît être de la même main qui a écrit les *Sentimens des Héros*, mentionnés ci-dessus. Un chapitre parle de l'antipathie qu'avait Christine dès son enfance, pour les nains, les bouffons, le vin, la bierre, et les poupées; un autre de la confrérie de l'Amaranthe, et de la fête nommée *l'Hôtellerie*, qu'elle avait coutume de célébrer quelquefois avec pompe. Ce fut à l'occasion d'une de ces fêtes qu'elle fonda une société de seize cavaliers et de seize dames, qui portaient sur la poitrine le chiffre A (Amaranthe), entouré de brillans, et qui s'assemblaient ordinairement ch z elle, à la campagne, pour

s'amuser sans gêne. C'est dommage que ce manuscrit soit illisible, ou trop flatteur. — Un volume d'extraits de lettres politiques de 1675; ensuite un recueil de lettres suspectes interceptées, entre autres celle d'un prince napolitain à Jean d'Autriche, pour l'engager à se faire roi des deux Siciles. Puis des écrits politiques; un récit de ce qui s'est passé à Madrid lors de l'arrestation de la princesse de Casignano, en 1641; l'Histoire de Gênes, de 1535 à 1625; le Procès de Francesco Borri, pour crime d'hérésie; la Forme du gouvernement des jésuites, etc. On rencontre après, des choses tout-à-fait différentes, par exemple, un *compendium* de la chiromancie. La table fait aussi mention d'un recueil de lettres particulières, mais elles manquent. — Un manuscrit espagnol, contenant la description des îles Philippines par un prêtre qui y avait séjourné pendant dix-huit ans, peut être très-intéressant, mais je n'entends pas cette langue. —On trouve tout autre chose sous le titre:

Lettere di diversi e notizie : par exemple, les années 1659 et 1660, extraites des Mémoires originaux de Jacques Stuart, pour lors duc d'Yorck, et depuis Jacques II. Sa campagne de 1657, écrite par lui-même, traduite également en français en 1696, et donnée au cardinal de Bouillon. Ce recueil contient aussi la description d'un phénomène lumineux sur la Mer-Adriatique. — Les Missions du père Kofferer. — Un Mémoire secret, écrit à Paris, sur la maladie et la mort de Louis XIV, etc.

Peu de jours avant mon départ de Naples, il survint malheureusement des fêtes, pendant lesquelles la Bibliothèque resta fermée; je fus donc obligé d'abandonner quelques rayons remplis de manuscrits que je m'étais proposé de parcourir. D'ailleurs je sais que l'espèce de catalogue, souvent stérile, que je donne ici, n'a d'autre intérêt que d'exciter l'attention des savans qui viendront dans la suite à Naples, sur des choses qu'ils auraient pu négliger. Si l'on opposait

quelques difficultés à ceux qui desireraient obtenir la permission de feuilleter quelques manuscrits, ils n'auront qu'à s'adresser directement à la reine, qui la leur accordera sans peine.

J'ai fait ce que le peu de temps dont je pouvais disposer m'a permis ; mais il faudrait des mois, des années, pour présenter seulement l'extrait des ouvrages les plus intéressans.

Fin du second volume.

966901

TABLE DES MATIERES

contenues dans ce Volume.

CHAPITRE XXX. *Le Vésuve.* Page 1
CHAP. XXXI. *Caserta.* 53
CHAP. XXXII. *Portici.* 65
CHAP. XXXIII. *La Favorite.* 71
CHAP. XXXIV. *Une Course à Baïa.* 77
CHAP. XXXV. *Pompéia.* 90
CHAP. XXXVI. *Herculanum.* 121
CHAP. XXXVII. *Muséum de Portici.* 123
CHAP. XXXVIII. *Choses qui méritent d'être vues.* 135

Quelques Eglises de Naples.
Sainte-Marie-Soledad.
Sainte-Brigitte.
La Sainte-Trinité.
Le Saint-Esprit.
Sainte-Marie de la Piété des Sangris.
Saint-Laurent.
Saint-Jérôme.
Saint-Janvier.
Saint-Jacques.
Saint-Philippe.
Sainte-Marie-Nouvelle.

Sainte-Claire.
Saint-Dominique.
Saint-Paul.
Saint-Jean-l'Evangéliste.
L'Eglise du Saint-Esprit.
Le Géant.
Le Phare.
La Villa-Réale.
Le Tombeau de Virgile.
Liste des Lettres devant la Maison de Poste.
La Chartreuse.
Le Palais de Villa-Franca, à Naples.
Capo di Monte.
Une Promenade à Pouzzoles.

CHAP. XXXIX. *Théâtres de Naples.* 222

Le Théâtre-Saint-Charles.

CHAP. XL. *Le Peintre d'Histoire, Schmidt.* 348

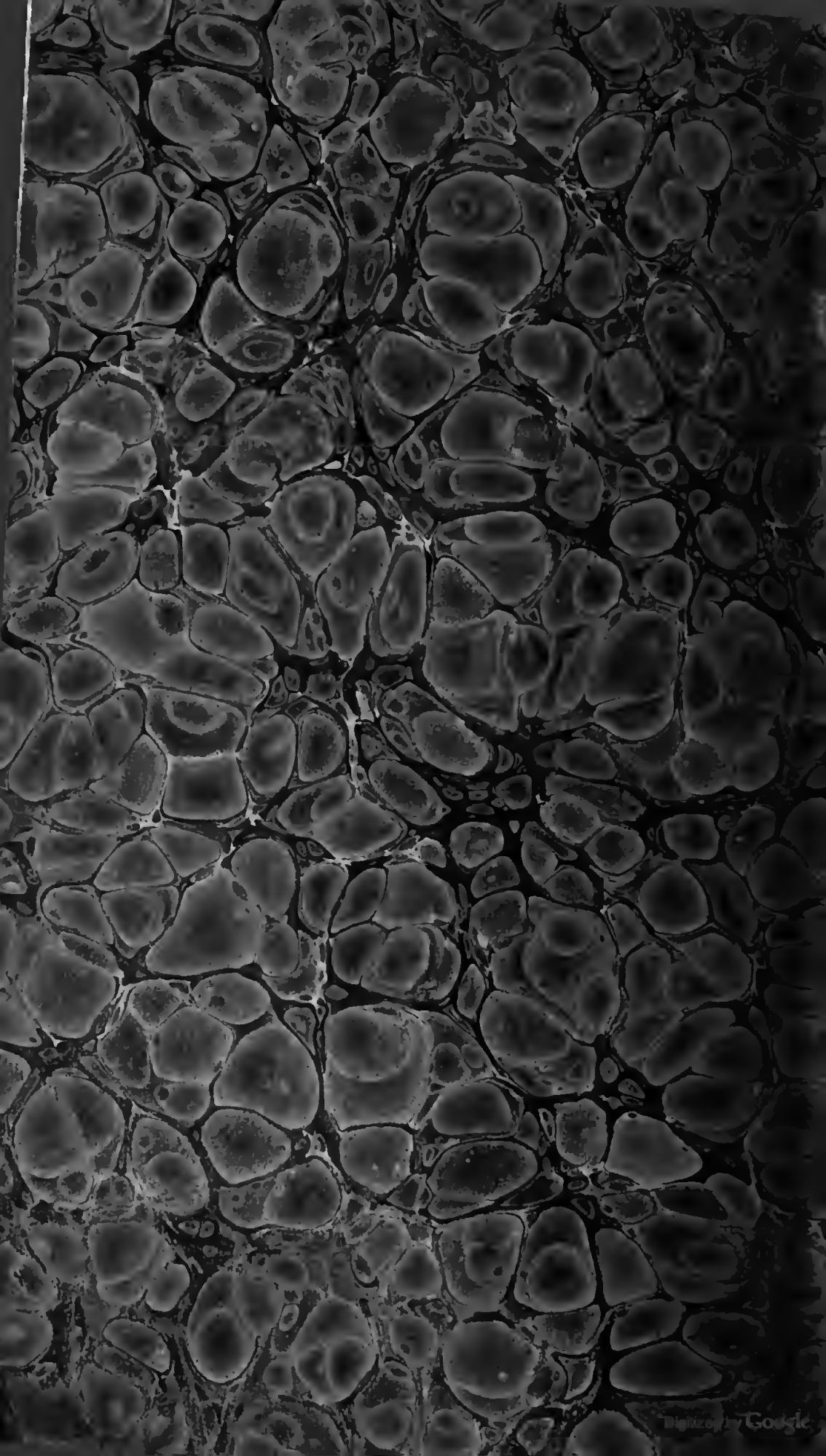
CHAP. XLI. *Rega.* 253

CHAP. XLII. *Le Chevalier Calcagni.* 255

CHAP. XLIII. *L'Archevêque de Tarente.* 264

CHAP. XLIV. *Le Peintre de Paysages, Denis.* 270

CHAP. XLV. *Une Scène d'horreur à Naples.* 274
CHAP. XLVI. *Les Catacombes.* 278
CHAP. XLVII. *Les Théâtres de Naples.* 285
CHAP. XLVIII. *La Manufacture de Porcelaine.* 304
CHAP. XLIX. *Quelques Chefs-d'Œuvre dans les Palais des Grands.* 307
CHAP. L. *Les Etudes.* 314
CHAP. LI. *Le Trésor Céleste de Sainte Brigitte.* 326
CHAP. LII. *Les Manuscrits de la Bibliothèque royale, à Naples.* 33[illegible]


Digitized by Google